HAGUETTE, médecin,

C XIV 24

3642/A

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE MÉDICO-TOPOGRAPHIQUE DE PARIS.

Prix : 2 francs, et 2 francs 50 centimes, *franc de port*, pour les départemens.

46526

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE MÉDICO-TOPOGRAPHIQUE DE PARIS,

OU

LETTRES A M. D'AUMONT,

PROFESSEUR EN MÉDECINE, A VALENCE,

SUR le climat de Paris, sur l'état de la Médecine, sur le caractère et le traitement des maladies, sur l'Inoculation, le Magnétisme animal, etc.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de quelques Lettres sur les changemens et objets nouveaux que Paris présente depuis 1785, sur la Vaccine, le Galvanisme, etc.

PAR M. MENURET,

DOCTEUR EN MÉDECINE, DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER, etc. etc. etc. etc.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire de l'Ecole et de la Société de Médecine de Paris, rue de l'Ecole de Médecine, n.° 3, vis-à-vis celle Hautefeuille

ET chez A. BOUVIER, rue du Bacq, n.° 149, Editeur de cet Ouvrage, imprimé par ses Elèves, et à leur profit.

1804. — AN 13.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Le climat forme la figure, la couleur, le tempérament et les mœurs des nations. *(Polybe.)* Il maîtrise les êtres par la température, et les idées par le caractère qu'il impose aux peuples. *(M. Bally, lettres sur l'Atlantide, etc.)*

I.re LETTRE SUPPLÉMENTAIRE,

A M.r W.. N..., D. M. à H.....

Avis sur cette Edition, sur les additions faites à l'ouvrage, conservé dans son entier, sur le Néologisme chimique médical, etc.

Il m'a été absolument impossible, mon cher confrère, de satisfaire à votre obligeante demande, et de tenir ma promesse au sujet de mon *Essai sur l'histoire de Paris, dans ses rapports avec la santé;* je n'ai pu en retrouver un seul exemplaire ni dans les magasins particuliers, ni dans les dépôts publics.

Pour remplir cet engagement, pour répondre au desir analogue de quelques amis et de ceux que peuvent intéresser le sujet et le but de cet ouvrage, il ne

me reste que la ressource d'une nouvelle édition; je l'adopte d'autant plus volontiers, que le goût des statistiques est aujourd'hui très-répandu et très-motivé, quoique celle qui se trouve circonscrite dans les bornes de la médecine soit moins étendue et moins variée, qu'elle offre peut-être moins d'attraits et d'alimens à l'instruction et à la curiosité, elle présente toutefois un dédommagement solide par son importance, son utilité, ses conséquences et son application.

Les relations qui unissent et qui subordonnent même, à quelques égards, la politique à la médecine, observées par Hyppocrate, adoptées par Montesquieu, sont encore plus étroites dans la disposition physique des lieux et les réglemens administratifs, la santé ayant, sous ces rapports, la plus-grande influence ou le plus grand intérêt. J'ai appris avec plaisir, par vos lettres, que mes observations, mes idées et mes vues sur votre ville, accueillies avec bonté, n'y avoient pas ex-

cité une stérile attention, et chaque jour, je vois ici mes vœux réalisés par des opérations qui réunissent beaucoup d'agrémens et d'avantages à l'objet important de la salubrité.

J'offre mon ancien ouvrage, et un léger supplément, à la reconnoissance et à l'amitié; j'exercerai et je satisferai ces sentimens, en continuant avec vous la correspondance que j'ai commencé avec un ancien et respectable ami qui a cessé de vivre, chargé d'années et de vertus. Son ame, réunie à l'être des êtres, jouit, au sein de l'immortalité, du bonheur le plus pur, sans doute présente aux souvenirs, aux regrets, aux sentimens et aux bénédictions que les plus rares qualités et d'immenses services lui ont mérités (1).

---

(1) Quand même il ne seroit pas religieusement constaté, il seroit moralement indubitable qu'il existe, après cette vie, une source de délices pour les bons et de peines pour les méchans : cette vérité, profondément sentie, n'est point infirmée par

Vous m'excuserez plus facilement qu'un autre, si, cédant à une vieille habitude, je continue à me servir de l'ancien langage chimique dans le petit nombre de cas où il peut avoir lieu; je suis cependant loin d'improuver le néologisme introduit dans cette science, nécessité à quelques égards par d importantes découvertes, et susceptible d'être justifié, même dans son extension illimitée, par une utile uniformité. Sans doute, il peut en résulter la perte ou l'abandon des sources anciennes ou étrangères d'instruction si

---

l'impénétrable obscurité qui l'enveloppe. Eh ! qu'est-ce qui n'est pas mystère dans la nature, pour la cause, le mode ou le but? L'idée, énoncée quelque part, que les ames, dégagées des corps, resteront présentes aux lieux que, pendant leur union, elles habitoient, paroît aussi raisonnable que consolante. Ce seroit sans doute pour les unes une bien douce récompense, que le spectacle des biens et des sentimens, fruits de leurs vertus utiles et de leur affection active et bien dirigée; les autres seroient punies par la connoissance de l'horreur et des maux produits par leurs vices et leurs crimes.

abondantes et si fécondes; mais ce dommage est dans le cas d'être compensé, réparé, ou au moins diminué par l'attention que nos modernes architectes ont eu, dans cette nouvelle ordonnance, de réunir, aux produits de leurs travaux, les matériaux intéressans et les monumens précieux que présentoient les autres temps et les autres pays.

Vous approuvez, en les partageant, l'éloignement et l'indignation que m'inspire cet esprit d'innovation qui cherche à pénétrer, avec le néologisme clinique, dans le sanctuaire de la médecine. L'importance et la gravité de cet antique et majestueux édifice, dont l'observation a fait et fortifie les fondemens et la solidité, devoient garantir son essentielle immutabilité, et la préserver de ces changemens arbitraires et de ces futiles décorations, produits variables et trompeurs du caprice et de la vanité : rien n'est changé dans la marche et les écarts de la nature;

rien n'est nouveau ni dans la santé, ni dans la maladie.

C'est sans motif, sans fondement et sans avantage qu'on a substitué les fièvres *adinamiques*, *ataxiques*, *angeioteniques*, *gastriques*, aux fièvres putrides, malignes, inflammatoires, bilieuses, etc. Les maladies organiques se présentant à chaque pas, éloignent l'idée; et, par une conséquence grave, le traitement des affections humorales, de l'altération du sang et de la lymphe, des embarras, des obstructions, des métastases, des déplacemens, reflux et dépôts des humeurs rhumatismales, gouteuses, laiteuses, dartreuses, etc. Vous connoissez quelle est par-tout, et particulièrement dans ce pays, l'influence des mots sur les choses, même dans les matières les plus sérieuses et les plus importantes. Au lieu d'observer, on raisonne; au lieu de combiner et de comparer, on divise et on différentie; au lieu de constater la vertu des remèdes

connus, on en imagine et on en propose de nouveaux; et vous jugez que les connoissances, étendues à un plus grand nombre d'objets, doivent nécessairement être sur chacun moins profondes, moins solides et moins sûres; mais on spécule sur les grands effets d'une guérison extraordinaire et brillante, et l'obscurité de non-succès.

Sans doute, il peut y avoir quelques nouvelles dénominations justes et heureusement appliquées; mais dès qu'une fois l'imagination a cru pouvoir secouer le joug qui la gênoit, elle s'est élancée avec plus ou moins d'audace dans la région illimitée du vague et de l'arbitraire; chacun a eu ou cru avoir le même droit d'entrer et de figurer dans cette vaste carrière, d'assujétir ses lecteurs, ses disciples et la nature elle-même à son empire systématique. La confusion qui régna parmi les constructeurs de la tour de Babel, n'est qu'une foible image de celle qui ne peut manquer de s'établir, avec des résultats

plus sinistres, parmi cette foule variée et discordante de théoriciens et de néologistes : la médecine ne présente déjà que trop d'incertitude et d'obscurité; c'est un vrai délit contre l'art et contre l'humanité, que de chercher à les augmenter.

Je suis loin aussi de confondre avec ces écarts licentieux les classifications méthodiques, si favorables à l'enseignement, basées sur l'observation, qui en facilitent l'application et le rapprochement, et qui, loin de maîtriser la pratique, lui sont toujours sévèrement subordonnées (1).

Mais vous seriez tenté de rire des pénibles efforts de certains nosologistes modernes, pour enfanter les théories les plus bizarres et les dénominations les plus grotesques, si vous n'étiez retenu par la

(1). C'est ainsi que les excès néologiques du célèbre Pinel sont tempérés et réparés par la sagesse de ses préceptes, l'excellence de sa méthode et son hyppocratisme pratique.

crainte des maux qui en seroient l'inévitable suite : le danger et le vice éloignent et couvrent, ici comme en d'autres occasions, le ridicule. En effet, on ne sauroit trop le répéter, si cette folle prétention de s'établir nouveaux législateurs et arbitres exclusifs de la science, se réalisoit, que deviendroient les fastes sacrés de la médecine et ses lois antiques, les préceptes, la doctrine et la méthode d'Hyppocrate, de ses émules et de ses successeurs, sanctionnés, pendant plus de vingt siècles, par l'expérience et l'observation, consacrés par la gloire et le succès ? Leurs noms, leur langage, leur autorité, leur direction seroient absolument anéantis; il ne resteroit pour guide à la pratique qu'une théorie vague, incertaine et versatile. Déjà, vous le savez, la chimie avoit tenté cette excursion brillante et dangereuse; transformant le corps vivant en laboratoire passif, elle avoit imaginé pouvoir y opérer les compositions et les décompositions prétendues indiquées et nécessaires; la proscription trop motivée de

cette folie pernicieuse, auroit bien dû en prévenir le renouvellement. La perspective que présentoit Boerhaave, dans son roman clinique, étoit plus séduisante et moins trompeuse; son système étoit ordonné avec une symétrie admirable, mais trop éloigné de la vérité de la nature. Ce professeur habile et ingénieux auroit pu sans doute faire des docteurs, mais jamais des praticiens. O Hyppocrate! reviens animer de ton génie observateur, de ton esprit de sagesse, du feu de tes vertus ceux qui se vouent à cette profession importante et délicate, que tu as, en quelque sorte, fondée et si constamment honorée, qui, consacrée à l'humanité souffrante, peut influer, sous tant de rapports, sur le bien-être des individus, le repos et le bonheur des familles, l'ordre et l'harmonie de la société!

Sans rien changer à mon premier plan, sur-tout sans m'écarter de mon guide et de mon modèle, objet constant de mon culte et de ma vénération, j'aurois pu,

j'aurois dû peut-être refondre entièrement cet ouvrage, pour profiter des découvertes réellement utiles, tirer parti et avantage des changemens survenus dans ce pays, relativement à notre objet; mais des occupations plus pénibles, des loisirs trop rares, et de mauvais yeux, me rendroient ce travail tout-à-fait impossible : vous voudrez bien vous contenter de l'ancien, avec son vieux style, ses torts et ses défauts; j'y joindrai, pour les réparer autant qu'il sera en moi, un aperçu de ce que Paris aura pu présenter de nouveau et d'intéressant à l'observateur médecin.

J'ai cru devoir conserver les lettres sur l'inoculation, malgré la défaveur que l'introduction de la vaccine commence à répandre sur cette méthode, et l'abandon presque total qui paroît devoir résulter des succès de cette nouvelle opération, si le temps, arbitre souverain et nécessaire, constate irrévocablement ses avantages et la nullité des inconvéniens. En attendant le jugement définitif d'une longue

expérience; en attendant qu'il soit bien avéré que l'espèce humaine peut être totalement et sans risque soustraite à l'horrible tribut qu'elle devoit généralement payer à ce fléau dévastateur, on pourra trouver quelqu'utilité aux détails sur les moyens assurés d'affoiblir, et même d'annuller ses coups et ses dangers (1).

Peut-être mes assertions sur le magnétisme animal (lettre VIII), ne seront-elles pas jugées au tribunal de la raison éclairée aussi sévèrement que son objet. Sans doute, la fureur extravagante qui a dominé non-seulement des esprits foibles, des femmes passionnées, des hommes enthousiastes ou intéressés, a mérité sa proscription; mais, à cet égard, le souvenir et le tableau du passé peuvent être encore, pour l'avenir, un sujet d'utilité, d'agrément et d'instruction. D'ailleurs, il seroit possible qu'on voulût revenir dans

(1) Ces lettres renferment d'ailleurs des faits et des règles applicables ou favorables à la vaccine.

un temps sur une cause jugée avec trop de rigueur et de précipitation, par la prévention et la vanité.

Les savans illustres, chargés de cet examen, dédaignèrent trop de donner le temps et l'attention nécessaires à l'observation des faits dépréciés par le ridicule et la cupidité, qui choquoient les connoissances acquises, et qui en auroient pu détruire le brillant échafaudage; la décision plus réfléchie et plus impartiale, exprimée à la fin de la lettre VIII, pourroit paroître plus conforme à la justice et à la vérité, surtout dans un temps où la physique générale et particulière, et principalement celle du corps humain, s'enrichissant, présentent plus de moyens d'analogie et d'explication, on est trop facilement disposé, par l'amour-propre et la paresse, à repousser ce qui les choque et les contrarie; tandis qu'on accueille et qu'on adopte, même avec complaisance, ce qui les flatte, ou s'y accommode. Il doit être permis de

beaucoup espérer à une époque marquée par des événemens merveilleux, par de grandes et importantes découvertes, où les plus fortes invraisemblances sont devenues des vérités communes, etc. Eh quoi ! tandis que la masse inerte des minéraux est reconnue avoir une vie, une action, et même capable, malgré la plus absolue ou la plus apparente immobilité, de les transmettre avec de grands mouvemens (1), pourroit-il paroître encore extraordinaire et inconcevable que les corps animés exerçassent les uns sur les autres une action et une réaction, qu'on put les diriger et en tirer quelque parti ? Mais ce n'est ici ni le moment, ni le lieu d'insister sur ce sujet.

Vous n'auriez qu'une fausse idée de la force et de la bonté du gouvernement actuel, si vous trouviez étrange que j'eusse laissé subsister quelques lignes, lettre VII,

(1) Voyez la lettre sur le galvanïsme.

et la note y relative, page 105, qui eussent été regardées, il y a quelques années, comme un blasphême punissable et une licence dangereuse; mais aujourd'hui, les mots de roi, de monarchie, et l'affection que les Parisiens leur portoient, ne sont rien moins qu'inconvenans et déplacés; on reconnoît et il est permis d'avouer qu'il joignit à des vertus morales et domestiques, des vertus utiles et chères à la nation, celui qui abolit la question, la corvée, les restes de la servitude, et qui se laissa déterminer, par le desir et l'espoir du bien public, à l'assemblée des états-généraux; les malheurs qu'a essuyé ce prince vraiment bon, et les torts qu'il eut peut-être, furent les inévitables effets de sa foiblesse, plus marquée et plus funeste dans des circonstances difficiles, mais bien plus encore de l'inhabilité de ses ministres et de la corruption de son entourage. Cet hommage, rendu à sa mémoire, à la justice et à la vérité, est sans conséquence et sans inconvéniens, lors-

que les rênes du gouvernement sont confiées à un chef qui, par la réunion extraordinaire de tous les talens et de tous les moyens militaires, moraux, administratifs et politiques, a su tirer la France du sein de l'ignominie et de l'anarchie, pour la remettre à la place dont elle étoit digne, au plus haut degré de grandeur, de puissance, de gloire et de prospérité. La nécessité de la centralisation des pouvoirs est aujourd'hui plus évidente et plus avérée que jamais, appuyée sur la liberté, sur une sage distribution des fonctions, et sur une responsabilité qui n'est plus idéale; elle a pu seule produire ces miracles dont nous sommes les heureux témoins, créer dans tous les genres ces améliorations rapides qu'on n'osoit pas espérer; elle pourra seule les maintenir et les accroître par une surveillance active et vigoureuse. (1) *Unus, omnium votis.*

(1) Pendant l'impression retardée de cet ouvrage, ces principes viennent d'être sanctionnés

A la suite de l'ancien ouvrage, je vous ferai part des changemens ou des faits nouveaux qui, dans l'ordre de la santé, m'auront paru dignes de votre attention, et que le laps de cinq lustres aura produit ou développé : la vaccine et le galvanisme sont trop marquans, sous tous les rapports, pour pouvoir être oubliés; ils seront le sujet intéressant de deux lettres.

Habitant d'une ville où les établissemens en faveur des indigens ont si heureusement, si utilement appelé la sollicitude publique et la bienfaisance parti-

---

par la nation, de la manière la plus solemnelle. (Sénatus-Consulte, 28 floréal, etc. 18 mai 1804.) Ce grand événement, dont Paris a été le premier théâtre, contribue encore à augmenter son importance et son éclat, et les habitans doivent sentir que si la présence du souverain est un motif particulier de zèle et d'affection, elle est aussi pour eux une source habituelle d'agrémens et d'avantages de toute espèce. (1804.)

culière, vous verrez, avec intérêt et plaisir, jointe à ce recueil, une lettre qui fut insérée, il y a environ deux ans, dans le journal de Paris (16 et 18 messidor an 10), sur les *maisons de Miséricorde, et sur les moyens de secourir les indigens.* Malgré vos lumières et les avantages dont vous jouissez dans ce genre, il me paroîtroit possible, et même nécessaire, de faire, dans vos établissemens consacrés aux indigens malades, des améliorations analogues au plan qui y est exposé; d'ailleurs, il est certain que les vérités utiles ne sauroient être trop répétées et publiées, pour devenir familières et pratiques. Il y est fait mention des divers établissemens qui attestent la sollicitude générale du gouvernement et la philantropie généreuse du magistrat à qui l'administration du 10.e arrondissement est confiée, et de ses coopérateurs. Celui de M. Bouvier n'existoit pas encore. A peine formé, il présente le tableau de l'industrie la plus variée, la plus difficile, la plus avantageuse, crée,

développée et exercée par le talent et la bonté dans de jeunes élèves, que l'indigence eut laissés dans l'oisiveté et plongés dans le désordre. Ce sont ces nouveaux artistes, dirigés par leur zélé et habile instituteur, qui exécutent l'impression de cet ouvrage (1). Vous qui, sage adversaire des sophistes et des énergumènes, connoissez si bien le prix de l'instruction, vous seriez enchanté de voir ici sa direction habile, son étendue, son universalité et ses succès; vous admireriez sur-tout avec quelle attention éclairée elle est adaptée aux classes différentes, et facilitée à toutes; avec quel soin généreux le goût et l'habitude du travail sont procurés à l'âge le plus tendre, et les moyens fournis aux êtres les plus dépourvus. J'ai un double plaisir à vous présenter un petit échantillon de ces heureux effets dans les

(1) Le produit qui en résultera n'est qu'un juste tribut payé à l'établissement qui les a adoptés, et aux efforts qu'ils font pour remplir ses vues.

talens de nos jeunes élèves, en même temps qu'un témoignage de mon estime et de mon attachement.

Paris, novembre 1803. (Brumaire an 12.)

PRÉFACE.

La vraie médecine est, suivant l'expression d'Hyppocrate, fille de l'*usage* ou *expérience*, *mariée au raisonnement*, Τριβη μετα λογου. Pour en soustraire la pratique à l'empire également funeste d'une routine aveugle, et d'une théorie incertaine et hardie, il faut non-seulement étudier et suivre la nature, observer et rassembler des faits, mais il faut encore les rapprocher, les lier et les comparer : c'est de leur réunion que résulte ce flambeau si nécessaire pour éclairer et guider le praticien dans des sentiers obscurs et tortueux.

La première observation que ce père de la médecine recommande à celui *qui arrive dans une ville qui*

lui est inconnue, pour y exercer cet art, est celle qui a pour objet *sa situation, relativement au soleil, à l'air, à l'eau et à la terre.* Il veut qu'on examine de quelle manière le soleil l'éclaire et l'échauffe ; quelle est la constitution de l'atmosphère, l'état, la force et la direction des vents ; quelle est la quantité et la qualité des eaux, soit de celles qui y coulent en fontaines ou rivières, qui peuvent y séjourner, ou croupir et former des marais, soit de celles qui fournissent à la boisson ; et enfin quelle est la nature du sol qui sert à l'habitation, et qui est la matrice des productions destinées à l'usage et à la nourriture des hommes. C'est de ces causes réunies que dérivent les tempéramens, qu'on peut appeler, en quelque façon, locaux ; c'est par elles que la santé reçoit une espèce

de disposition uniforme, et les maladies une première modification générale; aussi, ajoute-t-il, celui qui aura bien recueilli ces notions, *ne sera point embarrassé sur les affections propres au pays, ni sur celles qui peuvent être communes à d'autres, et il n'hésitera ni ne se trompera pas dans leur traitement.* C'est en effet le premier moyen le plus à portée de tout médecin, de commencer une sorte de connoissance avec ceux avec qui son état pourra le mettre en relation. Il est aisé de sentir que plus cette connoissance seroit immédiate et individuelle, plus il acquerroit de lumières satisfaisantes pour lui, et utiles aux autres; le comble du bonheur et de l'avantage à tous égards, seroit sans doute qu'il pût être le compagnon et l'ami de ses malades.

Mais si le climat, pris dans cette acception générale, donne une tournure uniforme aux tempéramens et aux dispositions maladives, celles-ci sont modifiées d'une manière encore plus particulière et plus variée, par la succession et la différence des saisons. Non-seulement il y a dans chaque saison des maladies propres, non-seulement dans ces saisons ces maladies ont une manière d'être singulière, une marche, une terminaison différentes, exigeant un traitement spécialement adapté et analogue, mais encore il résulte des différences très-importantes dans le caractère des maladies, et dans la méthode curative qui leur convient, suivant la manière d'être de ces saisons; en sorte que les maladies qui succèdent à des hivers doux, à des printemps secs, à des étés humides, à des au-

tomnes nébuleux, n'ont point la même nature, et ne doivent pas être traitées de même que celles qui viennent après des hivers froids, des printemps humides, des étés chauds, des automnes sereins, et il est aisé de voir qu'il peut y avoir, à cet égard, des variétés infinies; elles sont toutes de conséquence, elles doivent être attentivement observées et recueillies pour servir de règle de conduite; et indépendamment de la certitude qui en proviendra pour le diagnostic et la curation des maladies, on pourra en tirer parti, *pour les faire juger et prédire d'avance.*

On a mieux senti de nos jours, qu'on ne l'avoit fait depuis longtemps, l'importance et la nécessité de ces observations topographiques et météorologiques. Je m'en étois occupé avec fruit dans ma patrie et

dans ma province ; j'ai tâché, en arrivant dans cette ville, de rassembler ces connoissances précieuses, sans lesquelles il est impossible de pratiquer la médecine avec avantage et certitude, et je ne pensois, en me livrant à ce travail, qu'à mon instruction propre. Quoiqu'il n'y ait rien de réuni sur cet objet, il faut convenir que les matériaux en sont excessivement multipliés ; les recueils de l'Académie royale des Sciences et de la Société royale de Médecine, plusieurs ouvrages périodiques, etc. en fournissent d'excellens ; une feuille journalière, aussi agréable qu'utile, (*Journal de Paris*) évite, par une note intéressante, jusqu'à la peine de faire des observations météorologiques ; un journal précieux à l'art donne chaque mois le tableau plus détaillé de l'état du ciel, de la cons-

titution de l'atmosphère, et en outre une notice du caractère et de la nature des maladies régnantes ; d'autres contiennent des détails aussi importans dans divers genres : ainsi il n'y avoit qu'à puiser dans cet amas de richesses ; la collection nécessaire dans ce genre étoit facile.

Je me suis trouvé en quelque sorte obligé de faire part de ce travail à un ami, M. d'Aumont, célèbre médecin de Valence, qui m'avoit demandé des instructions sur l'état de la médecine à Paris, et notamment sur la petite vérole et l'inoculation. Nous étions, depuis plus de vingt ans, dans la douce habitude de nous réunir avec lui, et deux autres confrères estimables et chéris, MM. Rouveyre et la Condamine, pour conférer sur notre état. Mon acquiescement à ses desirs étoit une suite de nos anciennes

discussions, et j'ai pensé que les détails médico-topographiques étoient la base nécessaire de cette correspondance. Quand j'ai eu disposé ces matériaux, il m'a paru que le public pourroit obtenir quelque fruit de cet ouvrage; dans notre genre, bientôt excédé et dégoûté de ce qui n'est que singulier et merveilleux, il apprécie plus ce qui est utile que nouveau, et s'attache essentiellement à ce qui est marqué à ce coin. Séduit par cette idée flatteuse, j'ai cru pouvoir lui livrer, et même devoir lui consacrer ce travail, simple recueil de ce que d'autres ont fait, compilation facile de beaucoup d'observations étrangères, mais qui pourra tirer quelque mérite de son but et de son objet:

In tenui labor at non tenuis gloria si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

Ces détails préliminaires ont abré-

gé et simplifié ce que j'avois à dire sur la petite vérole, mais je ne l'ai pas entièrement supprimé, parce que l'observation en étoit la source, et qu'il en résultoit des règles un peu contraires à celles que j'avois peut-être établies trop généralement pour le traitement de cette maladie, (*Avis aux mères sur la petite vérole, etc.*) Les nouveaux faits qui se sont présentés ici m'ont fourni des exceptions, et je dois avouer que ces exceptions ont été très-fréquentes; d'où il résulte que bien loin de pouvoir proposer des méthodes et des remèdes qui conviennent à toutes les maladies, on ne peut pas même assurer qu'il soit bon de suivre le même plan dans la même maladie qui se rencontreroit dans des régions, des saisons et des constitutions différentes. Il n'y a que le médecin instruit

par une expérience réfléchie, qui soit en état d'établir un traitement approprié d'après ces considérations, et on ne peut trop marquer et déplorer les inconvéniens et les dangers que font courir à la société ces gens à secret, à remèdes banaux, à panacée, dont elle est infestée.

A l'égard de l'inoculation, il est aujourd'hui superflu d'en célébrer les avantages; mais on ne peut trop remarquer combien ils augmenteroient encore, si ce moyen précieux devenoit à la portée de tout le monde: par une loi aussi favorable à ceux chez qui on le pratique, qu'à ceux qui ne veulent pas s'en servir, il a été très-sagement ordonné de ne le mettre en usage que hors l'enceinte des villes (1); mais il devient par-là

(1) Peut-être à Paris, où la petite vérole naturelle règne sans interruption, cette précaution se-

impraticable pour plusieurs classes de citoyens : l'humanité réclameroit l'établissement d'hospices gratuits pour les pauvres, de maisons publiques pour les gens peu aisés, en un mot, d'asyles proportionnés aux états et aux fortunes ; tous pouvant ainsi participer à ce bienfait, la génération qui commence seroit dans le cas d'être bientôt débarrassée de ce fléau, et l'on supprimeroit une des sources les plus fécondes de mortalité dans cette ville, savoir la petite vérole retardée à des âges avancés, et développée dans des constitutions délétères.

J'ai insisté, malgré une très-longue

---

roît moins importante ; cependant la vue et le voisinage de beaucoup de personnes récemment échappées à la petite vérole, ne pourroient qu'être désagréables à un grand nombre de citoyens de cette ville immense.

expérience, ou plutôt d'après cette longue expérience, sur la nécessité du choix, des précautions, des préparations relativement à la matière, au sujet, au temps et à plusieurs circonstances, et j'ai fortifié, à bien des égards, mon opinion de celle d'un inoculateur qui allègue plus de vingt mille observations propres pour base du mémoire qu'il m'a adressé sur ce sujet; j'en ai donné l'extrait plutôt que mon travail personnel. Puissai-je avoir ainsi servi plus sûrement l'art et l'humanité! et si j'ai pu exercer et manifester ce sentiment qui m'anime, j'aurai travaillé non-seulement à ma satisfaction, mais j'aurai encore rempli les devoirs et affiché le zèle de mon état. *Qui erga homines humauum se exhibuerit*, dit Hyppocrate, *is artis amore teneri censetur.*

ESSAIS

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE MÉDICO-TOPOGRAPHIQUE DE PARIS.

LETTRE I.

Introduction, objet et plan de l'Ouvrage.

Les détails que vous me demandez, mon très-cher confrère, sur l'état de la médecine à Paris, sur le caractère et le traitement des maladies, et en particulier sur la petite vérole et l'inoculation, sont une partie immédiate de ceux qui ont pour objet l'action et l'influence du pays. Les différences qui se présentent ici à ces égards sont des effets nécessaires de ces causes puissantes. Vous savez combien les corps animés sont subordonnés

au climat dans lequel ils se trouvent; mais ce qui est vrai en général, est encore plus marqué dans cette grande ville; elle exerce un empire plus étendu sur les hommes et sur leurs affections; elle modifie, complique et dénature tout, le moral et le physique, l'état de santé et l'état de maladie. La petite vérole, bien éloignée de la simplicité et de l'uniformité qu'elle présente ordinairement dans nos paisibles foyers, paroît se ressentir davantage de cette action. Avant donc de traiter cet objet qui vous intéresse, et les autres points de médecine qui vous paroîtront dignes d'attention, et pour que je puisse le faire avec plus d'exactitude et d'avantage, souffrez que je vous ramène sur ce théâtre que vous avez quitté depuis trop long-temps : je vais vous en faire parcourir rapidement les différentes parties; vous serez facilement remis sur des voies connues; déjà instruit dans ce genre, et très-éclairé dans tous les autres, vous ne me laisserez qu'un ouvrage léger à faire. Une esquisse superficielle de Paris,

lans ses rapports à la santé, suffira à
iotre objet et à vos besoins; elle sera plus
›roportionnée à mes talens et à mon loi-
ir : d'autres pourront, avec plus de
emps et de lumières, compléter cette
›remière ébauche. L'importance et la
ouveauté du sujet donneront peut-être
sa discussion quelqu'intérêt.

Vous trouverez, dans beaucoup d'ou-
rages, des détails historiques, philoso-
hiques et moraux sur cette ville fameuse,
capitale de la France, et peut-être la
iétropole de l'univers; des recherches
ıvantes sur son origine, sa fondation, son
ntiquité, ses habitans anciens et mo-
ernes; des descriptions circonstanciées
:s curiosités et des monumens qu'elle
uferme, et de ses agrandissemens suc-
ssifs; l'histoire des guerres, des révolu-
ons, des événemens civils, militaires et
ligieux dont elle a été le théâtre ou
›bjet, des établissemens utiles ou agréa-
es qui y sont consacrés aux sciences,
ıx lettres, aux arts, à la charité, aux
rtus, aux talens, aux services, aux plai-

sirs, etc.; des discussions précieuses sur les grands hommes dans ces différens genres, dont elle a été le berceau ou l'asyle. Ces objets, plus ou moins importans, ont occupé, à diverses époques, des érudits, des littérateurs, des artistes, des philosophes. A la suite d'une notice très-intéressante, quoiqu'abrégée, de Paris, vous avez à cet article, dans l'*Encyclopédie*, une liste à-peu-près exacte des auteurs qui ont traité ces sujets, et de leurs ouvrages, que vous pourrez consulter : celui de Piganiol mérite d'être distingué par son exactitude, et les *Essais sur Paris*, de M. de Saint-Foix, par le ton d'enjouement et de philosophie qui y règne. Je me bornerai absolument à ce qui, dans l'histoire de cette ville, sera relatif à la santé. Puisse mon travail concourir à votre satisfaction et à l'utilité publique !

C'est Hyppocrate, le premier et le plus grand des médecins, qui a remarqué que *la forme, les mœurs et les maladies des hommes, suivoient en très-grande partie*

la nature du pays qu'ils habitoient; et nous ne devons pas laisser ignorer, pour l'intérêt de la vérité et l'honneur de notre profession, que les grandes idées qu'il a répandues dans son *Traité de l'air, des eaux et des lieux*, sur cette dépendance physique, morale et politique, ont été le germe et la source de celles que Montesquieu a si heureusement développées sur le rapport des mœurs et des lois avec les climats (1); les observations détaillées, les applications justes, les inductions lumineuses, les principes féconds qui y sont exposés, nous montrent Hyppocrate aussi pénétrant politique que profond médecin; tant la connoissance de l'homme est importante et précieuse! tant il est vrai qu'il existe une chaîne qui lie dans l'univers, sur la terre et dans l'homme, tous les êtres, tous les corps, toutes les affections! chaîne dont la subtilité éludant les regards superficiels du minutieux faiseur d'expériences, et du froid dissertateur, se

(1) Esprit des Lois, chap. XIV.

découvre au génie véritablement observateur. Si le cœur libre dans ses affections, si l'esprit varié dans ses idées, si la politique cachée dans ses ressorts ne peuvent se soustraire à ce lien général, quelle ne doit pas être, et quelle n'est pas en effet la servitude des mouvemens physiques et des actions qui en dérivent? quel ne doit pas être, et quel n'est pas le rapport des dérangemens qui surviennent dans les ressorts qui en sont les agens matériels? La plus légère attention sur cette dépendance suffit pour faire sentir les avantages qui doivent résulter d'une suite d'observations sur les climats, sur la nature, la position, l'exposition des lieux, sur les caractères des corps et des esprits dans les contrées particulières, sur les espèces de maladies locales et les modifications dans les maladies qui proviennent de l'action combinée de ces causes, dont l'origine est commune : aussi, *celui*, dit Hyppocrate, notre chef et notre modèle chéri, *qui aura bien ce tableau présent, ne sera point embarrassé pour connoître les ma-*

ladies, et leur approprier le traitement le plus avantageux ; il donnera, au contraire, dans des erreurs pernicieuses, s'il a négligé une étude aussi nécessaire ; et il recommande que ce soit le premier objet de l'attention d'un médecin qui arrive dans une ville. Baglivi, un de ses plus fidèles disciples, n'a jamais perdu de vue ces avis importans, et il a eu soin d'avertir que ses écrits étoient relatifs au climat de Rome. *In aëre Romano*, dit-il, *scribo.*

M. Richard, secondant les vues d'un ministre plein de lumières et d'activité, donna plus d'étendue à ces préceptes, et réveilla, à cet égard, l'attention des médecins chargés du traitement des soldats malades détenus dans les différens hôpitaux du royaume; il leur demanda, en 1765, des tableaux dans ce genre des lieux qu'ils habitoient; il leur traça même des plans très-vastes de cette espèce d'observation. Je concourus dans le temps, comme vous savez, mon cher ami, pour ma petite part, à l'exécution de ce magni-

fique projet; je donnai l'histoire médico-topographique de Montelimart, ma patrie, dans notre province. M. Richard, voulant former celle de tout le royaume, me témoigna l'envie d'avoir, sur le plan que j'avois adopté, le tableau général du Dauphiné : différens obstacles empêchèrent ce travail, qui eût été aussi considérable qu'utile; mais les ministres de la guerre, et les médecins attachés à cette partie, ne l'ont point perdu de vue; et sous les chefs éclairés de cette partie de l'administration, M. de Horne répand aujourd'hui des lumières utiles et une heureuse émulation : la Société royale de Médecine en a fait son objet principal depuis son établissement; tous ses volumes renferment d'excellens mémoires dans ce genre; ses recueils, ceux de l'Académie des Sciences, les registres de la Faculté, les journaux de médecine, sont pleins d'observations lumineuses que je joindrai à celles que j'ai pu rassembler autrefois, et à celles que j'ai faites plus récemment, pour vous donner une idée exacte de cette

immense ville, dont l'influence maladitve a tant d'étendue et d'effets. Je dois, à ce sujet, rendre encore un hommage à notre profession et à la vérité, en vous rappelant que les médecins de cette capitale, non contens de donner des soins éclairés aux malades dans les visites particulières, se rassemblent encore pour conférer de leurs maux, pour se consulter réciproquement, et augmenter, par le choc et la communication des lumières, le pouvoir d'être utiles (1). Suppléons, de notre côté, par une correspondance assidue, nos anciennes conférences, aussi favorables à l'instruction qu'à l'amitié; voyez mon empressement, appréciez-le et imitez-le.

En suivant la méthode que j'ai déjà employée, je vous présenterai d'abord l'histoire physique de la ville de Paris dans ses différens rapports; je mettrai ensuite sous vos yeux une notice des effets qui en résultent sur les hommes, soit pour le

(1) Séances de la Société royale de Médecine, assemblées des *Prima mensis*, à la Faculté.

moral, soit pour le physique, dans l'état de santé et dans celui de maladie. L'histoire physique est générale ou particulière, comprenant l'ensemble de cette ville sous des rapports communs, ou la disposition individuelle des objets qui sont dans son enceinte. Sous le premier point de vue, se présente la position de la ville relativement aux quatre élémens, ou aux quatre grandes causes générales, le feu ou le soleil, l'air, l'eau et la terre. Sous le second, viennent les détails particuliers sur la forme, la position, le nombre, l'ordre et l'arrangement des maisons, sur les établissemens communs, tels que les boucheries, différens ateliers, les cimetières, etc., ou restreints à certains ordres de citoyens, tels que les hôpitaux; sur la manière de vivre, d'être, de se nourrir des différentes classes d'habitans, etc.

Le tableau des modifications qui dérivent de ces causes variées sur les corps vivans, sur leur caractère général ou particulier, sur leurs affections et leurs ma-

ladies, est plus étendu encore; il nous ramènera naturellement aux considérations particulières qu'exigent ici le traitement de la petite vérole et l'inoculation. Si je puis, mon cher ami, vous intéresser, et remplir en même temps un objet d'utilité générale, je serai doublement satisfait : vous connoissez les sentimens qui m'animent à l'un et l'autre égard. Je suis, etc.

Paris, 12 *avril* 1785.

LETTRE II.

Du Soleil ou du Feu.

« Celui, dit Hyppocrate (1), qui veut » approfondir comme il faut la science » médicale, doit d'abord considérer *les* » *saisons de l'année*..... examiner la » *situation* de la ville où il arrive, con- » noître comment elle est placée, rela-

(1) *De aere, aquis et locis.*

» tivement *au lever du soleil*.....; s'il » a observé avec attention *les changemens des temps et des saisons*, *le lever* » *et le coucher des astres*, et la manière » dont tout se passe à cet égard, il connoîtra la *température et la nature de* » *l'année*. »

Ce n'est pas seulement comme cause principale du feu et de la chaleur qu'Hyppocrate, veut, mon cher ami, que l'on considère le soleil; il lui attribue d'autres moyens d'influer sur l'homme, et d'opérer des effets dans les maladies. Il va plus loin encore; il n'exclut aucun astre d'une influence quelconque sur les corps sublunaires; celle de la lune, quoique contestée et peu déterminée, n'est ni équivoque, ni obscure; il est impossible qu'elle s'exerce sur les eaux de la mer, pour en produire ou en modifier le flux et le reflux, sans opérer quelque changement dans l'atmosphère et dans les corps qui y nâgent: il y a d'ailleurs des effets constans dans les lunistices, dans les quadratures; il y en a, pendant les éclipses, qui frappent

:eux qui observent avec attention et im-
)artialité (1). Il est peut-être impossible
le démontrer physiquement la nullité de
'action des étoiles et des planètes; mais
)n peut bien la rejeter médicinalement,
omme insensible et inutile. Un esprit
égagé des préjugés astrologiques, et en
nême temps éloigné de cette opposition
rop ordinaire à des vérités dont on a
busé, ne peut méconnoître une action
ıdépendante de la chaleur dans les phé-
omènes que présentent les maladies aux
quinoxes, la dégénération fâcheuse qui
ırvient vers celui d'automne, les effets
:s solstices, etc. Mais, sans nous arrê-
r à ces objets moins constans, exami-
)ns le soleil comme un globe de feu, la
urce de la chaleur, le principe de la
mière et le distributeur des saisons;
)nsidérons Paris dans les rapports qu'il
à ces égards avec lui.

La capitale de la France est située,
ivant Cassini, à 48 degrés 50 minutes

(1) Baillou, epidem. Institut. IV, lib. I.

10 secondes latitude septentrionale, et il a fixé sa longitude orientale, à l'observatoire, à 19 degrés 51 min. 30 sec. Elle est construite sur plusieurs petits coteaux, qui donnent lieu à des élévations, à des pentes, à des bas-fonds, à quelques inégalités dans le plan des rues, dans l'exposition et l'aspect des maisons; mais la ville n'est dominée d'aucun côté par des montagnes qui puissent gêner ou intercepter les rayons directs du soleil. Les collines qu'on voit aux environs, semblent placées pour recréer la vue et varier les paysages; elles ne nuisent aucunement aux impressions du soleil. Il n'y a point d'obstacles qui les arrêtent ou les concentrent, ni de réflexions qui les augmentent. Les vapeurs dont l'atmosphère est très-habituellement chargée, soit rassemblées en nuages élevés, soit éparses en brouillards plus superficiels, nuisent bien davantage à cet égard; elles laissent rarement jouir des regards bienfaisans de cet astre.

Des hivers entiers s'écoulent quelquefois sans un jour de sérénité; le printemps

n'est, pour l'ordinaire, guère moins nébuleux; on observe, pendant les grandes chaleurs, quelques jours clairs et sereins; les premiers temps de l'automne sont communément aussi agréables, mais la fin voit revenir et persister les nuages et les brouillards: indépendamment de ceux qui sont un effet général de la constitution locale de l'atmosphère, il y a une vapeur sensible presque habituelle sur Paris, formée par les exhalaisons qui s'élèvent de la quantité immense d'hommes et d'animaux qui y sont rassemblés. Les tables météorologiques donnent à peine, sur les 365 jours dont l'année est composée, trente-six ou quarante jours de sérénité à-peu-près décidée; tout le reste du temps est plus ou moins pluvieux, nuageux et nébuleux. Ce désagrément soutenu, par lequel se compense nécessairement l'avantage que Paris a d'ailleurs sur nos régions, vous est bien connu; mais vous verrez par-tout que, bien inférieur du côté de la nature, il ne peut surpasser et dédommager que par le secours et du côté de l'art.

La chaleur est rarement bien considérable, et le froid devient quelquefois très-cuisant; mais l'humidité se joint souvent à l'un et à l'autre, et en dominant, les tempère et les diminue. La liqueur qui, dans les tubes de M. de Réaumur, en marque les degrés, est ordinairement, pendant l'hiver, aux environs de 0; elle descend quelquefois à 12 ou 15 degrés au-dessous; elle est plus habituellement à 2 ou 3 degrés : on la voit remonter quelquefois à 7, 8, 10 degrés au-dessus; mais il y a, dans les différentes années, une extrême variété à cet égard : l'année précédente et celle-ci ont présenté, à Paris et dans nos provinces, une différence remarquable pour la violence et la durée du froid. On peut cependant remarquer qu'en général l'hiver s'épuise et s'exerce principalement pendant les mois de décembre, de janvier et de février, que la hauteur moyenne du thermomètre est à 2 ou 3 degrés au-dessous de 0, et qu'il se joint presque toujours au froid beaucoup d'humidité, soit neige, pluie ou brouillard.

Il est rare qu'il gèle à la fin de février : au mois de mars, la liqueur s'élève à 7, 8, 10 degrés au-dessus de 0; cependant les matinées sont fraîches, la liqueur se rapproche de 0. On aperçoit, dans ce mois et le suivant, beaucoup de différence dans la température des divers périodes de la journée ; le thermomètre marque quelquefois jusqu'à 16 degrés de chaleur, et d'autres fois, à certaines heures de la même journée, pas un seul.

Le mois de mai décide le règne du printemps et l'établissement d'une chaleur plus active et plus soutenue; la liqueur s'élève jusqu'à 18 ou 20 degrés; elle descend quelquefois à 3 ou 4 degrés; la chaleur moyenne est, en général, de 8 à 11 : cependant ce mois présente par intervalles des intempéries plus marquées et le plus grandes inégalités; on observe une différence fort sensible dans la chaleur, la liqueur concentrée quelquefois à 0, et s'élevant ensuite, avec plus ou moins de rapidité, jusqu'à 24 degrés : ces vicissitudes extrêmes, principes de grands

changemens dans le corps, méritent beaucoup d'attention. La chaleur trop forte, trop précoce dans le printemps, sur-tout lorsqu'elle est jointe à l'humidité, a des inconvéniens particuliers; la fermentation rapide qui s'excite dans les corps animés, dans la nature entière, donne lieu à des phénomènes remarquables, les maladies naissent en plus grand nombre, se préparent et se disposent plus sûrement; elles prennent des caractères propres par l'effet combiné du mauvais air et des mauvais grains qui se mêlent à ceux dont on se nourrit, et même par l'altération des bons. Le froid prolongé, la sécheresse soutenue, ont aussi, comme on l'a éprouvé cette année, et comme on l'éprouve encore, des suites fâcheuses et des effets qui avoient besoin d'être bien connus et appréciés.

Les mois de juin, de juillet et d'août constituent, en général, la saison de l'été; les commencemens de juin et la fin d'août sont assez semblables; quelques variations, des vicissitudes plus marquées, des

pluies, des alternatives fréquentes de froid et de chaud, marquent ces époques. Le thermomètre varie beaucoup de 12 ou 15 degrés à 24 ou 25. Dans le mois de juillet, il monte quelquefois à 30 ou 31 ; c'est le temps où la chaleur et la sérénité sont communément les plus décidées.

Au mois de septembre, la liqueur monte rarement au-dessus de 20 ou 22 degrés; elle descend souvent au-dessous de 10 : en octobre, sa plus grande hauteur est à 18 degrés, l'abaissement le plus ordinaire est de 8 à 10. En novembre, la liqueur se rapproche de 0, et il n'est pas rare de voir geler un peu fort à la fin de ce mois. C'est dans le suivant que l'hiver établit d'une manière plus décidée et marque mieux son empire; la liqueur est plus souvent au-dessous de 0 qu'au-dessus pendant le cours de ce mois. Le P. Cotte a établi, d'après une longue suite d'observations météorologiques, que la chaleur moyenne de la France pouvoit être fixée, depuis les provinces les plus méridionales,

jusqu'à celles qui la terminent au nord, entre le 7.e et le 14.e degré. On pourroit, sur cette évaluation, marquer à environ 10 degrés la température moyenne de Paris; mais, ce que je ne puis me lasser de vous répéter comme un objet essentiel par ses rapports avec la santé, c'est l'extrême inégalité, la variété prodigieuse dans les degrés de chaleur que le même mois offre très-souvent, sur-tout dans le printemps et dans l'automne; c'est aussi l'empire habituel de l'humidité; en sorte qu'on peut bien marquer, en général, pour Paris, *peu de chaleur et peu de sérénité.*

Les météores ignés sont peu communs; il y a quelques tonnerres dans l'été et au commencement de l'automne; les effets inférieurs en sont fort rares : on a pu prévenir encore les accidens causés par ces explosions électriques, en les détournant et les maîtrisant par l'appareil ingénieux du docteur Franklin, qu'on a beaucoup mis en usage. On voit, sur-tout en automne, quelques aurores boréales, des lumières zodiacales; quelquefois, dans les

belles soirées d'été, des éclairs brillent sans tonnerre, le ciel est agréablement illonné par des traits variés de lumière, sans explosion ni bruit; mais nous sommes dans le cas d'observer moins souvent ce spectacle que dans nos contrées méridionales, où tout ce qui tient au feu est naturellement plus marqué.

Je suis, etc.

LETTRE III.

Sur l'Air.

Commençons, mon cher ami, par observer, avec Hyppocrate (1), notre guide et notre modèle constant, que « l'*air* » est chez les hommes la cause de la vie » et des maladies..... l'artisan et le maître » de la santé et de la mort..... le souverain » auteur de tout ce qui arrive aux corps, » le distributeur du sentiment et du mou-

---

(1) *De aere, aquis et locis. De flatibus, de morbo sacro, de naturâ hominis*, etc.

» vement... Il faut bien considérer, dit-il,
» les *vents*, soit chauds ou froids, ceux qui
» sont généraux, et ceux qui sont propres
» à chaque pays; car les maladies ne vien-
» nent pas seulement des alimens, mais de
» l'*esprit* dont le souffle nous anime.... et
» les fièvres ne sont communes et uni-
» formes que parce que nous respirons
» tous ce même *esprit...*; cet *esprit*, mêlé
» de même à des corps semblables, pro-
» duit des fièvres analogues, etc. etc. »

L'air est un des principes constitutifs de notre machine; il entre comme partie très-abondante dans la composition des parties les plus solides; il pénètre dans le corps par mille embouchures; il est avalé avec les alimens, habituellement et nécessairement inspiré, absorbé par tous les pores; il modifie tout ce qui sert à notre nourriture; en un mot, ce fluide universel est l'organe ou l'instrument de presque tous les phénomènes sublunaires; il est, de sa nature, un corps fluide, homogène, très-expansible et compressible, élastique et grave; il doit à des causes connues la sé-

heresse ou l'humidité, la chaleur ou le
oid ; à des émanations marquées, les
iasmes qui l'altèrent, et à des principes
ncore peu constatés, le mouvement pro-
ressif qui le constitue vent, et lui en fait
onner le nom : *ventus aeris fluxio et*
fluxio.

C'est par ces différentes propriétés,
ualités et modifications qui sont assez
ées, et mutuellement dépendantes, que
ir agit sur nos corps. La physique n'a
it que délirer, à son ordinaire, sur la
gure et la nature des parties qui le com-
osent ; notre ancienne chimie, mon cher
onfrère, n'y a reconnu, comme principe
abituel, sinon nécessaire, que l'acide vi-
iolique ; mais des chimistes modernes
nt su, sous nos yeux, le soumettre à des
nalyses plus fines, le saisir, le fixer, le
écomposer, distinguer plusieurs espèces
airs dans celui que nous respirons, en
esurer les quantités respectives, faire
oir les changemens nuisibles dans leurs
roportions, qui résultent de différentes
uses, et sur-tout de la respiration dans

un petit espace, ou de l'haleine de plusieurs animaux rassemblés dans un endroit fermé. Je vous ferai passer les procédés ingénieux de M. Lavoisier sur cet objet; vous trouverez dans cette chimie, qu'on peut appeler *des infiniment petits*, des connoissances neuves et vraiment intéressantes.

L'air a été regardé comme le véhicule et l'excipient de toutes les matières subtiles qui s'élèvent des corps, du parfum que les fleurs exhalent, des miasmes animaux divisés, de l'eau réduite en vapeurs, et des corps même plus grossiers, atténués, volatilisés par la chaleur, et rendus spécifiquement plus légers ou susceptibles d'être enlevés par les vents (1). Ces ma-

(1) C'est aussi dans l'air, suivant Hyppocrate, que sont répandus les germes de tous les corps vivans qui doivent exister, et qui, trouvant ensuite des matrices convenables, n'ont qu'à s'y développer. Il pense que rien n'est créé de nouveau, et que rien ne périt; qu'il n'y a que des changemens de forme dans la succession des êtres; et que les ames, destinées à vivifier les êtres animés, s'y trouvent aussi. L'air est également l'excipient et le berceau de beaucoup d'insectes formés.

tières,

tières, sans s'unir chimiquement à lui, y restent plus ou moins long-temps mêlées par simple confusion : l'eau peut s'y résoudre et s'y dissoudre jusqu'à un certain point; lorsqu'elle n'excède pas le point de la saturation, la transparence de l'air n'est pas troublée; son élasticité, et ce qu'on appelle sa sécheresse, ne sont point diminuées. Il est assez vraisemblable que le ressort et la gravité de l'air s'accompagnent, se soutiennent réciproquement, et sont en raison inverse de son humidité; ce qui fait que les mêmes mesures servent à fixer l'état et le degré de ces différentes propriétés ou qualités de l'air; il est, en outre, à-peu-près constant qu'elles sont analogues à l'origine et à la direction du vent; de façon que tel vent est ordinairement élastique et sec, tel autre humide et sans ressort. Dans ce pays, le vent qui vient du nord, du nord-est apporte la sécheresse, la sérénité, et répand dans les corps la force et l'agilité : vous voyez, lorsqu'il domine, les signes que l'air est élastique et sec. Le vent du midi et du

couchant est presque toujours accompagné d'humidité ou de nuages; il précède et détermine les orages; et quoiqu'il soit réellement moins grave ou moins élastique, il semble imprimer aux corps un caractère de lourdeur et d'appesantissement qui justifie le titre qu'on lui a donné, de *plumbeus auster*. Le règne de ce vent a les mêmes marques que celles qui annoncent la perte du ressort et le règne de l'humidité.

Les hygromètres, tout fautifs qu'ils sont et ne peuvent guère manquer d'être, annoncent, en général, beaucoup d'humidité dans l'air qui nous environne; la facile déliquescence du sel de tartre l'indique, tout la prouve dans l'intérieur des maisons; l'humidité du linge, du papier, du sel, le gonflement des bois, la rouille du fer, du cuivre, etc. sont des effets immédiats et des signes habituels de cet état de l'atmosphère.

Le baromètre, instrument plus ingénieux et plus exact, s'accorde bien avec eux à cet égard. Il désigne, par l'élévation

médiocre du mercure, l'action d'un fluide qui a peu de ressort et de pesanteur. En général, l'espace que le mercure parcourt ici dans ces tubes, est depuis 26 pouces 5 lignes jusqu'à 28 pouces 6 lignes. Ces extrêmes, dans l'abaissement et l'élévation, sont fort rares : le mercure varie plus habituellement entre 27 et 28 pouces; la hauteur moyenne est de 27 pouces 7 à 8 lignes; les degrés au-dessus marquent la sérénité, ceux qui sont au-dessous, l'état humide de l'atmosphère. En rassemblant toutes les heures où l'on observe le mercure au dessus de 28 pouces, on ne formeroit pas l'espace de deux mois chaque année. C'est pendant les grands froids ou les fortes chaleurs que l'on remarque dans l'air plus de sécheresse, plus de sérénité dans le ciel et d'élévation dans le baromètre.

Paris n'a aux environs, et même au loin, aucun foyer d'où l'air, devenu vent, puisse lui apporter des exhalaisons malfaisantes. La mer, placée à peu de distance à l'ouest, concourt peut-être à ren-

dre plus humide le vent qui en vient; et c'est en effet sous son souffle et sous celui du sud que les constitutions pluvieuses et orageuses ont principalement lieu; le sud-est y a quelque part. Ces vents dominent, en général, les trois quarts de l'année : le nord et l'est sont plus sereins et plus rares. Ainsi, par sa nature, l'air de ce pays seroit très-pur; mais il est nécessairement altéré par les vapeurs aqueuses, et par toutes les émanations des êtres animés, de leurs excrémens et de leurs débris, qui s'y répandent abondamment. Les vents rapides du nord, les orages et les tempêtes servent, par intervalles, à le purifier et à le renouveler; mais souvent aussi le vent apporte encore du midi de quoi renforcer l'action de l'humidité et des émanations infectes. L'entassement excessif des hommes dans certains quartiers, le grand nombre d'animaux vivans, leurs exhalaisons et leurs excrémens, les vapeurs provenant de leurs cadavres abandonnés à la putréfaction, des végétaux qui se pourrissent aussi, concourent sans doute à

rendre plus épaisse et plus mal-saine cette cloaque atmosphérique dans laquelle on nâge et on respire; il s'en forme un brouillard visible qui est habituellement sur Paris, et il y a des quartiers où il est plus épais. Mais, d'un autre côté, le grand nombre de feux qui y sont allumés pour les usages particuliers, pour différens besoins, pour certains arts et ateliers, corrigent singulièrement ce vice de l'atmosphère; ils sont d'autant plus multipliés, que les maisons renferment un plus grand nombre de ménages; et ainsi, par une heureuse indemnité, le remède se trouve à côté du mal. On ne sauroit trop applaudir à tout établissement qui multipliera, à Paris et aux environs, les usages et l'action du feu. On a toujours vu le feu changeant d'une manière avantageuse les constitutions de l'air qui répandoient les maladies. Les fastes de la médecine sont pleins d'observations dans ce genre, et vous pouvez vous rappeler, mon cher confrère, que le règne de la peste diminua il y a peu d'années à Constantinople, par

l'effet des incendies, que le hasard ou d'autres causes rendirent plus fréquens dans cette malheureuse ville. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'en général l'air de Paris pèche par un excès marqué d'humidité, et que l'humidité dominante est plus ou moins infecte. Les détails sur l'eau et les météores aqueux, fourniront encore de nouvelles preuves de cette vérité.

Je suis, etc.

LETTRE IV.

De l'Eau.

Je vous ramène, mon cher ami, à notre divin vieillard, qui recommande (1) « de » considérer attentivement comment est » le pays relativement à l'eau ; si on y » use d'*eaux* molles, marécageuses ou » dures, et sourdant de rochers élevés, ou » salées et peu propres à la boisson.....

---

(1) *De aere, aquis et locis.*

» L'*eau*, dit-il, concourt infiniment à la » santé..... les eaux diffèrent beaucoup » entr'elles, soit au goût, soit au poids, » soit en propriétés..... les *eaux* ont la » plus grande part aux changemens qui » ont lieu dans les corps. »

L'eau formant, ainsi que l'air, un des matériaux du corps humain, étant l'instrument immédiat de la végétation et de la vie animale; devenue nécessairement la base de la nourriture, le véhicule des alimens et la boisson la plus générale, n'a guères moins que l'air d'influence et d'action sur la conservation de la santé et la production des maladies. On peut la considérer par les qualités attachées à sa nature, qui la rendent habituellement nécessaire au physique de l'homme, ou bien comme un fluide en mouvement qui roule dans des canaux, ou se ramasse dans des réservoirs, pour différens objets d'agrément ou d'utilité.

Le caractère des eaux est modifié, suivant Hyppocrate, par leur issue des endroits élevés, et leur débouché aux diffé-

rens aspects du soleil ; mais les lieux qu'elles traversent, les matières qu'elles y rencontrent, la longueur et la vîtesse de leur cours y contribuent encore davantage : on les juge bonnes, lorsqu'elles sont légères, pures, limpides et durables. Ces qualités, étroitement liées, sont dans une dépendance réciproque.

La pesanteur spécifique de l'eau, jugée par les physiciens, a été évaluée, par comparaison avec l'air, comme 32 à 1 ; et par rapport à l'or, comme 1 à 19 : le pied cube a été trouvé peser environ soixante-dix livres ; mais il a été remarqué qu'en hiver l'eau étoit d'un 65.e environ plus légère qu'en été. L'on a cru pouvoir attribuer cette différence de poids au plus ou moins de raréfaction et de gravité du milieu dans lequel la pesée se faisoit : l'eau la plus légère est celle qui se rapproche le plus des mesures indiquées. L'observation a fourni à Hyppocrate un moyen de reconnoître tout de suite cette qualité dans l'eau ; il a jugé, et la raison n'en est pas difficile à concevoir, que l'eau la plus

légère étoit celle qui *s'échauffoit et se refroidissoit* le plus promptement.

L'eau contient, dans des proportions données, de la terre, du feu et de l'air. La quantité de terre n'est point déterminée; elle varie, dans différentes sources, sans que leur limpidité en soit troublée : il y a de la terre, suivant quelques chimistes, qui s'y dissout réellement sans intermède, et qui forme ensuite la matière des concrétions pierreuses et des stalactites.

D'autres, parmi lesquels on peut citer Eller, Margraff, Vallerius, M. Lavoisier, pensent que l'eau peut entièrement se résoudre et se convertir en terre; et quoiqu'un changement aussi considérable de forme, une décomposition intime d'un corps aussi simple, soient peu dans l'ordre de la nature, il est difficile d'infirmer les preuves qu'ils en donnent. Vallerius va plus loin; il croit que, dans la nature, l'eau se change successivement en terre, et qu'elle augmente, par cette transmutation insensible, la masse des terres.

Cette opinion, fort débattue en Suède parmi les savans, et qui a même occupé les états et le clergé, a été savamment combattue par l'évêque d'Abo. Notre ami Venel, dont l'autorité est si importante, croit, avec lui, qu'elle n'est fondée que sur des observations équivoques, ou sur des spéculations et des expériences illusoires : il y a cependant des faits de géographie qui semblent favoriser cette prétention. On cite encore, pour l'étayer, l'assertion de Newton, qui avance, dans son *Optique*, avoir pu faire rougir de l'eau, et l'avoir converti en verre, et celle d'Olaus Rudbeck, qui assure, dans son *Atlantique*, que la fonte de la neige laisse toujours un sédiment terreux, qui accroît continuellement la masse du globe. Quoi qu'il en soit, l'eau la plus pure contient certainement de la terre; les chimistes ne sont pas d'accord sur sa nature; Margraff la croit principalement calcaire; Valerius et beaucoup d'autres, prouvent que cette terre est peu soluble dans les acides, mais au contraire très-fusible et vitrifiable.

Le feu, répandu dans tous les corps, est plus décidément dans l'eau comme principe nécessaire de sa fluidité; il peut y être plus ou moins abondant, et il faut que sa quantité soit diminuée à un certain point, pour que l'eau acquierre la consistence solide qui la fait appeler glace, consistence que le retour du feu dissipe. L'eau a été trouvée, d'après les expériences les plus fortes, absolument incompressible; mais le feu la rend singulièrement expansible : on a jugé qu'elle pouvoit, par son effet, augmenter jusqu'à treize ou quatorze mille fois de volume; et il y a lieu de penser que le feu, pour produire cette expansion étonnante, n'agit pas, comme le prétend Eller, sur les élémens, mais seulement sur la masse, qu'il divise et sépare. Il y a, suivant ce chimiste, un 24.e ou, suivant Muschenbrock, un 25.e de différence entre le volume de la glace et celui de l'eau prête à bouillir. Il ne faut pas d'ailleurs croire que l'ébullition soit le plus haut dégré de chaleur que l'eau puisse contracter ; le

feu, poussé plus loin, à l'air libre, la réduit en vapeurs; mais l'eau fermée dans la machine de Papin, produit des effets si rapides et si violens, et qui ne peuvent être attribués qu'au concours du feu, qu'on doit penser que le degré en est très-considérable; Eller, empruntant une expression de Newton, dit qu'il va jusqu'à la faire rougir.

L'air forme, suivant le même chimiste, le 150.e du poids de l'eau, suivant Hales, la 54.e partie, et suivant Nollet, la 30.e; mais il n'y est pas dans son état d'air, et avec son volume propre et son expansibilité naturelle; il y est véritablement *dissous :* s'il étoit libre, son volume surpasseroit celui de l'eau; elle peut en prendre plus ou moins, en absorber, en dissoudre, en perdre, en reprendre, même s'y résoudre en partie : Eller pense qu'elle peut s'y transformer en entier; mais il y a plus lieu de croire que l'eau peut se diviser de manière à être invisible et méconnue, sans changer pour cela totalement de nature. Les combinaisons et les

proportions de l'air changent beaucoup dans l'eau, suivant les différens degrés de chaleur qui y sont excités; et comme il influe beaucoup sur la légéreté, la sapidité, la douceur et les qualités de l'eau, je croirois volontiers que le dérangement qui survient à cet égard dans les eaux de glace, de neige, de grêle, concourt plus à leurs mauvais effets que les prétendus nitres qu'on y avoit supposé (1). Il est probable aussi que la combinaison anatique des molécules d'air avec celles d'eau, s'opère plus exactement, plus intimement, à mesure qu'elles sont mues avec plus de vîtesse, et qu'elles parcourent un espace plus long; de-là vient qu'en général les eaux des fleuves et des rivières sont de meilleure qualité que les autres.

---

(1) L'opinion des physiciens à cet égard est bien rendue plausible, par le refroidissement de l'eau que les sels opèrent en s'y fondant, et plus encore par la facilité avec laquelle on fait de la glace par le moyen des sels, et sur-tout du nitre ou salpêtre; il y a cependant moins de sels nitreux dans l'eau de neige que dans celle de pluie.

L'air peut aussi se trouver combiné avec l'eau, dans l'état d'air pur et respirable, ou bien fixe et diversement altéré, source nouvelle et considérable de variétés dans leur qualité et dans leur nature : les eaux de la Seine, bien partagées à cet égard, en retirent un titre particulier de supériorité. Beaucoup d'eaux thermales, répandues dans le royaume, absolument privées de minéraux et de principes étrangers, doivent à la nature, à la combinaison de l'air et à leur extrême pureté, ainsi que je l'ai remarqué il y a bien longtemps (1), des vertus et des effets qu'on ne peut méconnoître.

La pureté de l'eau exclut non-seulement le mélange par confusion qui en trouble la limpidité, mais encore les solutions salines qui la laissent subsister : on ne trouve point d'eaux qui en soient absolument exemptes; on découvre dans toutes, à doses très-inégales, une espèce de sel formé par l'union très-facile de

(1) Essais sur l'histoire de Montelimart, etc.

l'acide universel avec une base terreuse. Ce sel est difficilement soluble ; il se détache facilement, le seul flottement des eaux le fait précipiter, et il est, en général, moins abondant dans les eaux de fleuve que dans celles de source : il se manifeste au goût, au toucher, à l'usage, à l'analyse ; il rend les eaux qui en contiennent une certaine quantité, peu agréables, dures et crues, moins propres à la cuite des légumes, à la dissolution du savon ; il est indiqué par les solutions mercurielles, par les sels fixes et volatils, etc. Les eaux sont d'autant moins bonnes, qu'elles en contiennent davantage ; une dose, même considérable, de ce sel terreux dans les eaux, ne les rend pas minérales, et propres à l'usage de la médecine ; il faut d'autres sels, d'autres principes, pour les faire ranger dans cette classe.

Les portions de terre que l'eau charrie sans les dissoudre, nuisent à sa transparence, ainsi qu'a sa pureté ; mais elles en sont facilement séparées par le repos et

par les filtrations, et elles deviennent d'autant plus susceptibles d'être conservées long-temps sans se corrompre, qu'elles sont dépouillées de corps étrangers. C'est un principe général, qui leur est fort applicable, qu'un corps tend d'autant moins à sa décomposition, qu'il est plus simple et plus homogène; la durabilité des eaux est une suite naturelle de leur pureté. Vous savez, mon cher ami, que nos eaux du Rhône, qui sont les plus pures et les plus onctueuses des eaux connues, ont pu être conservées plus de cent ans sans la moindre altération (1). Des physiciens ont prétendu que le flottement rend, suivant les expériences exactes du célèbre Margraff, les molécules d'eau plus lisses et plus rondes : cette idée a été goûtée par quelques chimistes, qui ont cru, avec Eller, reconnoître, et même voir cette figure dans les molécules d'eau; mais cet avantage est un effet plus naturel de la combinaison plus exacte des parties d'air,

(1) Jacob. Spon. act. erudit. an. 1689.

de feu et d'eau, et d'une pureté plus absolue qui en résultent.

C'est la Seine qui fournit la plus grande partie de l'eau destinée à la consommation de Paris. Des machines placées au Pont-Neuf et au pont Notre-Dame, l'élèvent et la distribuent en différens quartiers; des porteurs d'eau la vont puiser jusque dans son lit; elle filtre en plusieurs endroits, et va en former des magasins dans des puits creusés peu profondément: on a tâché de la suppléer ou d'y ajouter, en amenant des sources voisines, ou en fouillant à des profondeurs considérables, pour trouver des filets d'eau plus à portée, ainsi qu'on a fait aux Invalides, à Bicêtre, etc. Mais toutes ces différentes eaux, comparées à celles de la Seine, ont été reconnues bien inférieures. L'eau de la Seine, sur-tout celle qui est puisée au milieu de la rivière par des hommes ou des machines, et qui a été filtrée dans les fontaines sablées (celle des puits qui a croupi, qui est peu renouvelée, souvent altérée, n'a pas les mêmes qualités), a

soutenu avec avantage toutes les épreuves; celle des réactifs, quoique fautive, celle du poids ou aréomètre plus sûre, celle de l'usage plus satisfaisante, et celle de l'évaporation plus exacte et plus décisive. En la traitant avec celle d'Yvette, d'Arcueil, de Sainte-Reine, de Ville-d'Avray, de Bristol, on a reconnu qu'elles donnoient chacune par pinte d'eau, de matière étrangère, savoir :

L'eau de la Seine.	5 grains	$\frac{29}{53}$.
Celle d'Yvette.	7 gr.	$\frac{11}{53}$.
Celle d'Arcueil.	7 gr.	$\frac{7}{18}$.
Celle de Ville-d'Avray.	9 gr.	$\frac{23}{49}$.
Celle de Sainte-Reine.	13 gr.	$\frac{1}{15}$.
Celle de Bristol.	15 gr.	$\frac{13}{49}$.

Dans l'eau de la Seine et dans celle d'Yvette, la sélénite faisoit le quart de cette matière étrangère; le reste étoit de matière calcaire ou de matière végétale extractive : dans les autres, il y avoit, en outre, quelque portion de nitre à base saline ou terreuse, un peu de sel marin

et de sel de Glauber (1). L'air contenu dans l'eau de la Seine est d'ailleurs de la meilleure qualité; on ne peut qu'applaudir aux efforts industrieux de ceux qui multiplient les moyens de procurer cette eau dans tous les quartiers, qui forcent le feu d'en être en quelque sorte le moteur et le conducteur. Il eût été sans doute à desirer que MM. Perrier eussent placé leurs pompes à feu, destinées à remplir un objet si important, dans un endroit moins immédiatement exposé à l'abord d'un grand égoût, qu'ils eussent choisi l'entrée de Paris plutôt que sa sortie; mais, quoique leur projet ne soit pas nouveau (2), l'exécution n'est pas moins louable et utile, leur but intéressant et précieux; et bien loin que l'eau contracte des mauvaises qualités dans les canaux de fonte qui la conduisent, elle y perdra au

---

(1) Rapport des Commissaires de la Faculté de Médecine. Mémoire de M. de Parcieux.

Journal de Médecine, 1767.

(2) Journal de Médecine, ann. 1768.

contraire d'autant plus sûrement les principes étrangers dont elle peut être imprégnée, que son trajet y sera plus long. Le projet (1) qu'on renouvelle aujourd'ui d'établir des artifices destinés au même objet vis-à-vis le Jardin du Roi, est très-digne d'approbation et d'encouragement, ainsi que l'idée qu'avoit eu M. de Parcieux, d'amener l'eau d'Yvette; c'est celle qui, après l'eau de la Seine, est la plus pure. On ne conçoit pas pourquoi on donne la préférence à celle de Ville-d'Avray; quoiqu'elle soit appelée *eau du roi*, elle vaut beaucoup moins, étant bien plus chargée de sélénite. Celle d'Arcueil mériteroit la préférence; elle étoit autrefois amenée dans la ville, ou plutôt dans le palais des Thermes, qui en fait aujourd'hui partie, et qu'habitoit alors César, par des aqueducs, dont on voit encore des vestiges dans la rue des Mathurins; mais il y en a des décharges à la Croix-du-Trahoir, au

(1) Projet d'un pont et d'une machine hydraulique, par M. Deforges, 1785.

Château-d'eau, etc.; elles y sont portées par un conduit qui passe sous le pavé du Pont-Neuf. La multiplicité des usages domestiques et publics, généraux et particuliers auxquels l'eau est habituellement nécessaire, auxquels elle peut devenir utile, fait juger que les magasins ne peuvent en être trop considérables et trop abondamment distribués dans les différens quartiers de Paris. D'amples provisions, bien à portée, de cet élément précieux, seroient pour toutes les classes de citoyens un véritable bienfait.

Toutes les expériences constatent que, quoique la Seine traversant Paris dans sa plus grande longueur, devienne par-là l'excipient et le réceptacle de toutes les espèces d'égoût, de tous les genres d'excrémens, des différens déblais fournis par les maisons publiques, les matteries, les ateliers, etc., elle donne l'eau la plus pure, ou du moins la plus susceptible d'être rendue telle par la simple résidence, ou par une filtration facile; elle a tous les caractères qu'on exige dans cette

boisson, et mérite réellement d'être préférée à toutes celles qu'on pourroit se procurer avec plus de peines et de dépenses. C'est un témoignage que l'empereur Julien lui rendoit de son temps, et qui a toujours été confirmé dans la suite. L'avantage des bonnes eaux est d'autant plus précieux dans cette ville, qu'une très-grande partie des habitans les boit sans mélange; que pour beaucoup d'autres, un mauvais vin factice y fait une addition peu utile: il faut cependant convenir qu'elle éprouve souvent les étrangers, et qu'elle procure à plusieurs d'entr'eux un dévoiement dont sa privation est le meilleur remède. On n'a point encore décidé si cet effet étoit dû à sa grande pureté, ou à quelqu'altération particulière: vous l'avez éprouvé, mon cher ami, ainsi que beaucoup d'autres; mais je ne crois pas que vous ayez été dans le cas de l'attribuer au séjour de l'eau dans des fontaines de cuivre, comme le veut Venel, avec l'auteur des nouvelles fontaines domestiques; l'usage en est extrêmement

rare, pour ne pas dire nul. On a aussi observé que, dans des étés forts chauds et fort secs, la rivière étant très-basse, couverte de plantes qui se pourrissoient à sa surface, l'eau se chargeoit de cette teinture, et devenoit un principe de maladie. M. de Jussieu a cru devoir attribuer à cette cause certaines fièvres qui ont régné en 1731; ceux qui avoient usé d'eaux de fontaines en avoient été exempts; il a reconnu que ces plantes étoient surtout l'*hippuris* et le *conserva*, ou mousse d'eau, dont la qualité propre est malfaisante.

On n'emploie point pour la boisson l'eau de la Seine qui, portée dans des puits peu profonds par des filtrations superficielles, y séjourne et y croupit; elle est chargée de tout ce qu'elle a tiré de la terre par une espèce de lixiviation, et des ordures que l'air lui apporte sous forme de poussière; elle est d'ailleurs altérée par le simple séjour : aussi, l'eau de puits devient meilleure et plus pure à mesure qu'elle est plus tirée; elle est, en général,

fort séléniteuse et chargée de terre calcaire, dans quelques puits, même au point d'en être troublée; l'air qu'elle renferme est presqu'en entier de l'air fixe, ce qui ne l'empêche pas de servir à beaucoup d'usages économiques : les eaux des puits plus profonds, quoiqu'inférieures à celles de la Seine, sont cependant exemptes d'inconvéniens sensibles, ainsi que celles d'Arcueil et de Ville-d'Avray. Pour avoir l'eau de la Seine avec toutes ses bonnes qualités, il faut la puiser dans le fleuve même, ou la retirer des fontaines et des réservoirs auxquels elle est transportée par des machines; et quoiqu'il soit plus à propos de choisir le milieu de la rivière pour cette provision, quoique la portion de la Seine qui précède Paris semble plus favorable encore, on doit à la vérité d'observer que la masse immense d'eau continuellement renouvelée, dans laquelle les ordures de la ville sont noyées, fait qu'elles y sont peu sensibles; puisée même sans précaution entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal, au-dessous des égoûts et des bateaux

teaux de blanchisseurs, elle n'a point paru nuire aux opérations chimiques, par conséquent elle ne seroit pas impropre à la boisson. Il est rare et difficile que les eaux de pluie et de neige atteignent cette pureté ; elles ramassent toujours dans l'atmosphère des matières hétérogènes : outre les sels nitreux, séléniteux et marins qu'elles renferment à doses inégales, suivant Margraff, elles contiennent aussi des matières huileuses et mucilagineuses; et je suis peu surpris que la quantité en soit plus considérable dans les eaux de pluie, parce que, n'ayant lieu que lorsque la température est plus chaude, c'est précisément alors que l'atmosphère est plus chargée d'exhalaisons : ce sont ces matières qui sont la cause du phénomène que ce savant chimiste a été un peu étonné d'observer dans ces eaux, savoir leur putréfaction spontanée. La putrescibilité est une disposition de toutes les eaux usuelles, qui mérite cependant attention; mais, ce qui en est encore plus digne, c'est le phénomène de leur rétablissement et de

leur plus grande pureté après qu'il a eu lieu. Van Helmont avoit remarqué que cette double opération se faisoit spontanément dans les meilleures eaux dont on approvisionnoit les vaisseaux lorsqu'ils passoient sous la ligne, et c'est un fait aujourd'hui généralement reconnu.

La petite rivière de Bièvre coule à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau; elle a un cours très-lent et très-borné : elle est, comme vous savez, remarquable par la propriété reconnue de donner plus d'éclat aux fameuses teintures des Gobelins : on ne connoît point le principe de cette admirable vertu, mais elle n'en est pas plus propre à la boisson des hommes et des animaux; elle est plus connue par l'usage qu'on en fait, et sous le nom même de cette manufacture célèbre, la première, sans contredit, de cette espèce qu'il y ait au monde.

On trouve à la porte de Paris, au bas de Passy, des eaux minérales qui contiennent une petite quantité de fer, quelques sels à base terreuse, et beaucoup de

gaz. Elles peuvent, sur-tout étant bues à la source, avec les avantages réunis de la promenade, de la dissipation et du bon air, suppléer des eaux plus fortes qu'on transporteroit de loin. Je ne déciderai point le procès entre les nouvelles et les anciennes, et la réalité des imputations réciproques sur le factice ou le naturel de leur composition ; il en résulte peu d'importance sur leurs vertus et leurs effets : les pyrites martiales qu'on trouve dans ces cantons, sont une source assez plausible de leurs principes.

On avoit découvert aussi près de Vaugirard une source, qu'on a tâché de faire passer et de donner pour minérale; mais les substances séléniteuses et calcaires, les sels terreux et déliquescens qu'on y a trouvés, étoient en si petite quantité, qu'on n'a pu croire qu'il résultât de son usage d'autres effets que de celui de l'eau ordinaire (1).

---

(1) Voyez le Rapport de MM. d'Herissant et d'Arcet.

Non loin de Paris, au-dessous du village d'Enghien, il y a une source très-précieuse par les principes sulphureux et salins qui y sont assez abondans, bien combinés, et même assez inhérens pour supporter le transport sans éprouver une diminution sensible; ce qui est assez rare dans les eaux sulphureuses.

La Seine, après avoir traversé Paris dans son plus long diamètre, et y avoir fait beaucoup de détours qui l'y retiennent et l'y multiplient (1), semble se replier lorsqu'elle en est sortie, et former des coudes comme pour s'en rapprocher; elle devient ainsi un foyer très-abondant et toujours habituel d'émanations, et par conséquent la principale source des météores aqueux et de l'humidité qu'on observe. Quelquefois, retenue dans les vides de l'atmosphère, comme dans les cavités d'une éponge, l'eau retombe sous

(1) *Tardat præcipites ambitiosus aquas,*
.... Et dulces nectit in orbe moras.
Inscript. de Santeuil.

les noms de *serein* et de *rosée*, dès que la chaleur qui, en la dilatant et la divisant, la soutenoit, est passée, et que les parties d'air éprouvent, par l'absence du soleil, ou par l'effet d'un vent frais, une sorte de contraction et de resserrement. Ce n'est point ici le lieu de discuter les expériences de MM. Muschenbroek, Gersten, Dufay, qui donneroient lieu de croire que la rosée sort des plantes, et s'élève de la terre plutôt qu'elle ne tombe de l'atmosphère supérieure. Les expériences de l'exact M. Guettard, prouvent que les plantes transpirent très-peu pendant la nuit et pendant l'absence du soleil; il est certain d'ailleurs qu'on ramasse de la rosée sur des terrasses élevées, garnies de lames de plomb, que l'air s'en décharge, que les corps qui y sont exposés en sont pénétrés, et qu'il en résulte sur les corps vivans, végétaux et animaux, des phénomènes dignes d'attention. Des médecins, avec Hoffman et Ramazzini, ont attribué au serein et à la rosée, des qualités vénéneuses, qu'ils ont

cru constatées par le dégoût et la désertion des abeilles, par la langueur des vers à soie, etc. Mais si ces météores sont propres à donner des rhumes et des catarrhes; si en Espagne, en Hongrie, en Sicile, en Italie, dans les Indes, il est mortel d'en recevoir l'impression pendant le sommeil, c'est qu'une humidité froide sur des corps en transpiration, dans le moment où les vaisseaux et les nerfs engourdis opposent peu de vigueur et de résistance, ne peut manquer d'être nuisible; et on observe aussi que le serein est plus funeste à cet égard que la rosée, et que ses mauvais effets sont proportionnés à la vivacité de la chaleur qui a précédé, et à l'intensité de la fraîcheur qui suit. Les fruits couverts de rosée sont laxatifs, parce qu'ils sont moins cuits et plus aqueux : les raisins mangés ainsi, offrent, dans nos pays, un purgatif fort agréable et assez actif. Les gouttes de rosée subsistant sur les végétaux, ont pu quelquefois leur nuire, parce que, formant alors une espèce de loupe, elles

donnoient une activité brûlante aux rayons du soleil. On préserve les bleds presque mûrs de ces mauvais effets, en promenant, avant le lever du soleil, un cordeau dans les champs, qui, secouant les épis, en fait tomber les gouttes de rosée. Il y a une humidité visqueuse, qui sort plus décidément des plantes, et contribue plus sûrement à les faire griller et rôtir par le soleil du midi; on l'appelle *manne*; c'est un poison pour les feuilles de mûrier, fort connu et fort redouté dans nos provinces. Mais ici on observe peu de mauvais effets de ces météores, sur-tout du serein et de la rosée, quoique très-abondans et très-ordinaires.

L'eau réduite en vapeurs, et plus élevée, forme les nuages qui sont suspendus, qui flottent en masses plus ou moins considérables, et sont promenés par le souffle varié des vents; les nuages ne sont que des brouillards élevés; tous les voyageurs qui ont parcouru de hautes montagnes s'en sont convaincus : quelle que soit leur élévation, ils ont différens degrés de

densité et de consistance. Les brouillards sont quelquefois infects et puants; on en a vu qui étoient d'une opacité à empêcher qu'on ne pût se conduire dans les rues, et qui par-la devenoient la cause de beaucoup d'accidens : ce météore est fort commun ici, sur-tout l'hiver. Le froid donne une consistance visible à l'air imprégné de vapeurs aqueuses, comme à celui que nous expirons, chargé de la transpiration pulmonaire. Un brouillard plus ou moins sensible enveloppe Paris dans tous les temps; mais avec l'eau s'élèvent de exhalaisons de toute espèce, qui subsistent quelquefois dans ces nuages inférieurs; ordinairement elles s'en séparent au haut de l'atmosphère, elles s'y divisent, s'y altèrent, se combinent et se résolvent de différentes manières, et une partie va se déposer dans des magasins particuliers, dans les arsenaux des foudres et des tonnerres.

L'eau qui retombe en pluie est à-peu-près purgée de tous ces corps étrangers; il lui en reste cependant encore quelques-

uns étroitement unis, comme nous l'avons remarqué, et c'est sur-tout dans les premières pluies qui succèdent à de longues sécheresses, ou dans celles d'orage, qu'on en trouve une plus grande quantité; il y a d'ailleurs des exemples (1) de pluies de feu, de soufre, de sel, de sable, d'insectes, de poussière végétale, de cendres, et des pluies rouges (2), jaunes, diversement colorées : on a aussi observé quelquefois de la neige remplie d'animalcules, et entr'autres de puces; de la grêle qui contenoit des poils et d'autres matières; mais ces cas sont fort rares (3). L'observa-

(1) Mémoires de l'Acad. des Sciences, 1777, etc Muschenbroeck, Essais de physique, tome II, §. 153 et suiv.

(2) Cette couleur, qui les faisoit prendre pour des pluies de sang, étoit due à des œufs ou des excrémens d'insectes, ou même à des insectes, etc.

(3) La chute des pierres, en forme de pluie, qui a couvert, en quelques minutes, des milliers de toises dans les environs de l'Aigle, et dont on rapporte d'autres exemples, est un phénomène si extraordinaire, sur-tout relativement à la grosseur

tion autorise à croire qu'il y a des nuages qui renferment des exhalaisons pernicieuses, des germes actifs de maladie, des semences pestilentielles, varioliques, que l'air a pompé, et que le vent transporte et dépose ensuite comme ceux des végétaux et des animaux.

Les fastes de la médecine renferment beaucoup de faits de cette espèce, aussi constatés qu'il soit possible. On a pu quelquefois suivre de l'œil des nuages épais, amoncelés, formant des espèces de globes enflammés, qui vomissoient en s'ouvrant, comme par une forte explosion, l'infection, la maladie et la mort dans des contrées fort étendues.

On conçoit assez comment le vent frais qui précède l'aurore, donnant du corps

---

de quelques-unes de ces pierres, qu'il justifie l'incrédulité et excuse l'idée bizarre que la lune pouvoit en être le foyer; mais qui peut comprendre la force du vent et les combinaisons que la nature peut opérer dans l'immense atelier que lui offrent les nuages? (1804.)

aux molécules de rosée, les fait paroître sous la forme de neige, qu'on appelle *gelée blanche*, *givre*, *frimat;* comment le froid, glaçant l'eau de pluie fort divisée, la fait tomber en hiver sous la forme et le nom de *neige;* mais par quelle cause, dans la saison la plus chaude, voit-on tomber de ces grains serrés de glace, qu'on nomme *grêle?* Seroient-ils l'effet inconnu d'une opération électrique, ou produits par un froid artificiel qu'exciteroit le frottement rapide des nuages, avec l'entremise de quelque matière saline, nitreuse, ou autre, par un mécanisme analogue à celui qu'on emploie pour faire les glaces d'office? *grandinem septentrio importat,* dit Pline. Une sorte de mugissement dans l'air, les tonnerres, le choc des nuages épais et noirs, précèdent ordinairement et annoncent la grêle; elle est plus commune dans les pays chauds coupés de montagnes, et moins fréquente dans celui-ci, qui est une vaste plaine, sous un climat fort tempéré.

La neige est, en général, assez abon-

dante à Paris; l'hiver de l'année précédente a fait époque par sa rigueur (1) et sa durée. Les pluies sont fréquentes, mais peu considérables; et le P. Cotte a fort judicieusement observé que dans les régions et pendant les saisons chaudes, il pleuvoit moins souvent, mais qu'il tomboit plus d'eau que dans les temps et les pays froids, et la raison s'en déduit naturellement de l'augmentation ou de la diminution des évaporations relativement à la chaleur.

On a évalué à seize pouces et huit lignes la quantité moyenne de pluie qui est tombée à Paris chaque année, dans l'espace de 50 ou 55 ans (2). Cette observation, répétée dans nos cantons pendant une vingtaine d'années, m'a donné près de vingt pouces pour terme moyen.

Ici les quatre mois de novembre, décembre, janvier et février, en 1776, ont

---

(1) C'étoit la quantité de neige.

(2) Mémoires de l'Académie, année 1743, par M. Maraldi.

donné, pendant 60 jours, huit pouces d'eau; 50 jours dans les mois de juin, juillet, août et septembre en ont donné près de douze.

Dans notre pays, 24 jours de pluie pendant les quatre premiers mois, ont donné sept à huit pouces d'eau, et une quinzaine de jours dans les autres mois en ont donné neuf pouces.

En 1777, pendant quatre mois de froid, il est tombé, dans 58 jours, à-peu-près quatre pouces, et pendant quatre mois de chaleur, en 55 jours, près de six pouces; chez nous, 36 jours en hiver en donnent huit pouces, et 26 jours en été en donnent sept.

En suivant ainsi les observations météorologiques faites dans ces deux contrées, et pendant les deux saisons les plus opposées, vous verriez la pluie plus fréquente et moins abondante avec le froid qu'avec la chaleur, et, en général, vous pourriez vous convaincre qu'il pleut ici à-peu-près un tiers de l'année (celle-ci mérite cependant une exception bien marquée), que les brouillards occupent un grand nombre de jours, que les nuages

dérobent fréquemment l'aspect du soleil, et vous sentiriez de nouveau combien l'air qu'on respire ici est chargé d'humidité. Par la nature du pays, le principe aqueux paroît l'emporter en quantité et en effets sur le principe igné : voyons ce que la terre emprunte de ces dispositions et ce qu'elle y ajoute; nous serons dans le cas d'observer ensuite ce que l'art change à cet empire et à ces rapports.

LETTRE V.

De la Terre.

« Il faut bien considérer aussi *la terre*, » dit Hyppocrate (1), si elle est nue, » sèche, compacte ou humectée..... Le » *pays* dans lequel on est nourri est une » des principales causes des changemens » qui ont lieu dans les corps..... Il y a » des constitutions qui tiennent de la

---

(1) *De aere, aquis et locis.*

» nature des *lieux* montueux, couverts » d'arbres et manquans d'eau; il y en a » d'autres qui se rapprochent de celles » des *terreins* légers et humides, des prai- » ries et des marais; d'autres ont plus de » rapport au caractère des plaines nues » et arides..... D'ailleurs, toutes les pro- » ductions de la *terre* qui servent à la » nourriture de l'homme, suivent la na- » ture de cette *terre*, » etc.

Né de la terre et nourri de ses productions, l'homme doit nécessairement se ressentir de ses qualités, et partager, en quelque façon, sa nature et ses caractères. Ces rapports sensibles, soit dans le physique, soit dans le moral, ont été souvent remarqués par les médecins marchants sur les traces de notre chef, et par différens historiens, moralistes et politiques, auxquels ils ont servi de guides et de modèles (1). Il faut cependant convenir que le Parisien, plus concentré dans l'enceinte de la ville qu'il habite, où tout

(1) Plutarque, Lachambre et Montesquieu.

est modifié, altéré, dénaturé, doit moins se ressentir des qualités du terrein environnant dont il est trop séparé; que les alimens sont si fort torturés et décomposés, qu'ils ne peuvent guères retenir de leur caractère primitif; d'ailleurs les approvisionnemens nécessaires à la consommation prodigieuse qui y a lieu, se tirent d'endroits fort éloignés, et de sols de nature bien différente.

Le caractère de la terre primitive, simple et homogène, qui est peut-être le principe et l'élément de tous les corps, est aussi incertain que son existence séparée est douteuse. Cette masse informe, que nous appelons *terre*, est un amas confus de substances diverses; le globe, qui en est composé, a été en proie à des révolutions générales ou partielles, à plusieurs ébranlemens et secousses plus ou moins considérables, à l'action plus ou moins étendue et répétée de l'eau et du feu; les terres et les pierres, alternativement élémens les unes des autres, ont été diversement altérées, combinées et mé-

langées, par l'effet de ces grandes opérations. Les chimistes et les physiciens les ont distinguées et classées d'après les propriétés qui les ont le plus frappé; ils les ont divisées, avec Woodward, en douces et rudes; avec Wolstesdorf, en argilleuses et alkalines; avec Stahl, en vitrifiables et calcinables; avec Cartheuser, en solubles et insolubles; avec Vallerius, en poussière ou terres maigres, onctueuses, composées et sables; avec Venel, en vitrifiables, argilleuses, calcaires et gypseuses, auxquelles on a joint les réfractaires. Notre ancien maître, Rouelle, les a réduites à deux, la terre argilleuse, plus décidément minérale, et la terre calcaire, d'origine animale ou végétale.

Ce célèbre chimiste a pensé que les terres et pierres de ces deux espèces principales étoient inégalement distribuées dans le globe d'après les révolutions qu'il avoit subi, et qu'on pouvoit en conséquence distinguer la terre en ancienne et moderne. La terre ancienne ou primitive, antérieure aux révolutions, est composée,

suivant lui, de substances minérales qui l'ont toujours été, de cailloux, de pyrites, de mines à filons, etc. Les montagnes de cette terre sont composées de pierres schiteuses, spathiques, silicées, etc. Leurs couches sont inclinées à l'horison; on n'y trouve ni pierres calcaires, ni pétrification, ni coquille. Les métaux, composés, suivant Becher et Stahl, de terre vitrifiable, de terre sulphureuse ou phlogistique et de terre mercurielle dans des proportions inégales, plus ou moins pures et plus ou moins intimement unies, se trouvent ou se forment dans les entrailles de cette terre. Notre province vous en offre des échantillons dans la plus grande partie des montagnes qui y sont, et sur-tout dans celles qui la bornent et qui commencent la chaîne des Alpes : les Pyrénées et toutes les hautes montagnes en sont formées; on en trouve quelques vestiges fort recouverts dans ces cantons.

La nouvelle terre de Rouelle est celle dont l'organisation a été changée par les

grands accidens indiqués; la plus grande partie des couches est formée par des pierres calcaires, par des débris de coquillages et de poissons, par ces corps même encore entiers, par des lits de bitume, de charbon de pierre, d'arbres, etc. De vastes contrées, depuis les Pyrénées jusqu'aux extrémités de la Normandie, formées de cette terre, ne présentent point de montagnes, mais seulement des collines; point de mines naturelles, mais seulement quelques-unes de fer ou de cuivre, qui y ont été transportées, et du nombre de celles qu'Agricola appelle *dilatées*, sans filons ni racines. On a observé que les couches de ces substances calcaires étoient ordinairement horisontales; et dans le nivellement que l'on a fait depuis Paris jusqu'au Havre-de-Grace, on n'a trouvé d'autre différence que celle qui résulte de la courbure de la terre : il s'en est fait des dépôts successifs d'une manière uniforme et paisible, et il est évident que ce ne peut être que par les eaux de la mer qui ont occupé ces pays. Aris-

tote, Averroës, et ensuite Palissi, avoient soupçonné cette vérité, qui, malgré les idées et les plaisanteries de Voltaire, est aujourd'hui généralement adoptée; on a même été dans le cas de juger, d'après l'inspection des coquilles et des empreintes de plantes, que c'étoit la mer des Indes, dans laquelle on trouve les analogues, qui avoit recouvert ces contrées; et M. Rouelle regarde Paris comme le centre d'un district, ou *tractus*, dans lequel on remarque plus particulièrement une espèce déterminée de coquilles.

L'eau, la culture et les engrais ont encore mélangé et dénaturé ces différentes terres, et ont formé ce qu'on appelle *le sol* ou *la terre végétale*. La nature en est assez aride et maigre de tous les côtés de Paris; les plaines de Saint-Denis et de Vaugirard, quoiqu'opposées, ont à-peu-près la même qualité, la surface du terrein est principalement argilleuse; il y a des parties où cette terre est plus pure et plus propre aux ouvrages de briqueterie: le nom de *Tuileries*, que porte le

plus beau jardin de l'Europe, semble indiquer qu'il étoit autrefois l'emplacement d'une fabrique de cette espèce, et M. de Saint-Foix remarque que la même raison avoit fait sans doute donner le même nom à celui d'Athènes (χεραμιχος). Les couches suivantes sont, en général, un sable jaune, véritable quartz propre à faire du mortier. Les carrières qu'on creuse dans la partie du sud et de l'est, au-delà des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau, qui se prolongent même sous une partie des maisons, sont toutes calcaires; il y en a de même nature au nord et au couchant. La montagne de Montmartre donne aussi une substance calcaire, mais combinée avec l'acide vitriolique, dans un état de sélénite ou plâtre, qui est d'une qualité très-supérieure; il s'y rencontre souvent en masses transparentes, formant des cristaux assez réguliers; on y trouve beaucoup de coquilles qui ont conservé leur nature et leur forme primitives, des ossemens d'une grosseur prodigieuse, qui ont appartenu

à des monstres terrestres ou marins. M. Geoffroy (1) parle d'une pierre douce, savonneuse et marbrée, qu'il ramassa dans les mêmes quartiers, entre des bancs de sable.

La campagne, à-peu-près la même tout autour de Paris, n'est pas, de sa nature, bien fertile ; elle n'est pas même fort humide, malgré la fréquence des pluies et des brouillards; mais elle est totalement changée par une culture soutenue et par les engrais multipliés que la ville fournit; elle donne une quantité de fumiers prodigieuse, et les boues ferrugineuses qu'on en retire favorisent encore beaucoup la végétation, à raison de ce minéral divisé qui en est l'ame, ou au moins un des matériaux. Il n'est aucune production que l'art opiniâtre et bien dirigé n'en puisse obtenir, et n'en obtienne réellement; mais celles qui semblent un effet plus immédiat de la nature, qui sont plus indépendantes des soins et des cul-

(1) Mém. de l'Acad. ann. 1706.

tures, sont les forêts. La terre en étoit autrefois couverte; elles ont fait successivement place aux maisons qui forment les principaux quartiers de la ville, surtout ceux qui sont au nord de la rivière. Cette partie, appelée particulièrement la ville, n'étoit, suivant D. Felibien, qu'une vaste forêt, ou plutôt plusieurs bois séparés par des marais, des cultures, quelques bourgs ou hameaux; la portion du midi étoit plus basse, plus aqueuse, plus en prairies. On a aujourd'hui converti ces terres et bois en habitations : Paris se trouve, par ce moyen, occuper plusieurs coteaux réunis, qui dégénèrent en une plaine fort étendue que la Seine coupe sans s'y répandre, son lit étant aujourd'hui assez inférieur au niveau des terres. Il y a lieu de penser qu'il n'en étoit pas de même autrefois, soit que le cours de la rivière fût moins libre, ou que le terrein se soit élevé. Du temps de Philippe-Auguste, le sol de la ville, bornée à ce qu'on appelle la *Cité*, étoit souvent submergé, et ne formoit qu'une espèce de cloaque.

Les bois les plus voisins qui subsistent de nos jours, sont ceux de Boulogne, la Muette, Saint-Cloud, Vincennes, Meudon. Les arbres dont ils sont formés sont le chêne, l'orme, l'aune, le charme, le hêtre, etc. Le chêne y est le plus commun, et paroissoit même dominer davantage autrefois; c'étoit l'arbre par excellence; c'étoit de son antique nom que les Druïdes avoient tiré le leur. Les bords de la rivière, et les terreins qu'elle occupoit, étoient couverts de saules et de peupliers.

Les arbres qui portent du fruit, et qui sont les plus propres au pays, sont le poirier, le pommier, le cerisier, le noyer; mais avec un peu de soin, les jardiniers élèvent des pêchers, des abricotiers, qui donnent du fruit excellent : les pruniers et les figuiers s'y acclimatent avec plus de peine; cependant on continue, comme du temps de César, à élever des figuiers, et on les préserve, en les revêtant de paille. Les orangers ne sont soutenus que par la réunion des précautions les plus recherchées,

recherchées, et point en pleine terre. L'olivier, qu'on ne sauroit cultiver autrement, ne peut y être transplanté; la vigne n'y trouve point un terrein, encore moins un soleil favorable à la maturité qui seroit nécessaire pour que son fruit donnât de bon vin.

Les plantes destinées à la nourriture de l'homme, sont cultivées avec beaucoup de soin et de succès dans les marais ou jardins excessivement multipliés dont Paris est entouré, et y sont d'une très-bonne qualité; le laboureur tire de la terre, avec des travaux moins minutieux, le bled et ses nombreuses variétés, le seigle, l'orge, l'avoine et différentes espèces de pois. La partie des prairies est la moins étendue; la préférence qu'on donne aux marais leur nuit beaucoup; le terrein y est d'ailleurs peu propre, et il manque d'eau d'arrosage. Mais vous pouvez être assuré, mon cher ami, que toutes les branches de l'agriculture sont portées au plus haut point de perfection, par l'attention expresse que le gouvernement

donne à cette partie intéressante, et surtout par les soins assidus d'un administrateur qui s'en occupe avec autant de zèle que d'intelligence.

On trouve d'ailleurs à la campagne, pour l'usage des arts et de la médecine, cette quantité diversifiée de plantes cosmopolites qui se sèment d'elles-mêmes, ou dont les vents transportent les germes, comme ceux de quelques maladies, jusqu'à ce que des circonstances propices favorisent leur dépôt et leur végétation; elles varient un peu, suivant les quartiers montagneux ou profonds, arides ou marécageux; mais on trouve peu de plantes grasses et aquatiques, et moins encore de celles qui sont aromatiques et odorantes; elles annoncent, en général, une terre maigre, sèche, douce et légère, et indiquent l'action modérée et souvent empêchée du soleil.

Le gibier est fort abondant et d'assez foible goût; il est retenu dans les capitaineries bien soignées; les perdrix grises, les lièvres, les lapins y sont fort multi-

pliés. On est parvenu, dans quelques endroits, à établir et acclimater l'oiseau du phase; le cerf lui-même s'est naturalisé dans les forêts voisines, ainsi que le daim, le chevreuil, le sanglier, etc. D'ailleurs, ici comme dans les autres pays, on voit, dans les temps propres, le gibier de passage, les bécasses, les cailles, les tourdres, les étourneaux, les vanneaux, les pluviers, les oies, les canards, etc., et l'on en fait amples destruction et consommation.

Les animaux qu'on soigne et qu'on élève dans les basse-cours, ou qu'on amène de loin pour servir à la nourriture de l'homme, fournissent des mets plus succulens et plus délicats. La volaille, ou par sa nature, ou par l'attention qu'on y donne, est une nourriture excellente. Le pigeon est abondant et de bonne qualité. On tire de loin la chair de cochon, qui est la base ou l'assaisonnement principal de la cuisine; mais elle n'est point, comme dans nos cantons, le principal aliment du peuple; on n'en élève point de trou-

peaux dans les environs; on ne peut pas en avoir non plus de bœufs, de vaches et de moutons; on amène des pays éloignés ceux qui sont destinés à la consommation, et l'on peut assurer qu'il y a peu de pays où le bœuf soit de meilleure qualité; le mouton est fort inférieur. On nourrit à Paris, ou dans les environs, un certain nombre de vaches, qui fournissent la petite quantité de lait naturel qu'on y trouve, et peut-être la base de celui qu'on y prépare en plus grande abondance. On emploie, dans les environs, les chevaux au labourage et aux charrois; la ville en renferme un nombre prodigieux pour le service des voitures et les différens usages.

Les rivières auprès de Paris fournissent peu de poisson; on tire des réservoirs éloignés, des étangs, et sur-tout de la mer la quantité immense qui s'en consomme ici. Il n'est aucun genre de tribut que les autres contrées ne paient à cette ville, le centre, le foyer et le refuge des productions et des richesses de toute espèce.

LETTRE VI.

Histoire physique particulière de la ville.

L'ORGUEIL ou la raison prétend, mon cher ami, que l'homme, en se rassemblant en société, en s'enfermant dans des villes, a suivi sa destination, a obéi à la voix de la nature, et a obtenu quelques avantages politiques. Il est en effet certain que, par la communication des idées, le langage s'est perfectionné, la raison ou la faculté de raisonner s'est développée, les sens internes ont acquits plus d'exercice et d'activité, etc. Mais avec ces qualités nouvelles et artificielles, l'homme a-t-il marché au bonheur d'un pas plus rapide et plus sûr? je n'oserois le décider. Ce qu'il y a de bien constaté, c'est que l'instinct et les sens externes ont perdu de leur vivacité à mesure qu'une partie des forces qui les animoient a servi au district de l'imagination; c'est que l'action de l'es-

prit a procuré l'affoiblissement du corps; c'est que l'appétit des choses naturelles dans divers genres, a cédé au goût des productions variées de l'art; c'est qu'il a fallu, pour satisfaire un palais devenu délicat, des alimens moins simples, plus ou moins altérés et décomposés, suivant qu'on s'est trouvé, par l'état ou la fortune, plus ou moins éloigné du point de la nature; c'est que, par cette inégalité de distance, une partie des hommes s'est trouvée obligée de s'excéder par des travaux nuisibles ou forcés, et l'autre a pu croupir dans une molle oisiveté; c'est que les miasmes sortis du corps de plusieurs hommes rapprochés, élevés de leurs excrémens corrompus, ont dû nécessairement altérer et infecter l'air, former une atmosphère marécageuse, qui a acquis des qualités mauvaises en en perdant de bonnes, etc. etc. Cet inconvénient habituel a pu, ainsi que les autres, être plus ou moins favorisé par le site et la forme des habitations, par les précautions observées ou négligées dans la construction des

villes, par les occupations des habitans et leur manière de vivre, par les divers établissemens qu'on y a introduits, permis ou tolérés, par le nombre d'animaux qu'ils ont attiré auprès d'eux, pour leur commodité, leurs plaisirs ou leur nourriture.

Lutèce, la ville des Parisiens, dit César, étoit située dans une île; elle étoit encore, quatre siècles après, sous Julien, renfermée entre les deux bras de la rivière, et n'avoit point encore reçu d'augmentation du temps d'Abbon, qui écrivoit neuf cents ans après. Ce ne fut que sous Philippe-Auguste, en 1184, qu'on commença à en paver les rues. Cet espace formé par des maisons adossées et rapprochées dans une direction déterminée plus ou moins parallèle, étoit autrefois très-petit; le peu de largeur donné alors aux rues, et qui subsiste encore dans les quartiers le plus anciennement habités, avoit-il autrefois moins d'inconvéniens pour le physique et le moral? indiqueroit-il qu'il y avoit dans ces temps plus de motifs et de besoins de

se réunir? ou bien l'amendement auroit-il été rendu plus nécessaire à cet égard par l'augmentation de population et l'exhaussement des édifices, facilité par les accroissemens de la fortune, les progrès du luxe et l'établissement de la tranquillité publique? quoi qu'il en soit, tout concourt aujourd'hui à y appeler l'étranger, à y fixer l'industrieux, à y retenir le riche opulent. On agrandit Paris de tous côtés; on pouvoit dire, il y a quelques mois, qu'il n'avoit point d'enceinte et de bornes fixes; mais on commence à élever un mur tout autour de Paris, au-delà des boulevarts, qui en établit; ce sont sans doute des raisons de fisc et de politique qui nous sont étrangères, et non moins respectables, qui déterminent cette clôture; une liberté dont on abuse peut-être en sera gênée, on y perdra aussi du côté de la vue et de l'agrément; mais il ne paroît pas, pour ce qui est de notre district, que la circulation libre de l'air, et par conséquent la salubrité, soient sensiblement dérangées par des murs aussi peu élevés

et aussi éloignés des dernières maisons. Dans toutes les parties, on ouvre aujourd'hui les nouvelles rues beaucoup plus larges, on agrandit les anciennes, on bâtit les logemens plus vastes, on les élève au-dessus du sol environnant; on en exhausse les planchers, on donne beaucoup d'ouverture aux portes et fenêtres. Ainsi l'on favorise l'accès, le passage, la circulation et le renouvellement de l'air, et en multipliant encore les cours et les jardins, le luxe seconde, par un concours fort rare, la voix et l'ordre de la nature; il diminue, autant qu'il est possible, les effets et les vices de l'entassement. Vous auriez peine, mon cher ami, à reconnoître Paris, et vous verriez avec plaisir que les changemens faits dans les anciens quartiers, et les augmentations prodigieuses qui ont eu lieu depuis que vous l'avez quitté, sont aussi favorables à la santé qu'à l'agrément. Vous aviez déjà vu le faubourg Saint-Germain et le Marais; la nouvelle ville formée au-delà des boulevarts est dans ce goût. Les places, les cours, les jardins,

la largeur des rues, la forme et l'étendue des logemens favorisent l'accès du soleil et le renouvellement de l'air. Comparez ces quartiers avec ceux qui forment la Cité et qui l'avoisinent, soit du côté des rues de la Harpe, de la Huchette, Saint-Jacques, etc., soit du côté de l'apport Paris, des rues Saint-Denis, Saint-Martin, des Halles, etc.; le soleil et les vents pénètrent à peine dans ces derniers. Le pavé de ces rues est toujours mouillé et boueux, les maisons sont humides et obscures; tous les inconvéniens résultant de l'entassement y sont excités et augmentés par leur disposition, leur élévation, la petitesse des pièces, des portes et des fenêtres, la multiplicité des ménages, l'affluence du peuple, l'établissement des marchés, des ateliers, etc. Plus les quartiers sont désagréables et les maisons mal bâties, moins les logemens y sont chers, et plus aussi la classe des citoyens malaisés s'y porte et s'y resserre.

En renversant la tour énorme qui formoit le petit Châtelet, en faisant récem-

ment aux cours du palais de la justice des réparations bien entendues, en reculant ou démolissant des maisons adjacentes, en élargissant ou supprimant des rues voisines, et ouvrant ainsi des avenues convenables pour arriver à ce sanctuaire auguste, on a favorisé la circulation de l'air et l'accès des rayons du soleil dans ces quartiers, qui étoient privés de ce double bienfait de la nature, si essentiel à la santé. Il y a encore, dans cette partie, une autre barrière opposée à l'action libre des vents, et sur-tout à celle des courans d'air qui suivent le cours des fleuves, ce sont les maisons qui surchargent, d'une manière non moins désagréable que nuisible, les ponts au Change, Notre-Dame, Saint-Michel, etc. Leur démolition est depuis long-temps l'objet du vœu général et de l'attention des administrateurs. Les avantages que ce déblai des ponts et la formation des quais sur les deux bords de la Seine, apporteroient dans ces sombres quartiers, sont nombreux, mais ne sont pas de notre

district; ceux qui en résulteroient dans l'ordre de la santé sont inappréciables; ils fournissent des raisons bien supérieures à quelques petites réclamations d'intérêt particulier, et propres à contrebalancer quelques légers inconvéniens, s'il s'en présentoit (1). Des considérations de cette importance sont faites pour décider, dans les circonstances heureuses où nous vivons, le chef de l'état, et ceux de l'administration, qui joignent à l'amour du bien public le nerf et la fermeté nécessaires pour le procurer, en dépit des obstacles qui trop souvent s'y opposent.

Il est certain que la position de Paris sur différens coteaux, l'élévation des rues les plus basses fort au-dessus du niveau de la rivière, donnent lieu au facile écoulement des eaux pluviales. Il est vrai aussi que, par les soins inappréciables d'une

(1) Dans le moment qu'on imprime cet ouvrage, il paroît un arrêt du Conseil, portant le réglement réclamé par la salubrité publique, sur le déblai des ponts.

police vigilante, on travaille sans relâche à empêcher ou prévenir les amas de boue et d'immondices. Vous connoissez les observations du médecin Courtois, qui prouvent combien les attentions habituelles pour procurer la propreté des rues, contribuent aux meilleures qualités de l'air. On a même pourvu à empêcher que les ordures qui sont entraînées dans le grand égoût n'y croupissent, et n'y deviennent un foyer de pourriture et d'infection : pour cela, on a établi au haut du Marais un vaste réservoir qu'on laisse remplir d'eau, et qu'on ouvre par intervalles, pour conduire rapidement dans ce grand égoût un volume considérable d'eau qui le balaie complétement. L'établissement de semblables magasins d'eau, avec des destinations analogues dans les différens quartiers de Paris, y seroit une source d'avantages et d'agrémens; l'eau coulant avec abondance et rapidité dans ceux qui sont humides et resserrés, serviroit à emporter une boue épaisse et gluante, qui élude l'action des balais; dans les rues plus grandes, plus aérées, et pendant les

saisons les plus chaudes et les plus sèches, il s'élève une poussière infecte et désagréable, qui non-seulement incommode quand on y passe, mais encore dans les maisons et dans les appartemens les plus reculés, où elle pénètre. Les ruisseaux, dans ces rues, sont alors formés par une petite quantité d'eau épaisse, noirâtre, puante, qui a peu d'écoulement; dans plusieurs, les égoûts des écuries, des cours, des éviers viennent s'y décharger, et y apporter, par un cours très-lent, de la saleté et de l'infection. Les réservoirs multipliés fourniroient de quoi parer à tous ces inconvéniens, de quoi arroser alors, rafraîchir et nettoyer les rues, ce qui seroit d'autant plus précieux, que c'est pendant les chaleurs que les mauvaises odeurs ont plus d'énergie et de danger; il en résulteroit encore une ressource prompte et infiniment utile dans les cas d'incendie (1).

(1) On a établi, dans la rue Vivienne, un de ces réservoirs, qui sert à remplir ces objets d'agrément et d'utilité.

Nous avons aussi remarqué que le nombre considérable de feux allumés, concourroit beaucoup à corriger le vice produit par les exhalaisons de toute espèce, plus multipliées et plus nuisibles dans les quartiers qui sont les plus habités. L'on doit convenir encore que cet important objet de la salubrité publique, occupe plus que jamais les chefs éclairés de l'administration et de la police : il s'est fait, depuis que vous avez quitté Paris, sur cet article, et sur ceux qui sont relatifs au bon ordre et à la sûreté, des changemens et des établissemens admirables. Les parties inutiles d'animaux et de végétaux, qui seroient un foyer actif de corruption, sont enlevées des rues, des places et des marchés, avec une extrême célérité. Les voieries sont établies dans des endroits très-éloignés; on y a transporté les ateliers qui pouvoient répandre une odeur désagréable ou mal-saine. On a éprouvé ici plus de difficultés que dans nos cantons, pour reléguer au loin les inhumations des hommes que la religion, la ten-

dresse ou la vanité, avoient concentré dans la ville et jusque dans l'intérieur des églises; mais on commence à exécuter ces réglemens sages, qui ne sont qu'un renouvellement des anciennes lois religieuses et civiles consacrées à la décence et à la salubrité. C'est par l'agrandissement successif de Paris, que le cimetière des Innocens étoit devenu entouré d'habitations; il avoit été primitivement établi, dit Raoul de Presles (1), *hors et loing de la ville, si comme on le faisoit anciennement, car l'on faisoit et les boucheries et les cimetières tout hors des cités, pour les punaisiers et les corruptions eschiever.* Les boucheries qui sont aujourd'hui, peut-être par une sorte de nécessité, dans plusieurs rues, y produisent beaucoup de puanteur et de saleté.

Il est un établissement consacré par la charité aux malheureux que pressent à l'envi la misère et la maladie; il a dû sans doute être placé au centre de ces infor-

(1) Comment. sur la cité de Dieu, liv. V, c. 25.

tunés; mais par une suite de l'agrandissement de Paris, de l'augmentation de la population, de celle des besoins et de l'indigence, leur nombre est devenu prodigieux; dès-lors, malgré les soins les plus assidus, la propreté la plus exacte, malgré les attentions recherchées de la sensibilité, de la commisération et du devoir, les intentions de la charité ont été trompées, les efforts de l'ordre ont été bravés par la réunion forcée des exhalaisons échappées des corps malades rassemblés, et de leurs excrémens. Par le rapprochement des miasmes et des levains morbifiques, l'asyle préparé pour la santé est devenu un foyer plus actif de maladie, et une source considérable d'infection. On trouve les avantages, dégagés, le plus possible, des inconvéniens, dans une autre maison, desservie par des religieux, qui joignent à la plus héroïque, à la plus utile des vertus chrétiennes et civiles, des lumières précieuses et des talens distingués. Le projet de diviser l'Hôtel-Dieu en plusieurs hospices semblables, distribués dans

les différens quartiers de Paris, eût concouru à en multiplier l'utilité et à en diminuer les désavantages ; il avoit été conçu, et en partie exécuté (1) d'une manière à tous égards très-avantageuse, par notre aimable compatriote, qui avoit profité de l'autorité et des moyens que donnoit à son mari l'administration des finances, pour exercer son active bienfaisance en faveur de l'humanité souffrante. Si l'on pouvoit ainsi établir dans chaque quartier un asyle semblable, y offrir, dans des salles vastes et bien aérées, un lit particulier à chaque malade, que de causes de maladies, que de désagrémens et d'inconvéniens on supprimeroit!

Vous voyez, mon cher ami, que, quoique l'on ait fait depuis quelques années bien des changemens favorables, quoiqu'on ait adopté et suivi, dans la réunion des citoyens, des plans avoués par la sagesse, il résulte de cette réunion une

---

(1) Voyez la description de l'hospice de Saint-Sulpice. Journal de Médecine, janvier 1785.

augmentation réelle des vices propres de l'atmosphère ; que l'air, naturellement humide et mou, le devient encore davantage; qu'il est rendu moins élastique et moins pur, par l'entassement extrême d'hommes et d'animaux, par les effets nécessaires de cet entassement, et que ces vices sont plus marqués dans certains quartiers, où ils sont favorisés par la forme, la disposition et le resserrement des habitations. M. Lavoisier, qui, avec sa sagacité ordinaire, a décomposé l'air que nous respirons, qui a mesuré les différentes proportions des espèces d'air qui le composent, a fait voir combien la respiration seule des personnes saines l'altéroit, combien elle augmentoit la partie méphitique, combien il perdoit des qualités favorables à la vie et à la santé, combien ces effets étoient renforcés par les exhalaisons putrides, les miasmes morbifiques, etc.

Pour cette grande multitude d'individus, la nourriture et le régime, avec une base à-peu-près la même comme pour les logemens, offrent, dans les différens états,

une extrême variété, et cet article mérite d'autant plus de considération, que, *tandis que l'influence de l'air et du ciel altère la surface la plus extérieure, les alimens agissent sur la forme intérieure par leurs qualités toujours relatives à celles de la terre.* Aussi notre grand coriphée, Hyppocrate, recommande toujours « de remarquer avec soin la manière » de vivre des hommes, quelle est celle » à laquelle ils se livrent le plus; s'ils sont » adonnés au vin, à la table, à l'oisiveté, » ou s'ils vaquent au travail; s'ils sont » mangeurs et sobres sur la boisson. »

Nous avons déjà observé que la Seine fournissoit l'eau destinée à l'usage presque universel des habitans de Paris; que cette eau, facilement dégagée par la résidence et les filtrations des matières hétérogènes qui y étoient *confusément* mêlées, étoit douce et pure. Elle forme seule la boisson habituelle d'une grande partie des sujets, sur-tout des enfans et des femmes; dans le bas peuple, les hommes y sont souvent bornés; quelquefois ils y

joignent de la bierre ou du cidre, plus rarement un mauvais vin factice ou altéré. En échange, le pain dont ils usent, même dans les classes les plus inférieures, est très-bon, et par les attentions bienfaisantes du gouvernement, il est maintenu à un prix modéré, souvent au-dessous de celui auquel on le vend dans les provinces; aussi est-il la base très-étendue de leur nourriture, et c'est la meilleure et la plus saine qu'il y ait; ils y ajoutent peu de viande; les débris des animaux, quelques restes des tables, les racines charnues, les légumes compactes et farineux.

Chez l'artisan aisé, et dans les états analogues, la nourriture est fort saine, distribuée en trois ou quatre repas fort modérés, composés de bon potage, de viande succulente, sans apprêts recherchés, d'herbages, de légumes, de laitage, de fruits, etc. Le vin est, pour l'usage journalier, admis en petite quantité.

On trouve la même manière de vivre dans des états plus relevés, avec quelque

recherche, une délicatesse et un choix qui n'altèrent pas la nature des alimens; c'est le régime qui réunit le mieux l'agrément et la santé. A une nourriture bonne, on joint l'usage modéré d'un vin qu'on retire des pays propres, et qu'on a quelque raison de croire naturel. C'est la Bourgogne qui en est la source la plus abondante; moins spiritueux que celui qu'on retire des contrées méridionales, il a plus de séve, et un bouquet fort agréable.

En remontant à des conditions, et surtout à des fortunes plus hautes, on trouve plus de variété, plus d'apprêts et d'assaisonnement; les mets sont plus dénaturés et composés; les extraits concentrés des viandes et des végétaux sont rendus plus âcres par le feu et par les épiceries; ils sont destinés à piquer le goût, à irriter l'appétit, à exciter l'estomac, à faire desirer et digérer une plus grande quantité d'alimens; on en joint et on en offre les espèces les plus opposées, les ragoûts âcres et les farineux doux, les acides et les laitages, et on réunit à cet égard, et

sur l'article des boissons, tous les produits de l'art et de la nature.

L'opulence augmentant, donne encore plus d'étendue à ces écarts et à ces excès; les cuisiniers, pâtissiers, confiseurs, officiers, etc. joignent leurs talens et leurs efforts; ils mettent à contribution les basse-cours, les forêts, les eaux et les jardins, pour réunir et produire de quoi exciter et satisfaire davantage le goût, de quoi forcer à manger plus que l'estomac ne demande et ne peut digérer; l'on appelle ensuite des différentes contrées de la terre, au secours de cet organe affoibli et surchargé, le secours des liqueurs spiritueuses, des vins amers, et snr-tout de cette décoction âcre et empyreumatique que l'habitude a rendu en quelque façon nécessaire. Sans doute le café donne de l'activité à la tête et à l'estomac; il facilite la digestion, il réveille le corps appesanti, augmente le jeu et l'action des nerfs; mais il est mal de se mettre dans le cas d'avoir journellement besoin de cet aiguillon, dont l'irritation ultérieure et

répétée est inévitablement nuisible; son usage est devenu familier dans tous les états; la consommation en est par-tout très-considérable, et le mélange bizarre et indigeste qu'on en fait, avec de la crême ou du lait, forme le déjeûner d'une grande partie des habitans, et sur-tout des habitantes de cette ville. On donne aussi, depuis quelque temps, dans l'usage du thé; soit désœuvrement, fantaisie, imitation ou besoin de déblayer l'estomac fatigué, on le gorge encore de cette boisson chaude, qui l'énerve en l'irritant, qui agace et affoiblit le genre nerveux. Vous jugez bien que, malgré ces efforts successifs pour faciliter et précipiter des digestions aussi considérables, on en vient difficilement à bout, et qu'on ne peut guère redoubler des repas ainsi excessifs; aussi on se réduit assez généralement à un, et le dîner suffit au plus grand nombre des hommes.

Les fruits, comme je vous l'ai déjà dit, sont fort abondans aux environs; ils sont de bon goût, et la nature semble en avoir varié

varié les qualités, relativement aux besoins que les différentes saisons déterminent. Les fruits doux, sucrés, aqueux, sont, ainsi que les herbages frais, l'apanage du printemps et de l'été; les fruits secs, nourrissans, compactes, sont comme les légumes farineux et les racines charnues, plus abondamment répandus l'automne et l'hiver, et même le fruit qui donne le vin, dont la boisson paroît plus analogue à ces saisons, ne s'y recueille qu'alors; il est d'ailleurs agréable et utile à manger; c'est un fondant sucré et légèrement spiritueux des concrétions biliaires formées pendant les chaleurs de l'été. Quoique ce pays n'ait pas fort à s'enorgueillir à cet égard, cependant on y en trouve des provisions abondantes, qui ne sont pas sans agrément et sans avantage. La différente manière d'être des saisons influe considérablement sur la nature des fruits, et donne lieu, par leur moyen, à beaucoup de maladies et à des modifications particulières, qu'elles présentent en conséquence.

Le régime des enfans n'est guère plus conforme aux lois de la nature, que celui des personnes faites : il est rare que les mères nourrissent elles-mêmes ; les unes trouvent dans la fortune des motifs et des moyens de se dispenser d'un devoir qui ne leur paroît qu'une corvée ; les autres sont presque forcées par la misère, par le besoin de travailler, par le défaut de logement, par le manque d'aides et de commodité de se décharger sur des femmes de la campagne de ce fardeau et de cet embarras. Les nourrices mercenaires emportent au loin ces petits être, ou, ce qui est encore pis, les gardent dans la ville, enfermés dans des logemens étroits et mal aérés ; la plupart les emprisonnent encore dans les liens serrés du maillot ; presque toutes les gorgent de bouillie, mélange indigeste de farine non fermentée avec de mauvais lait, et déposent ainsi journellement dans leur ventre le germe des gonflemens et des obstructions, les principes du *rachitis*, qu'on observe si souvent chez eux. Il faut cependant con-

venir que les sages leçons de Locke, présentées par la plume éloquente de Rousseau, sur cette première éducation, ont fructifié dans cette ville; il y a, depuis plusieurs années, dans les états élevés, un plus grand nombre de mères qui éprouvent par elles-mêmes que les fatigues de l'état de nourrice sont compensées par beaucoup d'agrémens et d'avantages; on laisse plus de liberté aux enfans, on les a délivrés de la tyrannie du maillot; on a supprimé la bouillie, on leur fait faire ensuite plus d'exercice, on les accoutume davantage aux impressions de l'air. Les corps de baleine, autre prison aussi incommode que nuisible pour l'âge plus avancé, sont abandonnés ou fort adoucis; aussi voit-on plus d'enfans agiles et robustes; les filles sont mieux faites, ont la taille plus droite et plus fine. Il y a lieu de penser que cette méthode deviendra chaque jour, par le spectacle de ses heureux effets, plus générale et plus soutenue.

L'exercice, partie essentielle du ré-

gime, qui, par une action et une réaction proportionnée, favorise le cours des liquides, la distribution des esprits, augmente le ton des solides, varie et renouvelle la colonne d'air, qui donne, en un mot, de la force et de l'agilité en les exerçant, le vrai lot de l'homme, l'état de la nature; l'exercice, dis-je, est ici ou excessif, ou nul. Il y a des états qui le commandent avec une sorte d'excès; il y a des classes d'habitans qui sont toujours en action et en mouvement : les distances très-grandes exigent de longues courses. Les femmes, dans presque toutes les conditions, sont sédentaires; elles sont retenues immobiles par leur commerce ou leurs travaux; celles que la fortune rend plus libres, ne sont pas les plus agissantes; elles sortent peu, ou se font voiturer, changeant ainsi simplement de prison et d'inaction : les cercles, les églises, les spectacles, les varient et les perpétuent. Jusque dans les promenades, qui offrent ici les plus grands agrémens, et qui attirent réellement beaucoup de monde,

tre de quoi favoriser la noncl
s allées présentent, de de

vailler, il vole après le plaisir, il cherche et rencontre à la guinguette ce dieu consolateur de l'humanité, qui fuit ceux qui le courent trop habituellement, ou qui mettent trop d'art et d'apprêts à leurs recherches. La gaîté qui naît d'un peu d'excès de vin anime ces orgies; l'artisan et l'ouvrier y puisent de nouvelles forces, et des motifs de reprendre des travaux qui doivent fournir à répéter ces fêtes. Il y a beaucoup de spectacles fixes ou ambulans, destinés à l'amusement du peuple, et l'administration bienfaisante s'occupe du soin de les soutenir, de les renouveler, comme une partie essentielle au bonheur public. Il y a long-temps qu'on a remarqué qu'il ne falloit au Parisien que des spectacles et du pain.

Le goût le plus naturel et le plus répandu, qui réunit aussi l'exercice au plaisir, est celui de la danse. C'est un des meilleurs correctifs de la vie sédentaire; c'est le remède par excellence des jeunes filles, l'antidote ou le préservatif de cet état de langueur, très-ordinaire à cer-

taine époque; la nature les y invite aussi, et les y dispose par un attrait bien vif : mais il s'en faut bien que ce penchant et cette disposition soient aussi forts et aussi universels ici que dans nos provinces méridionales; et cependant, il est certain qu'ils seroient fort utiles, et même nécessaires. Dans cet état, qu'on a décoré du nom de premier, et qui est le dernier dans l'ordre de la nature, parce qu'on s'y écarte davantage de sa marche et de ses lois, on se livre moins aux plaisirs d'exercice, à la danse même; et dans les bals plus compassés qui ont lieu, on semble chasser la gaîté avec la verge des étiquettes et des cérémonies.

LETTRE VII.

Considération sur l'homme physique et moral.

PLACÉ au milieu de ces causes, mon cher confrère, l'homme, quoiqu'en apparence indépendant et maître, leur est

étroitement soumis et subordonné; quoiqu'il semble, souverain de ce qui l'environne, pouvoir en disposer à son gré, et en diversifier ainsi les influences, il est nécessité, en quelque façon, à n'avoir de volonté que conforme à ses jugemens, à ne juger que d'après les idées qu'il reçoit, à n'apercevoir que relativement aux objets qui sont exposés à ses sens : ainsi, son esprit, son caractère, sa manière d'être, se plient insensiblement à ceux des personnes qui l'entourent, sont spécifiés et modifiés par les choses et les lieux. L'esprit, en un mot, ainsi que le corps, prend peu-à-peu, comme on dit, le goût du terroir.

Hyppocrate a remarqué, avant Montesquieu, que l'habitant des plaines, des terreins doux et fertiles, étoit bien éloigné de cette aspérité de mœurs et de manières propres au montagnard. Le Parisien, placé dans la partie la plus septentrionale de la zone tempérée, habitant un pays ouvert, une terre légère, respirant habituellement une atmosphère hu-

mide, ayant les pieds presque toujours dans la boue, usant de nourritures et de boissons douces, recevant une quantité immense d'étrangers qui se succèdent, et dont il retient un certain nombre, ayant des relations infinies dans tous les genres, etc., a tiré du moral, ainsi que du physique, cette disposition qu'il exerce si bien à la douceur, à la complaisance, à la sociabilité; il est vrai, honnête, bon citoyen, bon sujet, porté à l'amour de ses rois, autant par caractère territorial, que par l'épreuve heureuse de leur présence et de leurs bienfaits (1). Il est attaché à

(1) On a toujours observé que le goût pour l'état monarchique étoit plus habituel dans les pays plats et fertiles. Ce penchant se manifesta d'une manière sensible, et l'influence des terreins fut bien marquée, lorsque, au rapport de Plutarque, la sédition cilonième ayant été appaisée à Athènes, les disputes se ranimant, il y eut autant de partis que de territoires; de façon cependant que les habitans de la plaine furent toujours portés pour le gouvernement aristocratique, plus analogue, suivant Montesquieu, au gouvernement d'un seul.

ses devoirs, religieux, dévot, et même disposé, d'après l'idée qu'on ne peut pas le tromper, à être superstitieux et crédule; il aime les plaisirs et la nouveauté, et par-là même il est gai : on auroit peine à y reconnoître les *graves Parisiens* de l'empereur Julien. Quoique les étrangers forment une grande partie des habitans de Paris, ils prennent peu-à-peu le pli du pays; ils se naturalisent, se modifient, s'amalgament, en quelque façon, aux naturels. L'influence du climat et de la société fait perdre au Gascon une partie de sa vivacité, au Provençal de sa violence, au Dauphinois de sa finesse, au Normand de son astuce, au Breton de sa rudesse; le Bourguignon et le Champenois apportent ici, comme dans leur centre, la bonhommie et la franchise; et quoique les états, les conditions et la fortune varient encore plus les mœurs et les caractères, on trouve, en général et en particulier, dans toutes les conditions, la douceur, l'aménité, la confiance, le desir d'obliger, la charité soutenue, la com-

misération active, en un mot, les qualités et les vertus les plus sociales; elles ne sont pas même exclues par les vices que l'ambition, la soif des richesses, le goût des plaisirs, le libertinage, etc. peuvent appeler.

Vous qui avez autant de sensibilité que de lumières, vous seriez enchanté de tous les établissemens que la bienfaisance a élevés en faveur des malheureux; vous verriez avec satisfaction des sociétés fondées et formées par des gens qui semblent être, pour la plupart, voués aux frivolités et aux affaires, et qui cependant n'ont d'autre but et d'autre objet, que le soulagement de l'humanité souffrante, et qui le remplissent avec un zèle que le seul plaisir de la bienfaisance détermine. Le travail, le crédit, la bourse, et les démarches des membres y sont inviolablement consacrés, et pour être reçu dans ces sociétés, il y a plus de brigue et de concours, que s'il s'agissoit de retirer ce qu'on va offrir; vous y verriez réunis l'homme de qualité et le simple citoyen,

l'ecclésiastique et le militaire, le financier et le savant; ils sont rassemblés, et en quelque sorte égalisés par le desir de faire du bien. Chaque assemblée débute par un tribut qu'on paye à la charité; elle est marquée par quelque moyen de l'employer avec avantage (1). Est-ce le climat, l'éducation, la population, ou quelqu'autre cause inconnue, qui détermine cette manière d'être? mais vous remarquerez qu'elle diffère beaucoup de cet esprit inquiet et tracassier, trop commun dans nos petites villes, sur-tout quand elles ont le malheur d'avoir, dans des postes considérables, des gens qui ont apporté du dehors le vice, l'orgueil et la bassesse, et qui n'ont pas même pour frein le charme du patriotisme. Vous seriez sur-tout pénétré d'attendrissement et d'admiration, en voyant les établissemens formés pour instruire et secourir les sourds et muets et les aveugles-nés.

---

(1) Ces traits peignent encore imparfaitement la société justement nommée *philantropique*.

M. l'abbé de l'Épée et M. Haüy y déploient une humanité, une patience, des vertus et des talens dont le spectacle et les effets frappent et enchantent; on est en même temps dans le cas d'applaudir aux secours et aux encouragemens qu'ils trouvent dans le public, et sur-tout dans des sociétés particulières, qui doivent leur naissance, leur nom, leurs vues et leurs membres à l'amour des hommes. En vérité, mon cher ami, tant que la bienfaisance est une habitude et une jouissance, on ne peut pas croire que la corruption soit extrême et sans retour; le censeur le plus sévère, l'aristarque le plus misantrope, seroient par ce spectacle réconciliés avec le siècle et la capitale.

Vous avez vu dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Paris*, le portrait du caractère des Athéniens, fait par un homme d'esprit, avec l'annonce ironique qu'il servit de pendant à celui des Parisiens, mais avec le projet plus réel qu'il en présenteroit les traits sous un nom emprunté; il y a sans doute des points de ressem-

blance que la critique maligne peut étendre, et que la vérité ne peut dissimuler : on peut sans doute remarquer, avec quelque retour, la malignité des Athéniens et leur grande politesse, leurs médisances et leur civilité, les persécutions qu'ils exerçoient envers les étrangers et l'accueil enthousiaste qu'ils leur faisoient, leur égoïsme et leur empressement à obliger, leur irreligion et leur superstition, leurs galanteries et leurs vertus domestiques, en un mot, la réunion des défauts et des qualités les plus contraires; mais il seroit injuste de juger exactement les uns d'après les autres, et de conclure du particulier au général. *Quiconque*, suivant la remarque d'un auteur instruit, *a des vertus, trouve ici de grands exemples* (1); *quiconque a des talens, y trouve de grands modèles.*

L'intérieur des ménages que la corruption n'a pas dénaturé (et le nombre en est plus grand qu'on ne pense, même dans les

(1) Aux mânes de Louis XV.

états les plus distingués), présente les tableaux les plus intéressans de tendresse conjugale, d'affection paternelle, de piété filiale, d'amitié fraternelle, etc. On est ici bon parent, bon ami, bon voisin; et quand il seroit vrai que la galanterie auroit fait quelques progrès, et pénétré dans quelques maisons, on ne devroit voir en cela qu'un effet en quelque sorte nécessaire du luxe, un abus et une espèce d'écart dans le penchant qui lie les individus.

Le Parisien seroit peut-être disposé à être paresseux et inactif, il eût préféré des états paisibles aux professions bruyantes; le commerce étoit, comme vous savez, sa première institution, analogue à son *ancienne gravité;* il y est toujours porté et fort propre; mais aujourd'hui Paris étant devenu le goufre de toutes les fortunes, le théâtre favori du luxe, le foyer des dépenses les plus considérables, le rendez-vous général de tous les opulens, non-seulement de la France, mais de l'Europe et des autres parties du mon-

de, il en est résulté beaucoup d'émulation et d'activité pour tout ce qui peut fournir à ce luxe et à ces dépenses; le goût des richesses s'est répandu avec le spectacle de leur usage, avec le sentiment de leur nécessité et de leurs avantages pour les besoins et les agrémens de la vie; les honneurs, les dignités, les charges, les emplois, ont été considérés comme des moyens de s'en procurer, et comme des titres flatteurs de distinction. Tous les genres de talens ont été cultivés comme menant sûrement à la fortune et à la gloire, qui se présente ici avec des attraits particuliers. Ces objets plus présens, plus importans dans cette ville que partout ailleurs, enflâment, excitent, animent d'avantage; ils sont le but et le motif de démarches et de peines continuelles; ils tiennent la tête et les nerfs dans un état habituel de tention et d'agitation; l'esprit agit et travaille sans relâche; on n'oublie, on ne néglige rien pour acquérir; mais aussi on sait et on peut bien jouir. Vous pouvez juger de-là, mon cher ami, l'em-

pire et l'influence du moral, et prendre une idée de la variété des effets qui se joignent par-là à l'action du climat. On peut appliquer, en particulier, à Paris ce que M. Necker a dit de la France : *que le climat en est sain et tempéré ; que la vie y seroit plus longue qu'ailleurs, si les causes morales ne contrarioient l'influence de la nature.*

Quoique le Parisien n'ait pas en général l'imagination ardente et le génie inventif, il a beaucoup de disposition pour les sciences; il les cultive avec succès. Les enfans du premier âge annocent, pour l'ordinaire, beaucoup d'esprit et de conception, et il arrive même souvent qu'on abuse de ces avantages, qu'on les excite trop par une éducation pressée; les fruits en sont rapides et précoces, mais ils sont peu durables, et le corps s'énerve par un travail doublement contre nature : il est très-commun, ainsi que Montagne l'a remarqué, de voir ces prodiges prématurés de science dégénérer promptement, ou présenter une constitution délicate et

maladive, quelquefois terminer en peu d'années leur carrière. Il est un autre abus plus dangereux encore par ses suites, qui est trop répandu parmi les très-jeunes gens; il est l'ennemi des mœurs et de la santé, la source d'une dégradation sensible pour l'individu, et ensuite pour l'espèce; la séve trop tôt épanchée, est souvent épuisée, sans espoir de réparation. Ce double inconvénient exige, de la part des parens, l'attention la plus suivie; il offre aux médecins de fréquens sujets d'observation.

De cette réunion de causes physiques et morales, résulte un tempérament en général sanguin et pituiteux, tournant quelquefois au mélancolique; la bile, loin de dominer, a peu de force, d'activité, d'empire et d'effets. La constitution est généralement bonne, la taille assez avantageuse, la couleur de la peau d'un brun blanc, celle des cheveux châtain-clair. La population, laissée à son essor naturel, seroit considérable; elle augmenteroit même, d'après l'excès ordinaire du nom-

bre des naissances sur celui des morts; ce n'est que dans des années calamiteuses que la proportion se rétablit ou se renverse; et on peut citer, à cet égard, l'année précédente, remarquable par un hiver très-dur et très-long, et même celle-ci, où il y a eu une mortalité considérable, sûrement déterminée, au moins en partie, par une sécheresse excessivement prolongée. Les enfans naissent bien conformés et vigoureux, et on peut remarquer, comme indice de vigueur, qu'il naît un seizième de plus de garçons que de filles; mais l'égalité ne tarde pas à se rétablir : on a prétendu que les races, en se croisant, se perfectionnoient. Paris seroit sans doute le théâtre où cet avantage devroit plus avoir lieu, s'il n'étoit contrarié par bien des raisons. La première enfance, sur-tout de ceux qui y sont nourris, et plus encore de ceux qui sont réunis en grand nombre, est maladive et casuelle. Les hommes ne sont pas faits pour vivre en troupeaux, les enfans encore moins; ils absorbent davantage l'air,

l'altèrent bien plus par une transpiration abondante, qui a une odeur acide-laiteuse bien marquée. Le *muguet*, espèce de scorbut blanc auquel ils sont sujets dans les deux premiers mois de leur vie, atteste, par ses ravages, par sa communication, par son caractère contagieux, les effets de cet air corrompu, d'autant plus qu'il est très-commun dans les hôpitaux d'enfans-trouvés, sur-tout dans ceux de cette ville. La tyrannie du maillot, comme je vous le disois, n'est point encore assez détruite, sur-tout dans le peuple; mais l'usage encore subsistant de la bouillie, sur-tout dans cette classe, a des suites bien plus fâcheuses, et les dispositions vicieuses qui en résultent chez ces enfans, sont fortifiées par la privation d'un air libre et pur, par le défaut d'un exercice auquel la nature semble les avoir spécialement destinés, et que la mobilité de ces machines indique et nécessite.

Les enfans, dans ce premier âge, ne sont, pour ainsi dire, qu'une pulpe nerveuse et glaireuse, qui tend à s'étendre,

à se rafiner et à se purifier; aussi, dans ces corps éminemment sensibles et délicats, les maladies convulsives sont très-fréquentes, faciles à être excitées par l'irritation des gensives lors de la pousse des dents, par la piqûure de ces insectes parasites, dont la foiblesse de leur estomac facilite le développement et la population, par ces humeurs âcres qui cherchent une issue à la peau. La tête, qui semble être le centre et le magasin principal de cette pulpe nerveuve, est en même temps le couloir le plus affecté pour les évacuations qui tendent à la dépurer; quelquefois tout l'organe cutané en est le théâtre: mais les poux, l'écoulement des oreilles, la teigne, l'engorgement des glandes maxillaires, etc., sont des affections plus communes. Les maladies éruptives, générales et nécessaires, telles que la petite vérole et la rougeole, perdent, par cette complication, la marche simple et régulière, qui est la source de leur sécurité; souvent aussi la dentition pénible et orageuse développe des levains cachés

de maladie. On peut cependant remarquer que les affections vermineuses sont moins répandues ici que dans nos contrées méridionales. L'enfance maladive, chez les gens du peuple, finit souvent par la mort; ceux qui y échappent, se fortifient en grandissant, par les occupations qui exigent l'emploi des forces et l'exercice. Dans d'autres conditions, les soins et les attentions sur le bon air et le régime, ont des effets marqués; mais, comme je vous l'ai fait observer, la jeunesse délicate étoit encore susceptible d'être énervée par des causes physiques et morales.

Le genre de vie mol, inactif, la constitution douce et humide de l'atmosphère, semblent plus favorables au développement des personnes du sexe; elles sont assez bien du côté de la figure et de la peau, bien constituées, tôt formées. Elles sont sujettes aux pâles couleurs, et à cet état de langueur qui précède ordinairement et qui termine l'apparition des règles, à l'égard desquelles elles sont aussi

précoces, sans doute, par l'effet du moral, que dans nos provinces; elles sont aussi disposées au mariage, douées de fécondité, et punies par différentes incommodités (1), des infractions variées aux lois que la nature a établies dans ce genre. Les maladies de matrice sont très-fréquentes, et elles entraînent, à l'ordinaire, la cohorte nombreuse des affections de nerfs, sur lesquels cet organe irritable et sensible a tant d'influence. L'inaction, le climat humide, l'abus des bains, sur-tout pendant les grossesses, les accouchemens forcés, précipités, les fausses couches, les *non-grossesses*, et quelques causes particulières se réunissent pour rendre les fleurs blanches excessivement communes. Le temps critique de la cessation des règles est plus pénible que celui de la première apparition; il devient, par les raisons énoncées, l'époque de beaucoup d'incommodités qui

(1) *Si quidem cum viris habeant magis sanæ sunt : sin contra minus habent.* Hypp. *de genitur.*

réunissent les effets de la pléthore, des congestions humorales et des affections nerveuses, et qui, par cette complication embarrassante d'indications et de contre-indications, exigent beaucoup d'attention et de ménagemens. Les mères, en manquant à l'ordre que la nature semble avoir gravé dans leur cœur d'allaiter leurs enfans, s'exposent encore à un grand nombre de maladies produites par le lait, qui n'a pas son issue, et qui est difficilement ou imparfaitement déterminé à celles qu'on veut y substituer; les accidens qui en résultent sont ici fort nombreux, graves, diversifiés et d'un traitement difficile.

Suivant les expériences que MM. Linings et Lionel Charmer ont faites dans la Caroline méridionale, le corps passant d'une atmosphère sèche dans un air humide, y acquiert dans une heure une livre de poids; en revenant dans la première, il y perd plus vîte encore cette augmentation, tant l'absorption et l'émanation sont rapides et considérables. Hyppocrate pense que

que cette absorption s'étend jusqu'aux viscères intérieurs, et sur-tout aux poumons : vous pouvez en inférer les effets de l'humidité constante à Paris, et des exhalaisons animales et putrides qui s'y joignent. Ces effets sont plus marqués, ainsi que les causes, dans certains quartiers que dans d'autres. L'air est plus corrompu et moins renouvelé dans ceux de la Cité, des Halles, au commencement des rues Saint-Martin, Saint-Denis, Saint-Jacques, et dans un grand nombre de petites rues adjacentes, que dans le Marais et les faubourgs. Les logemens y sont encore plus resserrés et moins aérés ; le peuple s'y trouve pressé et entassé ; la même pièce, souvent sans fenêtres, sert d'asile à une vingtaine de décroteurs et de porte-faix. C'est dans ces quartiers sales, dans ces classes inférieures, que les inconvéniens de l'humidité et de l'altération de l'air sont plus multipliés. La disposition scorbutique est universelle dans cette ville, mais c'est-là qu'elle est plus considérable, plus habituelle ; elle est la

base de beaucoup d'affections chroniques; elle se manifeste dans les maladies aiguës; elle devient même le principe de cette fièvre maligne *à dissolutione*, qu'on observe presque exclusivement chez cette espèce de gens qui se réunissent et s'entassent en grand nombre dans de petits réduits. En général, par un effet connu de cette disposition scorbutique, les dents sont mauvaises, faciles à se gâter; elles manquent de bonne heure, et les soins excessifs ou déplacés favorisent autant cette altération que l'inattention et la négligence absolue.

Un autre vice aussi commun, dérivant de l'humidité habituelle de l'atmosphère, et auquel concourent beaucoup les variations rapides de température, c'est l'affection rhumatismale, aiguë, chronique, gouteuse, simple ou compliquée. Cette affection se présente par-tout; elle est souvent le principe caché, qu'il est bien important de ne pas méconnoître, d'incommodités et de maladies qui en semblent tout-à-fait indépendantes.

Rien ne nuit plus à la transpiration que les changemens subits : si chaque saison avoit sa température, dit Hyppocrate, il n'arriveroit aucun dérangement dans la transpiration, qui se mettroit bientôt en équilibre; elle se soutient avec la vie et la santé depuis 55 degrés au-dessous de la glace, (dans la Sibérie, suivant M. Gmelin,) jusqu'à 110 au-dessus, (à Astracan, suivant M. Lerch,) quoique Boerhaave prétende qu'aucun animal ne peut vivre au 90e. degré, ces mesures sont prises avec le thermomètre de Farenheit. C'est la transpiration gênée, pénible, facilement dérangée, sur-tout à la fin de l'automne, en hiver et au printemps, qui multiplie prodigieusement les catarrhes et la série innombrable de fluxions, aussi variées par leur siége que par les accidens qui s'y joignent. Lorsque le mal affecte la poitrine, il produit les rhumes simples, les catarrhes, les pleurésies, les péripneumonies, qui présentent encore des différences remarquables suivant le sujet, mais sur-tout suivant la constitution de

l'année. Il est rare que la fièvre putride n'accompagne pas ces dernières maladies; elle doit sans doute souvent son origine aux vices de l'air; mais elle est bien préparée par les excès fréquens dans le régime, et par le défaut d'exercice.

Ces deux causes, dont il résulte beaucoup de sang et beaucoup d'humeurs, sont une raison suffisante du grand nombre d'affections soporeuses, d'attaques, d'apoplexies, de paralysies, qui terminent des jours employés à la bonne chère, à l'étude et dans l'inaction.

Les fièvres intermittentes, qui semblent être un effet plus immédiat des révolutions des saisons, des changemens plus ou moins rapides dans la constitution et la température de l'air, tiennent beaucoup ici du caractère humoral; elles sont toujours avec plus ou moins de matière qui exige des coctions, des évacuations, avant qu'on puisse penser à supprimer les accès : vous sentez, mon cher ami, combien on doit avoir d'égard à cet objet.

Parmi tant de causes d'indigestion, d'accumulation de mauvais levains, il seroit bien étonnant que l'estomac subsistât long-temps sans affection et sans dérangement. Les maladies relatives à cet organe, sont beaucoup plus communes à ceux des habitans qui donnent dans des excès journaliers, sur la quantité, qu'aux citoyens qui sont moins recherchés sur la nourriture; la qualité, qui en est généralement bonne, n'est point cause de maladie; le fruit peut le devenir pour eux, lorsqu'il est mauvais, ou qu'il manque. La Providence offre cet antidote agréable contre les effets inséparables des saisons chaudes; ses qualités vicieuses, plutôt que l'abus qu'on en fait, aggravent ces effets; le défaut les laisse subsister, et ce n'est qu'alors qu'on voit se répandre, avec une certaine profusion, les maladies bilieuses, les diarrhées, tenesmes, dyssenteries, etc.; car d'ailleurs l'état opposé, la constipation, est la manière d'être la plus ordinaire.

La bile ayant peu d'activité, s'épaissit

facilement, s'arrête dans ses couloirs, les engorge, donne lieu par-là aux resserremens du ventre, aux jaunisses, aux coliques hépatiques, aux embarras et obstructions du foie. La communication immédiate, et les rapports plus cachés des vaisseaux hémorrhoïdaux, avec la veine singulière qui arrose cet organe, rendent très-fréquentes, dans cet état de la bile et du foie, la disposition hémorrhoïdale, et les affections multipliées qui y sont relatives.

Les maladies de la peau ont aussi une relation très-marquée avec les dérangemens qui surviennent dans le cours de cette humeur, et dans l'action de ce viscère ; les fièvres miliaires, scarlatines, érysipélateuses, qu'on observe beaucoup, en sont des effets secondaires, ou le produit d'une cause commune; souvent les éruptions cutanées, chroniques, les boutons vagues, les érysipèles, les dartres même en dépendent.

Les congestions d'humeurs, dans d'autres organes, produisent d'autres symp-

tômes, suivant leurs usages, leurs fonctions et leurs rapports; toutes les causes énoncées tendent à les multiplier; mais l'humidité de l'air concourt principalement à amener cette dégénération fréquente qui forme les différens épanchemens de sérosité dans les capacités, et sur-tout dans le tissu de la peau. Les bouffissures, les œdématies plus ou moins générales, les anasarques, leucophlegmaties, les hydropisies de poitrine, sont par cette raison encore plus fréquentes que les ascites, et cette dernière espèce est moins commune, d'une nature différente que dans nos cantons, où elle est principalement dûe à la qualité et aux excès du vin.

Les engorgemens des glandes du poumon, effets naturels des rhumes négligés, ou souvent renouvelés sur des poitrines héréditairement foibles, ou altérées par divers excès, entraînent la phthisie chez les jeunes personnes, et l'asthme dans celles qui sont plus avancées en âge. Cette dernière affection, plus favorisée

par l'état habituel de l'atmosphère, est plus fréquente que l'autre. Nos contrées, balayées par des vents de nord impétueux et secs, sont le théâtre plus ordinaire des hémoptisies, des pulmonies, et leur caractère en est bien plus mauvais; ce qui contribue à en répandre ici plus que le climat n'en comporte, c'est la foiblesse des constitutions, et l'abus trop ordinaire des remèdes destinés à supprimer des éruptions et des espèces d'égoûts survenus à la surface du corps.

Le travail et la contention d'esprit affoiblissent, comme je vous le disois, le ressort de la tête, et favorisent ainsi les maladies soporeuses. Cette application forcée, cet effort perpétuel du moral, les passions continues, vives, toujours excitées, souvent réprimées, qui se choquent, se heurtent, se contrarient sans cesse, entretiennent l'affection constante du genre nerveux, produisent un état habituel de foiblesse et d'irritabilité, qui, poussé à un certain point, ou mis en jeu, forme ce qu'on appelle les vapeurs, ma-

ladie propre, dont les symptômes, variés à l'infini, semblent réunir les deux extrêmes, l'excessive tension, et le plus grand relâchement : elle est peut-être difficile à caractériser, mais bien aisée à reconnoître, soit à cause de sa fréquence, soit à raison de l'impression qu'elle fait sur les malades, soit par la tyrannie qu'elle fait exercer sur les médecins. Elle se présente quelquefois seule ; plus souvent, elle entraîne des accidens relatifs à l'organe qui en est le siége privilégié. Elle se complique avec toutes les maladies aiguës et chroniques, et il est bien rare que cet état des nerfs qui la constitue, n'altère et ne dérange par des crispations, des spasmes et des mouvemens irréguliers, leur cours ordinaire, les efforts de la nature et les projets de l'art : vrai Protée, elle prend toutes les formes, se masque, se cache de cent façons, se glisse et se trouve par-tout, et il est bien essentiel de ne pas la perdre de vue.

Le viscère particulier dont les femmes sont pourvues, organe d'un genre de fonc-

tions auxquels les nerfs concourent beaucoup, source des passions les plus vives et les plus naturelles, devient le siége d'un grand nombre de maladies ; mais il détermine plus fréquemment, chez elle, cette affection spéciale des nerfs qui suppose l'irritation et la foiblesse : double disposition que tout concourt à décider; la constitution délicate, la vie plus sédentaire, l'état plus habituel de contrainte, les desirs réprimés, les passions contrariées, l'abus, les excès, les écarts ou l'inaction dans l'ordre de celles que la nature autorise, et semble, en quelque façon, commander. De toutes les humeurs qui peuvent former un aiguillon propre à agacer les nerfs, il n'y en a point de plus puissant que celui que fournissent les humeurs utérines altérées par leur séjour ou par leur reflux; elles fournissent souvent les matériaux ou les élémens de ces congestions affreuses qui ont principalement lieu dans les glandes du sein ou dans la matrice, qui sont caractérisées par des douleurs brûlantes et déchirantes, et dont

l'issue est, pour l'ordinaire, aussi sûrement funeste que la marche en est terrible. Cette disposition ou ce vice des nerfs ne se rencontre guères que chez les hommes adultes, et dans la classe de ceux qui ont abandonné le travail des mains pour les occupations de l'esprit; plus les nerfs sont affoiblis par les excès physiques et moraux, plus aussi ils deviennent susceptibles des irritations que produisent les aiguillons formés dans l'estomac, le foie, etc. Il faut ou que les causes irritantes soient bien fortes, ou que la foiblesse favorise l'impression et l'effet de celles qui sont moins actives.

Dans les autres sujets, pendant la jeunesse, le sang domine; il est porté à l'agitation, à l'effervescence; la bile est plus disposée à s'exalter : c'est l'âge des hémorragies, des fièvres éruptives, érysipélateuses ; les maladies inflammatoires de la gorge, de la poitrine, y ont plutôt un caractère érysipélateux ; les fièvres sont plus ardentes et bilieuses, les affections de la poitrine plus à craindre, les

fièvres lentes qui dépendent de cette cause plus communes. Chez les adultes, et surtout chez les personnes fortement constituées, exercées et robustes, le sang a plus de consistence et de tenacité, les maladies inflammatoires ont un caractère plus phlegmoneux; les fièvres putrides, malignes, s'y joignent; les affections rhumatismales commencent à se développer, les maladies de la tête ont lieu, il se forme des congestions dans le bas-ventre; ces dispositions chroniques augmentent avec l'âge; l'estomac perd de sa force et de sa facilité à digérer. Avec la vieillesse, viennent plus abondamment les affections catarrhales, chroniques, rhumatiques, les maladies pituiteuses, séreuses, etc.; les foiblesses des nerfs, les apoplexies, les paralysies, la gravelle, etc. sont l'appanage de cette période. La sensibilité, qui est la vie des parties solides, la fermentation intestine, qui est la vie du sang, s'affoiblissent, et le mouvement des humeurs, qui en est la suite et l'effet, languit presque suspendu; les canaux qui

répandoient et multiplioient la chaleur, la souplesse et l'humidité s'oblitèrent; il ne se fait presque plus de transpiration à travers l'écorce dure et sèche de la peau; les sérosités, qui ne sont plus évacuées par ce couloir, le plus étendu de tous, et qui sont mal mêlées avec le sang, se déposent sur différens membres, ou se ramassent dans des cavités particulières, et forment de nouveaux obstacles à l'exercice des fonctions qui en sont le siége.

Les saisons de l'année, comme celles de la vie, modifient encore, d'une façon particulière, les maladies; non-seulement leur succession donne lieu à des affections de différente nature, mais encore il y a, dans leur cours et dans leur caractère, des variétés et une manière d'être différente, suivant la constitution de la saison. Ces détails exigent quelques considérations particulières, comme devant influer, ainsi que les observations précédentes, sur la nature du traitement, sur le choix et l'emploi des remèdes; ce sera l'objet de la lettre suivante.

LETTRE VIII.

Effets des saisons sur les maladies ; considérations qui résultent sur l'emploi des remèdes.

HYPPOCRATE a remarqué (1) que l'exposition avantageuse d'une ville, qui la met dans le cas de recevoir les impressions libres du soleil et des vents, et d'user de bonnes eaux, y rend moins sensibles et moins fâcheux les changemens des saisons et les variations de l'atmosphère. Il est fort rare, mon cher confrère, de voir ici de ces fléaux terribles, produits d'une cause générale, qui dévastent d'une manière uniforme des contrées entières. Les vicissitudes de froid et de chaud, sont, comme je vous l'ai observé, très-fréquentes et très-rapides, au point qu'il y a des temps où le même jour offre jusqu'à

(1) *De aere, aquis et locis.*

vingt ou vingt-cinq degrés de différence à cet égard; mais le passage d'une saison à l'autre se fait d'une manière assez peu sensible, et les vents, dont l'accès est bien libre, ne traversent aucun foyer infect, d'où ils puissent apporter les exhalaisons pernicieuses; l'horison vaste et découvert laisse au soleil l'action la plus libre et la plus soutenue, et si les vapeurs plus ou moins ramassées n'étoient pas un obstacle plus fréquent à l'accès de ses rayons, leur impression seroit longue et durable. Cependant la diversité des saisons modifie, d'une façon particulière, les maladies que d'autres causes peuvent exciter, et ces vicissitudes en déterminent aussi sur des sujets qui sont déjà défavorablement disposés. La transpiration, qui par son abondance et son utilité, joue un si grand rôle dans l'économie animale, est ici fort contrariée par l'absence du soleil, par les temps humides, nébuleux, couverts, variables; elle est sur-tout très-dérangée par ces alternatives de chaud et de froid qui ont lieu au printemps; soit par l'effet de

ces successions rapides, soit par celui de cette fermentation, de ce mouvement nouveau que la nature rajeunie, et une température plus chaude occasionnent dans des vaisseaux roidis et dans des humeurs engourdies, on voit au printemps régner la cohorte nombreuse des fluxions, des rhumes, des catharres, qui accompagnent des synoques simples ou des fièvres putrides vermineuses. La poitrine, foyer d'une transpiration particulière très-considérable, en est le siége le plus ordinaire.

Les commencemens de l'été sont fort sains, soit parce que le passage du printemps à cette saison ne se fait pas par un changement brusque et violent, soit parce que les fruits aqueux sont les seuls qui paroissent. Quelques imprudens paient alors, par des fluxions de poitrine et des pleurésies, le plaisir dangereux de substituer trop rapidement une grande fraîcheur à une chaleur vive. Ces maladies, excitées dans ces circonstances, sont simples, ou, comme disent les pathologistes,

essentielles. Les affections bilieuses commencent à se développer, on voit régner quelques fièvres intermittentes, sur-tout tierces. A mesure que le soleil darde sur nous, avec plus de force, des rayons plus directs, et que les fruits de toute espèce se répandent, les fièvres deviennent plus communes, plus vives, plus ardentes, elles portent davantage à la tête, elles attaquent sur-tout les gens du peuple qui travaillent sous un soleil ardent, qui sont privés de fruits, ou qui n'en mangent que de mauvais. Les maladies bilieuses, ventrales, les diarrhées, dyssenteries, tenesmes, cholera-morbus, etc. se répandent; leur caractère est analogue à la constitution sèche et humide de la saison, et à la qualité âcre ou glaireuse des fruits, qui en est une suite. Les eaux abaissées, plus ou moins altérées, deviennent quelquefois, dans cette saison, une source particulière de maladies.

C'est sur-tout en automne, que les dérangemens préparés par l'été se manifestent; la bile desséchée dans ses cou-

loirs, devenue *mélancholie*, pour parler avec les anciens, le sang appauvri, épaissi, et, pour ainsi dire, *poisseux*, les organes du bas-ventre engorgés, deviennent les causes ou le foyer des obstructions, des fièvres quartes, des synoques putrides, des affections vaporeuses, atrabilaires, hémorrhoïdales, et des maux analogues. Les embarras, facilement observables dans les viscères, sont d'autant plus tenaces, les maladies qui en résultent, d'autant plus graves et opiniâtres, que les chaleurs de l'été ont été plus fortes et plus longues, et qu'il y a eu moins de fruits.

L'hiver froid et humide voit éclore toutes les maladies qui dépendent de la diminution des transpirations, de l'augmentation de nourriture, du défaut d'exercice; la pléthore sanguine, les congestions séreuses, les amas d'humeur en sont l'effet immédiat; il en résulte des fièvres catarrhales, des fluxions, des fièvres, des indigestions, des attaques, divers épanchemens de sérosité, les dépôts rhumatiques, etc. etc.

Les dérangemens dans le cours et la température de ces saisons, donnent naissance à des changemens dans le caractère des maladies qui leur sont propres, et en déterminent de particulières. Le printemps chaud et humide précipite la végétation, nuit à la qualité des grains destinés à la nourriture, favorise la sortie des plantes qui y mêlent leurs semences pernicieuses, telles que la montarde, les jacobées, etc. dispose les corps aux fièvres, sur-tout putrides et vermineuses, aux attaques, etc. Dans les étés peu chauds, la maturation des fruits est lente, imparfaite, leur qualité mauvaise et glaireuse. L'humidité dominant dans l'automne et l'hiver, multiplie les catarrhes et les rhumatismes; la nature de ces affections et des autres maladies, est plus humorale et pituiteuse; les hivers excessivement rigoureux nécessitent, même dans le peuple, l'inaction, lui rendent le travail difficile, le forcent de s'enfermer plus long-temps, et de s'entasser dans des endroits clos, mal aérés, échauffés

avec des poêles, donnent lieu à une nourriture plus mauvaise, à une augmentation de misère, et deviennent par-là une cause très-active de maladie et de mortalité.

Vous devez juger, mon très-cher ami, que les maladies, bien éloignées de cette simplicité qu'elles offrent ordinairement dans nos paisibles foyers, ne peuvent pas être aussi légèrement abandonnées aux seules forces de la nature; quelle que soit votre répugnance pour la saignée, vous ne pourriez vous empêcher de trouver quelquefois ce secours utile, et même indispensable dans beaucoup de maladies fébriles, sur-tout pendant l'hiver et le printemps, et dans les complications si fréquentes de fluxions sanguines et d'engorgemens inflammatoires; vous verriez beaucoup d'affections à la tête, avec disposition plus ou moins forte et prochaine aux attaques qui exigent cette évacuation, un grand nombre dépendant de suppression de règles et d'hémorrhoïdes, dans lesquelles il faut rappeler

cette excrétion sanguine, ou la suppléer. Vous observeriez que pendant, ou peu après le froid, le sang excessivement coëneux, peut être tiré avec plus d'avantage et de sécurité; les jeunes gens qui ne sont pas épuisés, les adultes robustes, les femmes en général, et les vieillards conservés supportent bien ce remède; je pense avec vous que le spectacle des maux qui suivoient l'abus qu'on en faisoit autrefois dans cette ville, et dont nous avons été dans le cas de gémir souvent, étoit bien propre à en dégoûter; il fut peut-être un temps où l'on pouvoit appliquer à Paris ce que l'auteur de l'article d'*Encyclopédie*, concernant cette ville, dit d'Athènes : « Leurs médecins regar-
» dant l'étude de l'art et des observations
» d'Hyppocrate comme un temps perdu
» dans la pratique, l'exerçoient empiri-
» quement par deux seuls remèdes qui
» marchoient toujours de compagnie, la
» saignée et la purgation avec l'hellebore
» noir jusqu'à extinction de forces; peut-
» être trouvèrent-ils que la folie ou la

» frénésie dominoit dans toutes les mala-
» dies des Athéniens, et qu'on risquoit
» trop à écouter la nature si étrangement
» viciée chez ce peuple, et à attendre
» d'elle quelque crise salutaire. » Je puis vous certifier qu'on est aujourd'hui fort revenu de cette méthode dangereuse de verser à grands flots le sang des malades qui les plongeoit dans des épuisemens irremédiables; d'un autre côté, il faut se garantir des excès opposés; et vous savez mieux qu'un autre qu'il faut par-tout, et en particulier dans notre profession, éviter les partis extrêmes que la passion inspire plutôt que la raison.

Dans cet état, pour ainsi dire, habituel d'indigestion, dans cette foule de maladies auxquelles les congestions humorales concourent plus ou moins, il semble que les purgatifs et les vomitifs doivent remplir promptement et entièrement tout l'objet. Sans doute ces secours sont souvent appropriés; mais il ne faut pas se dissimuler leur danger, quand ils sont employés à contre-temps, et sans indi-

cation précise; au commencement des maladies, quand le sang domine, quand il porte évidemment ou obscurément à la tête, quand il y a des signes plus ou moins marqués d'engorgement et d'inflammation; quand il y a, ce qui s'observe fréquemmeut, des complications nerveuses et spasmodiques, etc. etc. L'émétique, loin de produire les bons effets que semblent en promettre les nausées et les indices d'embarras d'estomac, aggrave la maladie, et en dérange la marche. Pendant leur cours, il faut avoir égard au travail de la nature, le seconder, le favoriser, ôter les obstacles qui s'opposent à sa liberté et à ses effets, et se bien garder de contrarier, par des purgatifs qui ne seroient pas décidément indiqués, ses efforts utiles et réglés.

Le vomitif semble être le moyen par excellence de dissiper ces amas d'humeurs et de bile que causent les maladies d'été; l'hyppecacuana, en particulier, est regardé comme le spécifique des diarrhées et des dyssenteries : on doit cependant

observer que lorsque les chaleurs ont été bien fortes, qu'il en est résulté beaucoup d'âcreté et d'irritation, ce remède, inconsidérément administré, devient très-dangereux; les acides, les anti-phlogistiques, les délayans, les bains même, sont des moyens plus convenables; ils disposent avec douceur et sécurité à l'usage retardé des laxatifs légers, des eaux acidules, qui sont, dans cette saison, un secours curatif et préservatif très-souvent approprié.

C'est sur-tout la complication des affections nerveuses, qui doit rendre plus circonspect sur l'usage des évacuans dans les maladies aiguës; cette complication, très-fréquente ici, comme je vous le disois, indique aussi des secours particuliers. Il faut plus souvent des vésicatoires, pour faire une diversion d'irritation, que pour opérer une dérivation d'humeurs; ils sont nécessaires pour secouer et ébranler les nerfs qui, dans certaines fièvres, et surtout dans celles qu'on appelle *malignes*, sont le principal foyer du mal; ils sont propres à ranimer la nature affaissée, à favoriser

favoriser la résolution d'engorgemens opiniâtres, à fixer aux extrémités les humeurs rhumatismales, à rappeler au dehors des éruptions cutanées, dont le reflux à l'intérieur occasionne tant d'accidens. Mais, vous avez dû le remarquer souvent, il y a, pour l'emploi de ce secours, un moment qu'on pourroit appeler de maturité; il est quelquefois totalement décisif, et presque instantané, quand on saisit bien ce temps; et non-seulement il ne produit aucun effet, si on se presse trop d'y recourir, mais encore on se prive d'une grande ressource pour les circonstances tardives qu'on peut prévoir, où il seroit plus nécessaire et plus convenable : d'un autre côté, il faut éviter l'extrême opposé, en retardant jusqu'au temps où la sensibilité est perdue, de manière à ne pouvoir plus être excitée ni réveillée. Vous avez été dans le cas d'observer aussi qu'il y a des attaques d'apoplexie où il semble qu'on ne peut pas trop tôt appliquer les vésicatoires, pour détourner l'engorgement funeste du cer-

veau, et irriter des nerfs relâchés; cependant ils deviennent inutiles, et même nuisibles, si l'on suit trop précipitamment cette indication apparente; souvent il est nécessaire de faire précéder la saignée et les évacuans; souvent ces maladies ont leur foyer dans le bas-ventre; souvent elles ne sont que le début, ou un accident particulier des fièvres exacerbantes et putrides qui doivent avoir un cours réglé, dont les vésicatoires, trop tôt appliqués, troubleroient la marche, ou bien auxquelles ils manqueroient sur la fin. Ces cas s'offrent fréquemment à la pratique.

L'usage des exutoires habituels, du sainbois, du cautère, est bien assez répandu, et il faut convenir qu'il est fort indiqué par l'altération très-ordinaire dans le sang, produit d'humeurs rhumatismales, laiteuses, dartreuses, utérines, etc. qui ont été négligées, répercutées, irritées, contrariées, etc. La gale, la petite vérole, effets du hasard ou de l'intention, excitées fortuitement par une contagion naturelle, ou déterminées à dessein par l'art,

ont, dans certaines occasions, fait l'office heureux d'un cautère puissant et fort étendu. On a vu, par l'action de ces maladies, et par le traitement qu'on y a dirigé, se dissiper des affections graves, anomales, opiniâtres, qui dépendoient sûrement de quelque humeur tenacement attachée aux nerfs, qui avoit éludé l'action des remèdes ordinaires. Quel qu'ait été le succès de ces révolutions, on doit prendre garde de n'en pas abuser, et de ne pas se livrer, sans beaucoup d'examen et de réflexion, à ces tentatives hardies. Il en est de même du feu; cette arme violente, la dernière ressource de l'art, suivant notre grand maître (1), a pu être quelquefois utilement employée contre des maux graves et rebelles; mais exercée sans ménagement, sans besoin marqué, avec trop de fréquence, elle est devenue pernicieuse, destructive, meur-

(1) *Quæ medicamenta non sanant ferrum sanat, quæ ferrum non sanat ignis sanat.* Aphor. 88, lib. VII.

trière même, pour l'apologiste inconsidéré de ce terrible moyen.

La laine portée sur la peau, forme aussi une sorte d'exutoire soutenu, qui y appelle doucement les humeurs, qui entretient, augmente ou rétablit la transpiration insensible, et en prévient les dérangemens. L'habitude en est fort fréquente dans ce pays, ainsi que celui des chemises ou camisoles de coton, qui remplissent plus foiblement le même objet. On ne peut trop en recommander l'usage, à cause des dérangemens très-faciles et très-fréquens dans le cours de la transpiration, et comme un moyen quelquefois suffisant de soutenir cette évacuation importante, de se garantir des catarrhes, de dissiper des affections rhumatismales, au moins propre à les adoucir, à en préserver et à en prévenir le retour.

On ne doit jamais perdre de vue, surtout dans ce pays, la part que ces humeurs ont, ainsi que les éruptions rentrées et les laits répandus, à la production des maladies. Elles sont le priucipe

obscur de beaucoup d'affections vagues qui déconcertent le diagnostic et le traitement : les obstructions qui en résultent, la phthisie et l'hydropisie qu'elles entraînent ensuite, seroient quelquefois susceptibles de guérison, si on dirigeoit à ces causes déterminées des remèdes appropriés; la phthisie, ici de même et plus encore que chez nous, résiste ordinairement à cette espèce de remèdes *fatua* et nuls, presque exclusivement employés, parmi lesquels le lait tient le premier rang; elle est aigrie et précipitée par la méthode active et incendiaire que quelques-uns veulent y substituer. Si quelquefois elle est guérie, c'est lorsqu'on attaque promptement la cause par des moyens propres; c'est dans les cas où des fondans doux et des balsamiques bien ménagés, peuvent résoudre insensiblement les tubercules, déterger et cicatriser les ulcères, sans appeler l'inflammation.

Quoique l'hydropisie ne soit pas, comme dans les pays chauds, la suite des excès d'un vin spiritueux, et l'effet immédiat

d'un squirre qu'on pourroit appeler *tartareux*, et du racornissement des viscères, elle est produite ou entretenue par des obstructions et des engorgemens plus ou moins considérables; elle ne supporte pas mieux l'usage indistinct des purgatifs âcres, qu'on a décorés du nom triomphant d'hydragogues. Baillou, observateur très-éclairé, a depuis long-temps remarqué la fréquence des morts qui suivent l'effet souvent déplacé de ces remèdes dans cette maladie; vous avez vu avec quelle force et quelle raison M. Bacher s'est élevé contre leur abus pernicieux. J'avois gémi sur l'empirisme, devenu, par l'ancienneté, plus nuisible et plus pernicieux, qui subordonnoit à cette méthode le traitement de toutes les hydropisies. J'avois prié, en conséquence, la Société royale de Médecine de demander des renseignemens sur ce sujet intéressant, elle a bien voulu entrer dans mes vues; non-seulement elle a déféré à ma prière, a proposé ce sujet, et en a distribué le prix, mais encore elle y est revenue, et a doublé

elle-même les recommandations et les encouragemens. Il ne pourra que résulter de tous ces travaux des lumières utiles à l'humanité : toujours est-il certain qu'on doit varier le traitement suivant les causes et les sujets, suivant la nature et le siége des engorgemens, suivant les complications et les accidens qui s'y joignent, et l'on ne doit pas oublier que l'irritation nerveuse, accessoire très-ordinaire, rend en général fort déplacés les purgatifs âcres, et exige beaucoup de circonspection, de préparation et de ménagemens dans les cas où ils peuvent être indiqués; en un mot, il y a peu de maladies qui, par leur importance et leur gravité, soient moins dans le cas d'être abandonnées aux seules forces de la nature, ou livrées à l'inexpérience et au charlatanisme.

Les fièvres intermittentes, beaucoup plus humorales ici que dans nos cantons, exigent et comportent moins le quinquina. La pratique présentoit, chez nous, peu de ces fièvres qui ne fussent promptement et avantageusement combattues par un

vomitif, un ou deux purgatifs, et du quinquina à hautes doses. Il n'en est pas de même dans ce pays : au printemps, en insistant pendant quelque temps sur les délayans, les incisifs, les évacuans, entr'autres sur les eaux minérales acidules, on a rarement besoin du fébrifuge spécifique; en automne, il seroit dangereux de l'employer, avant d'avoir détruit, par l'usage continué des apéritifs plus forts, des fondans énergiques, des purgatifs répétés, les engorgemens plus ou moins décidés dans les organes qui en sont le principe; elles cèdent alors à ces moyens seuls qui en ont emporté la cause, où le quinquina, qui leur succède, détruit facilement l'espèce d'habitude organique et nerveuse qui décide le retour périodique des accès.

Cette vertu anti-périodique bien marquée, et presque exclusive, rend le quinquina précieux dans beaucoup de maladies qui reviennent par intervalles plus ou moins réglés, sur-tout quand elles sont jointes à un état d'atonie et d'épuisement,

comme il arrive fréquemment dans ce pays; je l'ai employé avec beaucoup de succès dans des hémoptisies ainsi compliquées. Il rétablit, par un usage continué, le ton détruit du sang et des nerfs, et arrête, par cette vertu énergique, la dissolution qui détermine la gangrène, soit lorsqu'elle est tout-à-fait manifestée par des symptômes extérieurs, soit lorsqu'elle s'annonce dans le cours de certaines fièvres malignes, éruptives, etc. Il est le remède propre et presque unique de cet état de consomption et de dépérissement qui se trouve sans matière et sans engorgement, suite ordinaire des excès et des débauches; il n'est pas moins utile dans ces affections vaporeuses, et dans ces dérangemens habituels d'estomac, qui ne dépendent que de foiblesse. Ces cas sont très-communs; mais il est encore plus ordinaire de rencontrer ces empâtemens glaireux, d'abord effet et ensuite cause de digestions imparfaites et difficiles; ils excluent les toniques astringens, ils céderoient presque toujours au seul régime, mais il est ici

à-peu-près impraticable; on le supplée, autant qu'il est possible à l'art de suppléer la nature, par de petites doses d'ypecacuana, par l'usage habituel de la rhubarbe, de l'aloës, etc. pris avant le repas, qui joignent à la qualité stomachique, incisive, l'avantage essentiel d'entretenir ou de procurer la liberté du ventre qui manque souvent; mais les crispations, les irritations nerveuses, les dispositions spasmodiques, la présence des humeurs âcres, l'altération scorbutique du sang, contr'indiquent encore ces remèdes chauds, ou du moins exigent dans leur usage de la réserve et des précautions.

L'âge critique, qui est pénible chez les femmes, sur tout chez celles d'un certain état, par la complication de pléthore sanguine, de congestion humorale et d'affection nerveuse, devient ainsi pénible à supporter, et embarrassant à diriger; ce passage seroit rendu plus facile par l'exercice et le régime: on dissiperoit, ou même on préviendroit beaucoup d'incommodités, trop ordinaires à cette époque. Sans

doute, il est quelquefois inévitable de recourir à la saignée, mais ce ne peut être qu'avec beaucoup de précaution, à cause de l'état des nerfs. Parmi les anti-spasmodiques, les uns n'ont que des effets momentanés, les autres ne peuvent être employés sans inconvénient, s'il est besoin d'évacuations sanguines ou humorales; ces dernières sont, en général, plus contraires aux dispositions vaporeuses. Cependant, lorsqu'elles sont bien nécessaires, les eaux minérales offrent, pour les obtenir, un moyen assez approprié; il y en a de salines, de savonneuses, d'acidules, qui peuvent être employées avec choix, suivant les circonstances, continuées long-temps à petites doses, ou données plus abondamment pendant un plus petit nombre de jours. L'exercice, le régime, la dissipation et la gaîté, qu'on joint ordinairement à ce remède, en augmentent et en favorisent le bon effet. Les fleurs blanches, auxquelles les femmes de ce pays sont extrêmement sujettes, deviennent encore plus fréquentes à cette épo-

que; quelquefois elles ne dépendent que d'un reste de foiblesse et de relâchement dans des vaisseaux qui ont servi à une autre évacuation; d'autres fois, elles sont une espèce d'égoût formé insensiblement, et qui, par son ancienneté, devient digne d'attention; dans quelques sujets, elles sont entretenues par des causes particulières; l'humeur, qui en est la matière, varie aussi beaucoup de nature; tantôt âcre et irritante, et tantôt inactive, elle annonce, par un caractère et des effets diversifiés, des principes différens. Les eaux acidules et ferrugineuses sont, dans les cas simples d'atonie et de congestion, un remède très-convenable.

Il est beaucoup d'autres occasions où ce moyen seroit utile; on en doubleroit la vertu en le rendant agréable; il es surtout à propos, comme nous le remarquions dans un grand nombre de maladies d'été: les eaux de Passy, qui sont à notre porte, offrent à cet égard beaucoup d'agrément et d'utilité.

On est aussi dans le cas d'attendre et

d'obtenir les plus grands avantages, dans toutes les circonstances relatives à l'âge critique. Tièdes, ils relâchent, détendent, assouplissent; froids, ils sont un excellent tonique : cette différence d'action et de vertu les rend appropriés à des cas différens; et il en résulte en même temps qu'on ne doit ni en user indistinctement, sans motif et sans règle, ni en abuser. Autant les bains tièdes sont propres à calmer les irritations, à diminuer les resserremens et les spasmes, à favoriser l'issue des transpirations; autant ils pourroient devenir nuisibles dans des cas où l'on auroit à craindre de l'atonie et de la foiblesse. L'usage déplacé et poussé trop loin de ces bains, des lavages intérieurs, et même des lavemens, efféminé, suivant l'expression de Baillou, et détermine souvent des vapeurs et d'autres incommodités. Ils sont, en général, fort à la mode dans ce pays, et je pense même, mon cher ami, qu'on en abuse souvent, sur-tout dans l'état de grossesse : pour le plus léger tiraillement, pour la

plus petite douleur, effet naturel et passager de l'extension nécessaire des ligamens, on plonge une femme dans le bain; il en résulte quelquefois des fausses couches, ou une foiblesse dans la matrice, qui est de conséquence dans la suite. Ce secours, restreint dans ces circonstances aux cas de nécessité, et renvoyé au neuvième mois, offre une ressource vraiment précieuse, et marquée par des succès intéressans. C'est sans doute parce qu'il est agréable, qu'on s'y livre sans précaution: on pourroit inférer de là que le déboire des remèdes auroit une sorte d'utilité, celle de les faire réserver pour les cas de besoin. Le bain froid a l'avantage de fortifier sans échauffer, de resserrer sans irriter, de calmer sans affoiblir, de rafraîchir sans refroidir; son usage même peu indiqué, auroit moins d'inconvénient, et pourroit être plus facilement accordé au goût et au plaisir; mais il y a des personnes qui ont la transpiration facile à déranger, la poitrine irritable, des humeurs rhumatismales, gouteuses, dar-

treuses ou autres, des dispositions aux crachemens de sang, etc. etc. qui ne doivent pas se le permettre sans examen et sans ménagement : les lotions avec l'eau froide sont plus convenables aux enfans que les bains entiers.

On trouve ici, non-seulement tout ce qui est nécessaire pour les bains de santé, d'agrément et de propreté, mais encore de quoi suppléer et remplacer les bains, les douches et les étuves, qu'on étoit obligé d'aller chercher aux fontaines thermales. La France offre, en plusieurs contrées, de ces sources imprégnées de différens minéraux, qui ont divers degrés de chaleur et des propriétés variées. On y voit, par l'attention du gouvernement, et sous la direction de médecins éclairés, les secours réunis produire des effets prodigieux, opérer des guérisons difficiles. C'est sur-tout dans ces rhumatismes froids, dans ces affections nerveuses qui portent atteinte au mouvement et au sentiment, que leur action et leurs succès sont plus marqués; mais l'art, aussi in-

dustrieux que la nature est féconde, a réussi à les imiter, et a pu ainsi les mettre à portée de beaucoup de gens qui ne pouvoient pas les aller chercher au loin. Vous voyez, mon cher ami, que dans cette ville, fertile en ressources de toute espèce, les moyens de remédier semblent se multiplier dans la même proportion que les occasions et les principes de maladie. Mais on ne doit jamais oublier que, même dans ces cas où l'apathie et l'atonie semblent portées au plus haut période, il se trouve des complications de spasmes et de resserrement, que des tensions excessives dans des organes antagonistes ont quelquefois déterminé ou suivi ces relâchemens paralytiques, et que les agens irritans deviennent alors tout-à-fait déplacés, ou exigent beaucoup de circonspection dans leur usage.

Pour ranimer et régler le cours du fluide qui distribue la vie avec le sentiment et le mouvement, il semble qu'il n'y avoit pas de moyen plus actif et plus propre que ce même fluide, qui paroît

être l'âme et le principal instrument de la nature, et que cependant l'art a pu, par une industrie merveilleuse, maîtriser, diriger, conduire, exciter et renforcer à volonté. La théorie avoit pensé que les esprits animaux étoient de nature électrique; que tous les maux devoient en conséquence provenir d'un excès ou d'un défaut d'électricité; que ceux qui avoient plus particulièrement leur siége dans les nerfs, reconnoissoient plus immédiatement cette cause, et ne pouvoient manquer de trouver dans l'électrisation un remède efficace. L'expérience a paru donner plus de poids à ces idées; on voyoit, par son effet, les nerfs diversement ébranlés et secoués, recevoir des commotions plus ou moins fortes, qu'on pouvoit pousser jusqu'au spasme, à la convulsion, et même à la mort, le sang agité, divisé jusqu'au point d'être dissous et plus facilement corrompu. Quels résultats ne devoit-on pas se promettre en modifiant cette action, en la proportionnant et l'adaptant aux cas, aux sujets, aux circons-

tances? Depuis plus de trente ans, des hommes célèbres ont répété les tentatives : vous trouverez, à ce sujet, des recueils immenses d'observations, et des prétentions plus multipliées encore. Nous avons entr'autres ici, dans ce moment, un artiste fameux, qui, dirigeant à des objets utiles l'adresse incroyable dont il est pourvu, manie avec beaucoup de dextérité cet agent merveilleux, et un médecin éclairé, qui en fait son unique occupation. Les détails que M. Mauduit donne de ses effets, avec la plus franche et la plus impartiale exactitude, les rapports dans lesquels il présente avec candeur les cas où l'électricité guérit, ceux où elle soulage, ceux où elle est nuisible, sont un modèle digne d'être proposé à tous les médecins honnêtes, et un tableau très-intéressant pour tous ceux qui cherchent à s'instruire; mais pour avoir un préservatif assuré contre les prétentions excessives de l'engouement et de l'enthousiasme, ne manquez pas de lire avec attention l'excellent mémoire de M. M...., sur l'*électricité médicale*.

Ce seroit bien encore ici le cas de répondre à votre empressement toujours renaissant, et de vous parler encore du magnétisme animal, de ce moyen fameux, analogue à l'électricité, d'agir puissamment sur les nerfs, et, par eux, sur toute l'économie animale, qui a été proposé comme une panacée infaillible, administré avec hardiesse, adopté avec enthousiasme, et qui a été fait depuis quelques années, et fait encore beaucoup de bruit : mais que puis-je ajouter à ce que je vous ai déjà marqué sur ce sujet, et aux détails plus étendus que vous avez puisés dans cette multitude d'écrits dont il a été l'objet? Sans doute il peut y en avoir qui soient l'ouvrage de l'enthousiasme ou de la prévention contraire; pour éviter le double écueil dans lequel ils pouvoient conduire, j'ai voulu tout voir par moi-même, et je ne vous ai rien mandé qui ne fût le résultat d'une observation assidue et répétée. Je vous ai déjà dit que l'humeur intéressée du principal auteur de cette méthode ne m'avoit pas permis

de suivre ce travail chez lui, mais que j'avois trouvé chez son premier élève et son heureux émule toutes les facilités, la complaisance, la franchise, le désintéressement qu'on peut desirer d'un homme honnête et éclairé, que j'ai pu y examiner et suivre les malades, observer la pratique du magnétisme, ses effets, ses suites et ses résultats; m'instruire des procédés et des moyens, les mettre moi-même en usage; je n'ai vu aucune différence d'avec ce qui se passoit dans l'autre atelier. Mais je ne puis assez vous répéter qu'on ne peut suspecter la droiture et la bonne foi d'un médecin qui accueille avec empressement ses confrères, qui les appelle, les invite, leur communique tout ce qu'il fait et tout ce qu'il sait. Sans doute il peut se tromper, *humanum est errare*, mais il ne peut être accusé de dol et de fourberie, et beaucoup de personnes qui l'ont imité, ou qui ont cru aux merveilles du magnétisme, semblent être, par leur état, leur mérite, leurs lumières et leur façon de penser, à l'abri des inculpations

de bêtise, d'imposture, de charlatanisme et d'avidité, qu'on leur a trop facilement prodigué ; elles ont été séduites, et il étoit très-facile de l'être, je dirois presque très-difficile de ne pas l'être par beaucoup d'effets très-sensibles, par des phénomènes très-apparens, par des changemens peu équivoques, par les assurances les moins suspectes de soulagement et de guérison : ce spectacle étoit vraiment fait pour surprendre et pour en imposer, et il ne falloit pas moins qu'une observation faite de sang-froid, et avec constance, pour dissiper une illusion assez naturelle. Combien de fausseté et d'absurdités ont attiré la croyance des gens les plus respectables et les plus éclairés ? combien de mensonges ridicules ont été adoptés de bonne foi par eux, et proposés avec franchise, sans qu'on ait pu les accuser de manquer d'esprit et de probité ? L'histoire des nations, des peuples, des particuliers, en fournit des exemples frappans et nombreux dans tous les genres. Mais aussi combien de choses mal présentées dans un temps, ou

trop outrées, ou pas assez développées, ont été proscrites et chargées d'anathêmes, qui, reparoissant ensuite sous une forme plus avantageuse, et dans des circonstances plus favorables, ont attiré le suffrage général (1). Un écrivain ingénieux a fort judicieusement remarqué qu'*avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et anciens petits mensonges ont produit de grosses, grosses vérités.*

Pendant l'espace de trois mois que j'ai suivi fort assiduement ces opérations, j'ai vu beaucoup de spasmes, de convulsions, de mouvemens extraordinaires, produits par le procédé magnétique; plusieurs ef-

(1) Les effets si marqués de la baguette, que vous avez vus, et autres phénomènes analogues, que les observateurs seuls, décidés par la vérité et par l'intérêt, aceueilloient bonnement, et que les savans, gênés par les explications, dédaignoient orgueilleusement, sont devenus une branche de la physique, un moyen vraiment intéressant, depuis que le célèbre et infatiguable Thouvenel a prouvé leur rapport et leur liaison avec l'électricité minérale.

fets singuliers ont paru s'exciter sous mon doigt magnétisant; mais je puis attester, avec vérité, que je n'en ai vu résulter aucune guérison de maladies bien réelles, bien caractérisées, susceptibles d'être observées, dont j'ai tenu note exacte, que plusieurs ont persisté au même degré, malgré le régime, la dissipation, la crême de tartre, et d'autres remèdes; qu'il y en a eu qui n'ont point été empêchées par ces secours foibles ou non appropriés, d'avoir une issue funeste. Quant aux maux de douleur, que nous ne savons que par la relation du sujet, quelque confiance qu'ils méritent, nous ne pouvons regarder leur rapport comme des observations propres et décisives, et j'ai appris à me méfier des certificats donnés dans des momens de bien-être, dans des accès d'enthousiasme et de reconnoissance, ou arrachés à la complaisance : combien de gens, après plusieurs mois, après des années entières d'une persévérance étonnante, se plaignoient encore des mêmes maux dont ils avoient attesté être radicalement guéris?

Vous savez combien l'imagination, l'exercice, le régime, et les différens secours ajoutés ouvertement ou en cachette, ont eu de part à ce qu'il y a eu de réel dans les succès. Il pourroit bien y avoir aussi quelque effet physique, comme je vous disois, produit naturel des émanations qui s'échappent des corps animés, et que les autres reçoivent et absorbent : c'est par elles que la nature a lié les individus, qu'elle a établi entr'eux une réciprocité d'influence et d'action d'où résultent des phénomènes de divers genres plus ou moins précieux dans l'ordre de la société, qui servent peut-être à l'étendre et à la perpétuer. Le procédé du magnétisme, qui s'opère par un rapprochement assez soutenu, par un contact immédiat, par des frottemens, etc. peut sans doute exciter une sorte d'insurgence dans les houpes nerveuses (1), dans les follicules glandu-

(1) Cet effet nerveux n'avoit pas échappé à l'attention de M. Pomme, et il a fort judicieusement, dès 1782, reconnu et indiqué les suites fâcheuses qui avoient lieu lorsqu'il étoit déplacé ou poussé trop loin.

leux ; peut être une activité particulière dans certains organes, donner ainsi lieu à des phénomènes analogues plus ou moins marqués, plus ou moins considérables et diversifiés, suivant les sujets magnétisans ou magnétisés, suivant les parties affectées, les dispositions, et mille circonstances qu'on peut aisément se figurer ; mais quels que soient les effets résultans de ce concours de causes physiques et morales, il ne m'a pas paru qu'ils fussent assez constans et assez durables, pour pouvoir offrir un moyen de guérison susceptible d'être employé avec un avantage réel ; l'observateur désintéressé peut y trouver de quoi s'occuper et se satisfaire.

Dans ce moment, se présente encore un nouveau genre de phénomènes tout-à-fait digne d'attention, qui peut exercer ou amuser l'esprit. Les grandes crises, les attaques de spasme et de convulsion, quoiqu'en général peu pénibles pour les personnes magnétisées, semblent avoir été aujourd'hui abandonnées par les magnétiseurs ; ils se prétendent maîtres de sus-

pendre l'opération de l'agent, de l'arrêter dans ses effets à un certain période, ou au lieu de déterminer ces convulsions effrayantes, ils produisent une manière d'être qui a l'apparence moins désagréable, mais qui suppose une affection bien étrange des nerfs et des esprits. Dans certains sujets favorablement disposés, et qui sont fort rares, ils décident le somnambulisme; ils jettent la personne magnétisée dans cette espèce de sommeil imparfait, où l'on fait, sans l'application des sens, des choses qui semblent en supposer l'action la plus expresse, l'exercice le plus immédiat, et qui en surpassent même les facultés. Vous vous rappelez, mon cher ami, les faits singuliers que j'ai cités sur cette matière, à l'article *somnambule* de l'*Encyclopédie*, et dont je vous ai communiqué les preuves; le somnambule magnétisé va encore plus loin, s'il faut en croire des témoins bien graves; et comme je n'ai pu, à cause de ma maladie, voir par moi-même, je suis obligé de m'en rapporter à leur relation, ou du

moins de ne vous parler que d'après eux. Mais j'ai entr'autres, pour garant, un médecin très-impartial et très-éclairé; il m'a assuré avoir assisté à plusieurs de ces expériences, où une personne magnétisée étoit tout-à-coup jetée dans cette espèce de sommeil; paroissant alors privée de l'exercice de tous ses sens, ayant les yeux fermés et couverts encore d'un bandeau très-épais, elle ne sembloit ni voir ni entendre pour le commun des spectateurs; mais pour le magnétiseur, et ceux avec qui il l'avoit mise en relation, elle acquéroit une activité (1), une sorte d'intelligence et de compréhension, qui la mettoit dans le cas d'exécuter leurs volontés tacites et les moins exprimées. Vous savez que les somnambules ordinaires voyent, sans le secours des yeux, les objets qui les affectent, et sont absolument insen-

(1) Ainsi Platon pense que pour prophétiser, il faut être hors de soi, que la prudence soit offusquée par le sommeil, par la maladie, ou enlevée de sa place par enthousiasme ou extase céleste.

sibles aux autres; le moindre mouvement des yeux de la part du magnétiseur, un geste indicateur de plus de la part des personnes mises en relation, suffisent, dit-on, pour annoncer leur volonté au somnambule magnétisé, et pour le décider à l'exécuter; mais si les yeux et les mains de ceux qui ordonnent mentalement sont immobiles, leurs idées ne sont ni comprises, ni suivies, en sorte qu'il faut toujours une modification extérieure qui peigne la volonté; ce signe, quoique léger, suffit à quelqu'un qui est dans une sorte d'extase et d'exaltation : ainsi certains esclaves attentifs et intelligens comprennent au moindre clignement des yeux l'intention de leurs maîtres; mais il faut toujours que l'acte spirituel, idéal, métaphysique, par lequel on veut, ait un effet physique et matériel sur une fibre, un nerf ou organe intérieur, et qu'il en résulte une modification particulière d'un organe extérieur qui l'annonce; c'est ordinairement la voix, la parole, qui en sont la manifestation la plus expresse,

mais souvent le geste, le mouvement des yeux, la physionomie y suppléent (1). Il est sans doute singulier que le somnambule magnétisé voie, sans le secours des yeux, ces modifications presque imperceptibles; mais si les faits allégués sont bien exacts, ce n'est que quelques degrés de perfection de plus que chez celui dont j'ai parlé, et dont je conserve les ouvrages que vous avez vu; toujours il faut, que l'acte de la volonté soit, pour ainsi dire, matérialisé, pour qu'il frappe ses sens.

On ajoute que le magnétisé, dans cet état de somnambulisme, voit à travers les tégumens et les autres enveloppes du corps tout ce qui se passe dans son intérieur, qu'il y observe la disposition des organes, qu'il reconnoît leur altération, qu'il juge et expose les principes cachés de maladie; on cite à cet égard des milliers d'observations, mais mon observa-

(1) *Oratio mentis est caracter*, dit Baillou, *et vultus animi certus et constans index.* Epidem. l. 1.

teur ne m'a communiqué aucun fait capable de convaincre, encore moins de décider, et bien des gens y soupçonnent des arrangemens et des tricheries très-faciles. Au surplus, tout cela ne guérit de rien, et les sujets qui sont ainsi susceptibles sont très-rares, comme les blétons et les autres électromètres. Il n'est pas étonnant qu'il s'en trouve sur un théâtre comme celui-ci, et dans quelques autres grandes villes, et que, sur une immensité de tentatives, il y ait eu quelques effets de magnétisme assez évidens pour lui donner une sorte de vogue, et en faire établir les machines et les instrumens; mais quoique je crusse fort à l'empire de la mode, j'ai trouvé bien singulier ce que vous me mandez de son introduction dans ce genre, jusque dans votre petite ville. Je ne pensois pas que le nombre des oisifs, pour ne rien dire de plus, y fût assez grand pour donner lieu et fournir à un pareil établissement; mais vous pouvez être assuré que, quoique bien plus tard formé, il tombera encore plutôt qu'à Paris. Le magnétisme

animal, avec ses excès, ses écarts, et surtout ses prétentions curatives, augmentera, d'après la vogue étonnante, quoique passagère, qu'il a eu, l'histoire des folies humaines; mais peut-être bien apprécié, il méritera un petit coin dans les fastes de la physique et de la médecine. Au reste, c'est bien assez insister sur un sujet qui aura peut-être déjà perdu la plus grande partie de son prix, lorsque vous recevrez ces détails; j'ai peut-être même donné plus d'étendue que je n'aurois dû à ceux qui ont précédé, quoique bien plus importans; mais on se laisse facilement entraîner par des matières aussi intéressantes et par le plaisir de converser avec vous. L'amitié est verbeuse : je vais passer au premier objet de l'ouvrage, qui en sera ainsi devenu l'accessoire, et que je pourrai traiter plus succinctement.

Je suis, etc.

LETTRE IX.

Sur la petite vérole.

L'INFLUENCE du climat, mon très-cher confrère, évidemment marquée sur toutes les maladies, est, comme je vous le disois, plus considérable et plus sensible sur la petite vérole. Comme maladie éruptive, elle a son siége sur l'organe le plus exposé aux impressions de l'air; elle est plus particulièrement subordonnée à toutes les causes qui peuvent changer la disposition de la peau, la rendre plus serrée ou plus souple, lui donner du ton ou la relâcher, à toutes celles qui agissent sur la transpiration. Comme maladie fébrile, qui suppose un effort général dans les organes et dans les humeurs, elle tient aux constitutions épidémiques, aux affections régnantes, en ramasse les symptômes, et devient ainsi tour-à-tour putride, péripneumonique, angineuse, catarrhale, bilieuse, dyssentérique, etc.

Par le bouleversement général qu'elle excite dans le corps, par le concours nécessaire du sang et des humeurs, des nerfs et des vaisseaux, de tous les organes, et sur-tout du tissu cellulaire, qui est le lien des autres, le siége des congestions morbifiques, le théâtre du travail et de l'action de la nature sur elles, la petite vérole participe à tous les vices, à toutes les dispositions, à tous les dérangemens qui ont lieu, et qui sont l'effet des constitutions particulières et individuelles, ou produits par les causes générales et communes; c'est par-là qu'elle devient confluente, cohérente, siliqueuse, pourprée, gangreneuse, charbonneuse, etc.

Il est certain que cette maladie, lorsqu'elle est simple et régulière, est à-peu-près exempte de danger; que les accidens et les anomalies sont un effet marqué des complications. Celle que nous avons eu plus souvent occasion d'observer dans notre climat pur et salubre, provenoit du traitement déplacé que la tendresse inconsidérée des mères, et les fausses idées

de la maladie avoient introduits; nous étions dans le cas de voir qu'en général la végétation variolique, laissée à la nature, se faisoit paisiblement; mais le desir de l'accélérer, de l'animer, de la rendre plus entière, de faire sortir plus vîte et plus complètement le venin dont on jugeoit le sang et l'intérieur du corps altérés, avoit fait recourir aux remèdes chauds, au régime incendiaire. Le nombre des victimes immolées par cet abus pernicieux est incroyable; de bons praticiens se sont efforcés de le dénoncer et de le détruire. Je n'ai pu résister au sentiment d'horreur et d'indignation qui s'est élevé en moi à la vue des maux qui en étoient la suite; j'ai sollicité vivement la proscription de ce funeste empirisme; un motif aussi louable a pu donner quelque prix et quelque succès à mon travail (1). Nos efforts réunis ont ramené les esprits, et nous avons eu

(1) Avis aux mères, sur la petite vérole, etc. chez M. Perisse, libraire, Marché-Neuf Notre-Dame, 1770.

la satisfaction de voir souvent la petite vérole abandonnée à elle-même, suivre sans danger une marche simple et régulière. Les conseils ordinaires de l'art, quelquefois nécessaires, communément utiles, toujours heureux, se réduisoient à un vomitif, des bains de jambes dans le temps de l'incubation, un air frais, ou au moins renouvelé pendant l'éruption, un régime adoucissant, du lait coupé avec les racines de scorsonaire ou de persil, ou bien de la limonade ; quelques calmans dans le temps de la suppuration, des purgatifs à la fin. Dans des petites véroles très-graves, mais exemptes de complication, qui ont lieu à présent, cette méthode, que j'ai eu bien souvent occasion d'employer, m'a constamment suffi et réussi, et j'ai observé que les malades qui y ont été soumis ont été plus promptement débarrassés que d'autres différemment traités, et sur-tout que les croutes, plutôt et plus facilement détachées, n'ont point laissé de vestiges, de ces excavations difformes qui sont en général fort

désagréables, et sur-tout pour une portion très-intéressante de la société.

Combien la petite vérole dégénère ordinairement dans cette ville de cette heureuse simplicité ! combien de sujets, d'occasions et de sources de complication ! Il y en a une indépendante des dispositions maladives, qui a ici la plus grande part à la gravité et aux dangers de la petite vérole, elle est l'effet de l'âge. La petite vérole est regardée par tous les auteurs comme propre à l'enfance; elle est en conséquence moins dangereuse quand elle a lieu dans ce période de la vie, et il est connu combien la peau des enfans est plus souple et plus transpirable, combien l'organe cellulaire est disposé aux affections éruptives; d'ailleurs les principes étrangers de maladies sont moins répandus dans leurs corps. Mais ce qui aggrave encore la petite vérole dans les adultes, c'est l'irritation du genre nerveux; le travail qu'exige le développement, l'éruption, la maturation de l'humeur variolique porte singulièrement sur cet organe;

le cours de la maladie est considérablement dérangé par les spasmes, les crispations et les accidens variés, qui sont la suite de cette affection, et l'esprit des malades est très-fatigué par les idées noires et lugubres qu'elle entraîne : Van Helmont, Diemerbroeck, et un grand nombre d'autres auteurs aussi célèbres, ont remarqué que la crainte et la tristesse, non-seulement disposoient à l'invasion des maladies épidémiques, mais encore les aggravoient ; plusieurs même ont pensé que la contagion et la mortalité de la peste, n'avoient d'autre principe que la frayeur.

Cette complication, formée par l'âge avancé, s'observe très-fréquemment ici. La petite vérole y attaque moins généralement les enfans, la plupart sont soustraits à son invasion ; et comme il est à-peu-près indispensable (*nemini parcunt*) (1) de payer ce tribut tôt ou tard, ils y restent soumis, avec le double désa-

(1) Sydenh. Oper. cap. II. sect. III.

grément d'essuyer ce fléau d'autant plus grave et plus dangereux, qu'il est plus retardé, et de porter plus long-temps le poison de la crainte. Il n'y a qu'une voix parmi les praticiens sur l'augmentation de danger que causent à la petite vérole les années en se multipliant; et M. A. Petit, dont le témoignage est si imposant, ne craint pas d'avancer, que si *on pouvoit empêcher la petite vérole d'attaquer les sujets avancés en âge, on l'empêcheroit d'être grave et funeste.* Dans nos contrées, la petite vérole se répand ordinairement par épidémies, qui se renouvellent après un certain nombre d'années; et lorsqu'elle a lieu, elle est à-peu-près universelle : portée sur les ailes des vents, elle pénètre avec l'air dans les maisons du riche et dans les chaumières du pauvre; elle attaque indistinctement tous les sujets; elle les atteint à la ville et à la campagne, et les soumet plus généralement à ses coups, qui sont d'autant plus légers, que les victimes sont plus tendres et plus délicates. A Paris, étant à-peu-près

habituelle, elle semble moins épidémique et moins contagieuse; l'air moins pur seroit-il moins propre à la répandre? Les miasmes varioliques seroient-ils contrariés, dénaturés par d'autres exhalaisons, et auroient-ils, en conséquence, moins de force et d'activité?

Par sa persistance habituelle, la petite vérole se trouve encore dans le cas d'être modifiée par les différentes saisons, ce qui, en lui donnant des caractères particuliers, exige dans le traitement des attentions relatives. Dans tous les temps l'air manque de cette pureté et de ce ressort qui donnent au tissu cellulaire le ton et la force nécessaires au développement, à l'issue, à la fixité et au travail des matières morbifiques sur la peau. L'altération constante, quoiqu'inégale de cet élément, l'humidité, l'infection, etc. ajoutent des mauvais caractères, favorisent les dégénérations et les irrégularités; et vous pouvez appliquer avec plus de raison à Paris ce que je disois à cet égard de Lyon, relativement à la petite vérole, et des

considérations qui en dérivoient pour le traitement (1).

La disposition scorbutique, effet immédiat de cette altération de l'air, assez générale, mais plus marquée dans certaines années et dans certains quartiers, favorise la dissolution du sang; dans les sujets qui en sont atteints, la petite vérole y est facilement confluente, pourprée, gangreneuse; les hémorragies fréquentes, ainsi que les diarrhées séreuses, tormineuses, colliquatives.

Dans les enfans pituiteux, phlegmatiques, bouffis, rachitiques, etc. la petite vérole est lente et inactive, la fièvre est trop foible, l'éruption pénible, la peau pâle, les boutons blanchâtres, la suppuration imparfaite, les reflux et transports d'humeurs fréquens.

Bien des jeunes gens épuisés, dont le sang est appauvri et les nerfs attaqués, ont, avec la petite vérole, la fièvre lente

---

(1) Lettre en forme de supplément à la suite de l'*avis aux mères*.

nerveuse ; on observe dans son cours une langueur avec irritation, des soubresauts, des convulsions; ce dernier symptôme, qui est assez fréquent chez les enfans du premier âge avant l'éruption, et qui n'est pas aussi indifférent alors que la plupart des auteurs le pensent, après Sydenham, survient quelquefois dans ces circonstances, à l'époque de la suppuration, il entraîne et annonce le plus grand danger. Ce qui rend cette complication fâcheuse, c'est que, dans un état où il faudroit des forces et de la souplesse, il y a beaucoup de foiblesse et d'irritation.

Dans quelques sujets, soit disposition propre ou cause maladive générale, la fièvre putride développée détermine les redoublemens, l'affection de la tête, le délire, etc. La saburre des premières voies en est la source ordinaire; c'est la principale cause, suivant Strack, de cette complication, et des petites véroles de mauvais caractères, et c'est-là sans doute le fondement de l'observation si répétée par cet auteur, et par un grand nombre

d'autres (1), que la petite vérole est toujours plus meurtrière chez les riches que chez les pauvres. Il est vrai aussi que quelquefois l'air concourt, par ses mauvaises qualités, au caractère putride des petites véroles. Il y a des épidémies de petite vérole si universellement, si inévitablement mortelles, qui ont la même malignité à tous les âges et dans tous les états, qu'on ne peut en accuser qu'une cause commune et générale, telle que l'air; on a quelquefois observé sa disposition si délétère, que les plantes même en étoient altérées; il y a en particulier des miasmes varioliques si essentiellement mauvais, qu'ils portent la mort avec la maladie : toutes les précautions du régime, toutes les ressources de l'art sont sans force et sans effet dans ces circonstances calamiteuses.

La constitution catarrhale, bilieuse,

(1) On doit sur-tout citer celui de quarante ans d'observations d'épidémies, consignées dans les journaux de médecine.

inflammatoire, joint quelquefois les symptômes de fluxion, d'affection d'organes particuliers, d'effervescence, d'inflammation, qui précipitent ou retardent l'éruption, dérangent la marche de la maladie, et l'effort de la nature à l'extérieur.

En général, soit irritation interne qui appelle au-dedans, soit resserrement ou foiblesse dans le tissu de la peau, qui se prête mal à l'effort qui est dirigé vers elle, soit atonie dans l'organe cellulaire qui ne pousse pas assez en dehors, l'humeur reflue dans son tissu, et par les communications qu'offrent ses cellules et ses prolongemens, se porte dans l'intérieur, et se dépose sur quelque partie plus ou moins essentielle; de-là les dépôts, les métastases, etc.

Vous sentez bien, mon cher confrère, que dans des états si compliqués l'inaction ne peut être absolue; qu'on ne peut pas s'abandonner aux seules forces de la nature, ni adapter à des cas si différens un traitement uniforme. Ce n'est point ici, comme quelques auteurs l'ont pensé,

qu'on peut et qu'on doit tâcher d'étouffer une maladie dans son principe, éteindre et résoudre une inflammation; il faut qu'elle parcoure des périodes déterminées, qu'elle ait un cours réglé, une force modérée, et qu'une suppuration, ou, pour parler plus exactement, une maturation complète la termine. Le même régime, ce régime adoucissant et rafraîchissant seroit déplacé dans beaucoup d'occasions; l'air frais, qui paroît aussi avantageux qu'il est agréable, qui apporte le bien-être et le plaisir, qui calme l'effervescence intérieure, diminue la fièvre, retarde l'éruption, donne du ton à la peau, que plusieurs praticiens, et sur-tout des inoculateurs, ont cru devoir être le remède par excellence de la petite vérole; l'air frais, dis-je, ne convient pas dans tous les cas; il y a des complications catarrhales qu'il décide ou qu'il aggrave; il y a des états de crispation et de resserrement dans la peau qu'il augmente, des dispositions de foiblesse et d'irritation dans la poitrine auxquelles il nuit; des

circonstances de transpiration et de sueur, où il seroit encore plus déplacé; l'abus et l'excès, dans ce genre, peuvent être faciles et dangereux. Ici, comme chez nous, je préfère, avec Boerhaave, une température modérée; mais, ce qui me paroît absolument essentiel, toujours utile, toujours nécessaire, c'est que l'air soit, autant qu'il est possible, pur et renouvelé; que, sans exposer les malades aux courans d'air, on lui donne plusieurs accès ou issues dans les appartemens; qu'il soit corrigé, purifié, sur-tout par l'évaporation du vinaigre. Ici, dans les habitations du peuple et dans les hôpitaux, un air mauvais ne peut guère être remplacé que par un air plus ou moins altéré, et l'entassement des malades concourt encore à augmenter l'infection. Hoffman, Swieten, etc. etc. ont remarqué combien cet inconvénient concourroit au danger et à la mortalité des plaies, des différentes maladies, mais sur-tout de la petite vérole.

L'attention de tirer les malades hors du lit, dont le renouvellement de l'air, la

dissipation, la diminution de chaleur, quelquefois même de la fièvre, sont les effets et la suite, ne peut avoir lieu dans beaucoup de cas où la maladie est très-grave, l'affaissement extrême, les défaillances fréquentes ; elle seroit déplacée, et l'assujétissement au lit devient nécessaire, si la fièvre manque de vivacité, si le malade est foible, pâle, languissant, s'il y a une moiteur utile. Dans ces mêmes circonstances, le changement de linge, que la propreté exige encore plus dans cette maladie que dans toute autre situation, et qui est d'ailleurs très-favorable à la santé, ne peut être fait qu'avec beaucoup de circonspection : il y a des auteurs, avec Diemerbroek, qui, frappés de quelques accidens déterminés, par trop peu de précaution à cet égard, ont jugé qu'il ne falloit point changer de chemise avant le quatorzième jour. Vous connoissez l'opinion générale répandue dans nos contrées, qu'il faut bien se garder de mettre à ces malades du linge blanc de lessive, et qu'il ne faut leur donner que celui qui

a servi au moins pendant quelques heures à une personne saine; et peut-être ce préjugé, qu'on traite de populaire, n'est-il pas absolument dépourvu de motif et d'utilité, au moins est-il vrai qu'il faut, dans bien des cas, faire cette opération avec beaucoup de ménagement; qu'on doit, comme dit Swieten, sacrifier, si l'on peut, la chemise sale, la déchirer, pour l'enlever plus doucement, et la brûler même ensuite, pour détruire un foyer d'infection plus tenace et plus durable qu'on ne pourroit croire; on doit avoir attention que celle qu'on lui substitue soit bien sèche; il y a des auteurs qui veulent même qu'elle soit chauffée et parfumée; mais il faut sur-tout éviter, par la promptitude et les précautions, qu'il résulte de ce changement des tremblemens et des frissons qu'Huxham croit nuisibles et de mauvais augure. Gardons à cet égard, comme à tous les autres, ce juste milieu entre cette légèreté qui brave des inconvéniens et des dangers réels, et cette crainte trop forte qui exposeroit les

malades à croupir dans la saleté et la puanteur, quelquefois portée au point de leur nuire, et d'incommoder ceux qui les servent.

La saignée, pratiquée dans la période préparatoire, a les mêmes avantages et les mêmes inconvéniens que la méthode rafraîchissante; il est rare qu'on soit dans le cas d'y recourir dans les sujets au-dessous de douze ans, et de la négliger dans ceux qui sont plus âgés; c'est le sentiment de tous les praticiens de ce pays, il est fondé sur l'expérience. Baillou, qui a été un des plus célèbres, la recommande fort dans ce cas; Rhasés, qui écrivoit dans le climat de la Perse, plus analogue au vôtre, y compte beaucoup, ainsi que sur l'air frais; il ne craint pas même de l'employer après l'éruption, lorsque la maladie l'exige; cependant il faut alors des motifs plus forts pour s'y décider; je pense qu'on doit en avoir de plus impérieux encore pour user de ce remède dans la période suppuratoire, quoique de Haen le conseille alors assez vaguement; mais

dans

dans la fièvre secondaire, il devient souvent indispensable; vous connoissez à cet égard la pratique de Sydenham, de Freind, d'Huxham, etc. et l'observation qu'ils ont faite sur la nature coéneuse du sang, qui leur paroît, avec raison, un titre de plus en faveur de la saignée. Mais c'est dans le temps de l'incubation qu'elle convient principalement; elle dissipe et prévient beaucoup d'accidens, elle calme et soulage, favorise par une détente générale l'éruption, et concourt, par la diminution de la fièvre, à en détourner l'effort de la tête et des organes intérieurs qui pourroient être mal disposés; elle devient inutile dans les cas où les efforts sont modérés, et nuisible, s'ils sont foibles et lents; mais, pour l'employer avec plus de sûreté et d'avantage, pour en décider l'omission ou la répétition, il n'y a qu'à agir d'après des indications précises : ainsi l'on conciliera les sentimens opposés de ceux qui sont trop prévenus en faveur de ce moyen, et de ceux qui en redoutent trop l'usage.

On peut faire les mêmes observations

sur le bain; il est communément restreint aux adultes : il paroît, sans doute, tout-à-fait propre à assouplir la peau, à ouvrir les pores, à préparer le transport et l'issue des humeurs qui doivent s'y faire; c'est une pluie douce qui dispose la terre à la sortie et à la végétation des germes qui ont été déposés dans son sein. Ce secours est d'autant plus convenable et utile, que le tissu de la peau est plus dense et plus serré, que le genre nerveux est plus irritable. Les habitans des monts Carpates, dont le froid vif et soutenu avoit tout-à-fait endurci et, pour ainsi dire, tanné le cuir, succomboient, pour l'ordinaire, à la petite vérole, jusqu'à ce que Fischer eût introduit l'usage des bains dans son traitement. Il fut forcé, et se trouva très-bien de prolonger ce secours dans toutes les périodes de la maladie. Le bain n'a pas été observé moins nécessaire dans des contrées d'Amérique de la température la plus opposée; les pores eussent été assez ouverts, la peau assez relâchée chez les nègres de ces climats; mais ils déran-

geoient cette disposition avantageuse de la peau par l'habitude de la vernir avec des huiles, des sucs d'herbe et différentes drogues : le bain seul pouvoit enlever cet obstacle, et détruire, par son usage constant, les inconvéniens qui en résultoient. Malgré ces expériences heureuses, et quelques tentatives semblables dans ces pays, il me paroît qu'il y a de l'excès et de l'abus dans les prétentions et la pratique de quelques médecins, qui, à l'exemple de Clifton, emploient et conseillent le bain dans tous les cas et dans tous les temps. Si la peau est lâche, le malade empâté, pituiteux, chargé d'humeurs, il n'est pas même approprié dans la période préparatoire, et mille circonstances le rendent contraire dans les autres; d'ailleurs, le temps qui précède l'éruption, souvent fort court et peu décidé, ne favorise pas l'emploi du bain, lors même qu'il est indiqué; dans certains sujets, il porte beaucoup à la tête; pour le plus grand nombre, il est trop pénible, incommode, absolument impraticable. On

y substitue avec avantage le bain de jambes qui, quoiqu'en dise Diemerbroek, ramollit la peau plus dure des parties inférieures, y appelle l'effort des humeurs, le détourne de la tête et la soulage, qui peut être pris avec plus de facilité, et assez de précaution pour prévenir les inconvéniens que cet auteur craint, et peut être répété souvent. Vous n'avez jamais observé, mon cher ami, que de bons effets de ce secours favori, et vous avez pu, par lui, suppléer et éviter bien d'autres remèdes. On en prolonge l'effet avec encore plus d'avantage et de sécurité, en y substituant, après l'éruption, des flanelles imbibées d'eau chaude ou d'une décoction émolliente. Ces fomentations peuvent être plus étendues, dans bien des cas où la peau est sèche, les pustules racornies, et où il y a lieu de craindre que l'humeur, gênée dans son issue au dehors, ne reflue sur quelque organe intérieur; je les trouve plus commodes, dans ces circonstances, que le bain de vapeur, qui, quoique convenable à bien des égards, peut être plus

difficilement appliqué à un malade qui se trouve alors accablé, affaissé, et dans une sorte d'impossibilité de se prêter aux mouvemens et aux situations que cet appareil exigeroit. Si on expose indifféremment tout le corps à la vapeur, en la répandant dans l'appartement, on risque de relâcher et d'affoiblir la poitrine, qui n'est déjà vraisemblablement que trop disposée et menacée; je trouve, en général, les fomentations préférables dans tous ces cas. Un praticien a observé des effets prodigieux dans une petite vérole séchée et rentrée, d'une chemise piquée de feuilles de lierre bouillies, dont il avoit fait revêtir son malade; plusieurs conseillent, en pareil cas, l'application des emplâtres doux, tels que ceux de melilot, de la mère, etc. non-seulement sur le visage, mais même sur tout le corps, et en attestent les succès.

Les évacuans sont ici d'un usage plus universel; ils semblent aussi bien plus nécessaires; il conviennent, en général, avant l'éruption, aux personnes âgées,

ainsi qu'aux enfans. Les congestions humorales, les complications bilieuses, les dispositions putrides et vermineuses les indiquent; ils peuvent contribuer à diminuer la fièvre, et par conséquent à rendre l'éruption plus tardive et moins abondante; le vomitif semble aussi, par la secousse générale qu'il donne à la machine, servir, suivant l'expression de Sydenham, à débrouiller la matière variolique embarrassée dans les dédales du tissu cellulaire, et confondue avec d'autres humeurs; il en facilite le développement et l'issue, met la nature plus exactement aux prises avec la cause morbifique qu'elle doit dompter et chasser; il porte aussi à la peau et augmente la transpiration : il faut cependant craindre ces remèdes dans les sujets irritables, vaporeux, disposés à la dissolution et aux hémorragies, ne les donner qu'avec beaucoup de réserve, et après des préparations variées dans bien des circonstances de pléthore, de chaleur, d'irritation et d'effervescence. L'émétique en grand lavage, simple fondant,

fournit une boisson très-utile pendant le cours de la maladie, dans beaucoup de cas d'embarras et d'empâtement.

Les cathartiques sont plus rarement employés dans la période préparatoire, à cause de la brièveté du temps, et ils y conviennent moins, parce qu'ils affoiblissent davantage, parce qu'ils détournent les humeurs de la peau, dérangent le travail de la nature, peuvent établir des diarrhées contraires à la végétation cutanée, appeler son effort vers les intestins. Vous connoissez l'opinion du célèbre Morton, qui, croyant la constipation toujours utile, vouloit qu'on évitât soigneusement de la contrarier, et les prétentions opposées de ce médecin, (M. Gontard) qui s'étant figuré que la petite vérole étoit originairement due à quelque altération du *meconium*, pensoit qu'on ne devoit jamais cesser d'attaquer la cause dans son berceau; il conseilloit, en conséquence, avec la plupart des praticiens, les purgatifs dans la période préparatoire, pour évacuer les hu-

meurs qui étoient le principe ou le foyer de la maladie; il les croyoit, avec Boerhaave, propres dans la seconde à diminuer l'inflammation et la suppuration; il les employoit, avec Helvétius, dans la troisième, pour emporter le produit du trouble et de l'effervescence, et avec Huxham, dans la fièvre secondaire, pour en détruire la cause; enfin il se proposoit, en y insistant dans tous les temps, dans toutes les espèces et dans tous les cas, d'énerver et d'anéantir ce germe, et il espéroit d'y parvenir dans un petit nombre de générations, si on suivoit par-tout avec exactitude cette méthode. Vous jugez facilement le danger de ces préceptes théoriques, et l'inopportunité des purgatifs dans les temps de l'éruption et de la suppuration, à moins que des accidens particuliers ne fournissent des indications précises et bien déterminées. La constipation est ordinaire et utile, sur-tout dans cette dernière période. Il est vrai qu'ici, au commencement de l'exsiccation, et dans la fièvre secondaire, nous avons plus ha-

bituellement besoin de pourvoir à la liberté du ventre, de la procurer, d'exciter des évacuations. Les purgatifs paroissent à Freind la principale ressource dans bien des cas désespérés, et il s'appuie sur un grand nombre de faits, sur l'autorité des Arabes, de Fernel, etc. Sydenham, Lobb et bien d'autres, croient cette liberté du ventre, et la diarrhée naturelle ou produite par l'art, particulièrement utile aux enfans; elle supplée en général chez eux la salivation qui a lieu dans les petites véroles confluentes, et remédie aux accidens qui suivent dans les adultes la suppression de cette excrétion et de l'enflure des mains qui lui succède; mais c'est surtout après l'exsiccation que la répétition des purgatifs, même sans indication apparente, est d'usage et de nécessité : il résulte beaucoup d'accidens, beaucoup d'affections chroniques, vagues et opiniâtres, de l'omission ou de la négligence sur cet article.

Le lait, aussi agréable qu'utile, si recommandé par Rhasés, Sydenham, Fis-

cher, etc. que nous avons employé l'un et l'autre avec tant d'avantage, et presque généralement, ne convient cependant pas à tous les malades, n'est pas digéré par tous les estomacs; il y a un temps sur-tout dans la petite vérole confluente, au commencement de la période suppuratoire, où il répugne et fatigue; il est déplacé dans beaucoup d'espèces de petite vérole, dans des complications putrides, bilieuses, vermineuses, malignes, etc.; il est plus contraire encore dans les dévoiemens qui en sont l'effet. Il y a cependant une espèce de diarrhée séreuse ou bilieuse, effet bien marqué de l'irritation causée par une humeur âcre, symptôme d'autant plus fâcheux, qu'il affoiblit le malade, et détourne l'effort de la peau. Lorsque cette cause et cette disposition sont bien constatées, les purgatifs, les astringens, l'opium même seroient nuisibles ou sans effet. Le lait, suivant M. de Lassone, dont le nom est une autorité bien imposante, en est le remède par excellence; c'est avec la décoction de racine de persil

que ce praticien célèbre conseille de le couper dans cette circonstance.

Les boissons acides, qui, dans nos climats chauds, dans des tempéramens ardens, dans les saisons brûlantes et dans bien des cas graves, joignent, comme le lait, l'agrément à l'utilité, ne peuvent pas être employées ici aussi souvent et aussi indistinctement. Vous sentez qu'elles ne peuvent pas convenir lorsque le mouvement du sang est trop rallenti, lorsqu'il y a de la gêne et de la difficulté dans l'éruption occasionnées par le relâchement et la foiblesse; Morton, qui a rencontré beaucoup de ces malades froids et languissans, en désapprouve fort l'usage, et insiste sur le régime chaud. Sydenham, d'après des observations contraires, recommande plutôt le traitement anti-phlogistique. Vous en concluez qu'il n'y a point de méthode bannale qui puisse être indifféremment employée, et qu'on est forcé de la varier suivant le besoin et les indications. Je ne pense pas que vous ayez été dans le cas de vérifier la remarque

d'Hoffman, qu'après l'usage des acides minéraux, les creux de petite vérole fussent plus profonds, et que vous ayez jamais été détourné par cette crainte de les employer lorsqu'ils vous ont paru nécessaires.

Les narcotiques offrent, dans les cas ordinaires, et chez les adultes, un secours particulièrement approprié au moment de la suppuration; ils favorisent ce travail en soutenant l'effort vers la peau; ils calment et détendent, sans affoiblir cette action de la nature; ils dissipent les spasmes et les irritations qui la dérangent; ils procurent un sommeil bienfaisant, une espèce d'ivresse souvent agréable, et un bien-être moral qui manque ordinairement. Vous avez peut-être trouvé excessif le penchant que Sydenham a marqué pour ce remède; mais il étoit fondé sur l'observation : Rhasés, Werlhof, Morton et le plus grand nombre des praticiens, sont presque aussi portés à son usage; et j'avoue que c'est un des cas où j'emploie le plus volontiers et le plus fréquemment les narcotiques, où

leurs bons effets sont moins mêlés de mauvais; ils sont, suivant tous ces auteurs, la seule ressource qu'ait l'art pour faire cesser les convulsions qui surviennent avec tant de danger dans la période suppuratoire : il est certain qu'ils seroient déplacés dans les cas et dans les temps où il peut être nécessaire d'entretenir ou d'exciter la diarrhée, ou du moins qu'on ne doit en user qu'avec beaucoup de circonspection et de sobriété.

Parmi les moyens généraux, et presque habituellement employés et indiqués dans ce pays, on doit compter les vésicatoires. Vous avez vu, mon cher confrère, que les affections nerveuses, rhumatismales, catarrhales, les éruptions fréquentes, les maladies de la peau, les humeurs étrangères, etc. rendoient ce secours souvent usité et nécessaire dans le traitement des maladies: je ne vous ai pas dissimulé qu'on s'y décidoit ici avec assez de promptitude et de légèreté; mais il faut convenir qu'il est peu de cas où ce soit avec aussi peu d'inconvéniens et autant d'avantages; sur-

tout en les appliquant aux jambes, on attire vers cette partie le principal effort de l'humeur, on y excite une fièvre locale qui y appelle le germe variolique, on soutient l'action du tissu cellulaire, on prévient des métastases intérieures, ou l'on y remédie; ils deviennent par-là, dans les petites véroles rentrées ou lentes, une ressource utile, ils contribuent sur-tout à dégager et alléger la tête, et ils évacuent une partie de l'humeur : souvent, la salivation qui a lieu dans les confluentes, jette, en s'arrêtant vers le onzième jour, les malades dans la plus grande détresse; les vésicatoires appliqués la rappellent aussitôt ou la suppléent; on peut les rendre plus ou moins irritans. Quoique l'à-propos de leur application concourre beaucoup à leurs bons effets, il est certain que la précipitation à cet égard est moins nuisible dans cette maladie que dans beaucoup d'autres. On doit cependant toujours prendre garde aux tempéramens très-bilieux, aux sujets irritables, ardens et disposés aux hémorragies.

Lorsque l'on craint la dissolution, où qu'elle s'annonce par la couleur livide des boutons, par les pétechies, le pourpre, les hémorragies, l'air frais offre le meilleur anti-septique ; mais il faut encore l'employer avec précaution : les acides, et sur-tout ceux qui sont tirés du règne minéral, concourent à ses effets; ils fournissent utilement à la boisson et à l'assaisonnement de la nourriture. Si la foiblesse, comme il arrive souvent, se joint à cet état, on est obligé de joindre aux acides le quinquina, le camphre et le nitre, les anti-gangreneux par excellence ; et si l'affaissement devient plus considérable, on ne peut se dispenser d'employer le vésicatoire, au risque d'attirer dans la partie où on le met un dépôt gangreneux. Dans ce conflit d'indications et de contre-indications, c'est la plus pressante qui décide. Le quinquina est soumis à la même observation ; il contrarie et aggrave, suivant les remarques d'Huxham, de Monro, et, comme je vous le disois, les engorgemens de la poitrine et les embarras du

ventre. Il arrive aussi quelquefois que, malgré cette disposition du sang à la dissolution, la fièvre est très-vive, le cerveau pris, la poitrine gênée; alors il paroît absolument nécessaire de tirer un peu de sang. Dans ces cas, que tous les praticiens regardent comme très-fâcheux et très-critiques, on peut, après un mûr examen, remplir, avec moins d'inconvénient, par le moyen des ventouses ou des sangsues, le double objet d'évacuer et de dériver.

Les sujets pituiteux, bouffis, phlegmatiques, ne peuvent être soumis au régime rafraîchissant; il faut aider chez eux l'action de la nature trop foible et trop lente, donner au dehors et au dedans un peu de chaleur, et sur-tout briser et évacuer les humeurs épaisses dans lesquelles le germe variolique est comme embarrassé : c'est un des cas où le vomitif est le plus indiqué avant l'éruption, où il est le plus utile d'en soutenir l'effet par l'émétique en lavage; dans les autres périodes, il est à propos de donner des tisanes de scorso-

naire, de serpentaire, de contrayerva, quelques cuillerées de vin, de la teinture de safran, des fondans, etc., de recourir promptement aux vésicatoires, même pendant l'éruption, et aux purgatifs sous différentes formes, d'abord après la suppuration : ces cas se présentent ici assez fréquemment.

Ce même régime un peu chaud convient aussi à ceux qui ont le sang appauvri, et les nerfs foibles et irrités; il faut donner un peu d'activité à ces corps énervés, soutenir, et même exciter l'effort de l'organe cellulaire, sans augmenter les spasmes et l'épuisement : les toniques, les anti-spasmodiques, le quinquina, le vin à petites doses réussissent très-bien; les préparations d'opium un peu cordiales, et en particulier celle qui porte le nom de l'Hyppocrate anglais, méritent la préférence. Dans un grand nombre de cas de cette espèce, les vésicatoires sont doublement indiqués comme nervin et comme stimulant, d'autant plus que c'est dans ces sujets, ainsi que dans les précédens,

qu'on observe le plus communément les reflux à l'intérieur, les transports et les métastases d'humeur variolique.

Les complications inflammatoires exigent des saignées plus répétées dans la première période, et quelquefois même dans les suivantes : il n'y a point de prévention qui puisse tenir contre les cas bien marqués du besoin ; par leur effet, la maladie se simplifie et s'adoucit ; des accidens graves, un danger pressant naissent de l'omission de ce secours. Si les fluxions sont catharrales et pituiteuses, la petite vérole fournit un motif de plus d'insister sur les béchiques, les oxymels plus ou moins actifs, les fondans, les vésicatoires. Dans les fièvres bilieuses qui s'y joignent, les acides, et sur-tout ceux qui sont laxatifs, sont plus spécialement indiqués. Dans les fièvres putrides vermineuses, on doit, comme s'il n'y avoit pas de petite vérole, diriger à cette maladie principale le secours des purgatifs et des anthelmintiques, et y insister même pendant tout son cours ; souvent on est forcé de faire la médecine

du symptôme, et de perdre, pour ainsi dire, de vue et la maladie essentielle, et celle qui est compliquée avec elle. Il y a des épidémies dans lesquelles on observe une sorte de constance dans les anomalies. La petite vérole s'annonce avec un caractère de régularité et de simplicité qui en impose; et après six, huit, dix ou douze jours de bénignité, on voit survenir des convulsions promptement mortelles, ou se développer des signes de la malignité la plus décidée; les années 1716, 1763 furent remarquables, et firent une triste époque dans ce genre. Il faut, dans ce cas, diriger à des accidens inopinés des calmans, des saignées, des purgatifs, ou d'autres remèdes, suivant le cas, sans considérer le temps et la période de la petite vérole.

La fièvre secondaire, qu'on observe fréquemment dans ce pays, tient quelquefois de la nature putride, et quelquefois du caractère inflammatoire: le traitement doit être adapté et varié suivant ces dispositions différentes; il faut faire couler

le sang ou les humeurs. Il arrive beaucoup plus souvent ici qu'on soit forcé d'administrer prématurément et de répéter les purgatifs; mais on doit, dans ce pays plus qu'en tout autre, se bien garder de les négliger, lorsque la maladie est passée.

Il vous est aisé de juger, mon cher confrère, par cet aperçu, combien les âges, les tempéramens, l'idiosincrasie, le climat, l'air, les saisons, et les épidémies qui les suivent, peuvent apporter de changement dans le caractère et la marche de la petite vérole, combien il peut en résulter de complications; vous en conclurez facilement, avec Mead, Morton, etc. que le traitement ne peut pas être simple et uniforme; que notre méthode rafraîchissante ne peut être généralement et indistinctement mise en usage. Il est difficile de vous exprimer combien est grand le nombre des petites véroles irrégulières, anomales, confluentes, malignes, plus ou moins compliquées, graves et meurtrières, et je ne puis assez vous répéter combien, en se retardant à des âges avancés, elle

augmente de désagrément et de danger : d'où il résulte que si l'inoculation est en général utile, elle est ici d'une nécessité plus immédiate et plus universelle. Nous traiterons sérieusement, dans une autre lettre, ce grand et important sujet, à l'égard duquel on ne pèche peut-être que par trop de légèreté.

LETTRE X.

Sur l'inoculation.

Je proposois, il y a près de vingt ans, mon très-cher confrère, à la Société royale des Sciences la grande question : *Lequel des trois partis, ou d'attendre la petite vérole, ou se soumettre à l'inoculation, ou de tâcher de l'éviter par la séquestration, présente plus d'avantages et moins d'inconvéniens* (1)? Chacun de ces partis avoit des défenseurs; de tous

(1) Lettre à la Société royale des Sciences, à la suite de l'*avis aux mères*.

côtés il y avoit des raisons plausibles, des noms célèbres, des intentions louables, l'objet imposant de l'intérêt public. J'avois tâché de rapporter avec impartialité les pièces de ce procès fameux, pour obtenir la décision d'un tribunal où toutes les connoissances, et sur-tout celles de la médecine, sont réunis. Le temps, cet arbitre souverain des destinées dans tous les genres, semble avoir, au défaut des compagnies savantes, donné à cet égard une décision irréfragable. L'expérience, fille du temps, qui, en pareille matière, suivant le rapport de cette Académie, a *seule le droit de forcer les suffrages, et de réunir les avis*, a fourni des motifs sans réplique.

Il a été bien avéré que la séquestration, les barrières, les lignes, en un mot, les moyens de se soustraire à la petite vérole étoient impraticables; qu'en conséquence, les tentatives étoient déplacées ou dangereuses, dans un temps et dans des pays où elle est répandue par-tout, où elle est domiciliée, et, en quelque sorte, natura-

lisée, et notamment à Paris, dont elle ne désempare jamais. Je crois avoir suffisamment prouvé dans la suite (1), que l'air renfermoit et transportoit les miasmes varioliques, qu'il pouvoit ainsi répandre la contagion. Presque tous les auteurs, d'accord sur ce point, pensent même que l'air seul peut transmettre la petite vérole naturelle. Le contact le plus immédiat de la semence variolique ne suffit pas à sa fécondité; il faut qu'elle rencontre une matrice bien disposée, une partie dépourvue d'épiderme, telle que la bouche, le nez, et en conséquence l'estomac et le poumon, et il est constant que c'est par le moyen de l'air seul qu'elle peut être appliquée à ces organes.

Le parti de l'attendre patiemment, sans la fuir ni la chercher, paroîtra aussi vicieux, si l'on fait attention au danger de la petite vérole naturelle, danger encore plus grand dans cette ville qu'en

(1) Essais sur l'action de l'air, etc. couronné en 1780, par la Société royale de Médecine.

beaucoup d'autres endroits, et à la nécessité qu'on peut dire générale de l'essuyer. On est réduit à l'avoir eu, ou à la craindre sans cesse; il n'y a point d'état, de fortune, de position, d'âge, etc. qui puisse dispenser d'acquitter ce tribut. Les exemples d'exemption que l'on cite sont fort rares et mal constatés : ce privilége a été quelquefois concentré dans des familles heureuses; mais on a observé que des personnes très-avancées en âge, que l'on en croyoit tout-à-fait à l'abri, finissoient par y succomber. Swieten, Stalpart, Vanderwiel, etc. parlent d'octogénaires attaqués de la petite vérole, et nous voyons dans ce moment ici un vieillard âgé de quatre-vingt-cinq ans terminer par ses coups une vie que les autres maladies respectoient; en sorte qu'en s'exposant à prendre la petite vérole par contagion, on risque de la contracter quand l'air emportera les miasmes actifs et pressés dans le poumon et dans l'estomac; ce sera sur-tout, comme je l'ai observé ailleurs, dans le temps où sa qualité sera plus

meurtrière,

meurtrière, que la contagion sera plus sûre et plus étendue. Les épidémies de petite vérole grave sont toujours plus répandues que celles de petite vérole bénigne : à cet inconvénient général se joignent tous ceux qui sont relatifs au sujet, de prendre cette maladie dans le temps le moins favorable, dans les circonstances d'âge, d'incommodités, d'affaires, de disposition, etc. les plus contraires, et ce qui est encore pis, de laisser le poison habituel de la crainte s'augmentant avec raison par la durée et le retard. Les petites véroles doublées sont un phénomène qui a été sans doute observé, mais qui est aussi rare que l'exemption; les exemples que quelques praticiens citent ne sont pas plus fréquens après la petite vérole inoculée qu'après celle qui a eu lieu naturellement. Malgré des milliers d'observations de cette maladie, je n'en ai point rencontré qui eût attaqué une seconde fois le même sujet; il ne s'en est point présenté à votre pratique, peut-être encore plus étendue. Dans nos cantons, où la

nature est plus simple, ses écarts seroient-ils moins communs ? Le célèbre Mead non-seulement allègue la même observation négative ; mais il assure que *nul mortel ne doit avoir le moindre soupçon qu'il puisse jamais essuyer deux fois ce danger* (1).

Puisqu'il est ainsi convenu qu'on doit avoir nécessairement la petite vérole, et qu'on ne peut l'avoir qu'une fois, on ne sauroit trop apprécier le moyen qui s'offriroit de se débarrasser de ce fléau dans le temps, la saison, la circonstance de la vie les plus commodes et les plus favorables, sur-tout si ce moyen réunissoit encore l'avantage de diminuer, que dis-je, d'annuller les accidens et le danger, si on mettoit, par lui, à l'abri la vie, la santé, et même la beauté. On a dit, à cet égard, que la nature nous décimoit, et que l'art nous millésimoit. Cette ville offre encore une disproportion plus favorable à l'inoculation : peut-être est-il vrai qu'il meurt

(1) De variol. et morbill.

ici plus du dixième des sujets attaqués de la petite vérole naturelle, et qu'il n'en meurt pas le millième de ceux qui l'ont par l'inoculation ; nos registres et ceux de beaucoup d'autres, parmi lesquels je puis citer ceux de M. Ramby, fournissent une exemption absolue; et en vérité, pour donner, dans l'état le plus décidé de santé, une maladie qui peut être grave, il faut être à-peu-près sûr que l'issue en sera heureuse.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans de plus grands détails sur les avantages de l'inoculation; votre opinion est fixée par votre propre expérience, et par la pratique heureuse que vous avez fait vous-même de cette méthode. S'il reste encore quelqu'un qui ne soit pas tout-à-fait convaincu et persuadé par l'immensité de faits qui sont publics, et par les raisons plausibles exposées dans un grand nombre d'excellens ouvrages, je l'invite à lire attentivement et sans prévention les rapports faits en 1766 par le célèbre A. Petit ; la vérité y est présentée avec beaucoup de force et

de solidité, et toutes les objections que la raison, la passion ou le préjugé ont opposées, discutées avec sagesse, et victorieusement combattues.

L'inoculation se présentant avec tant d'avantages, et sur-tout favorable à la conservation de ce don de la nature qui fait que le sexe attache un nouveau prix à la vie, et que les hommes en trouvent un de plus aux femmes, a dû s'attirer bien des partisans; elle a été sur-tout accueillie et pratiquée par les peuples qui prisent encore plus la beauté comme objet d'un commerce lucratif. L'intérêt plus fort que toutes les discussions littéraires, l'a fait admettre par les Grecs, les Georgiens, les Arméniens et les Circassie ; on en ignore précisément l'époque mais on lui connoît plus de douze cent ans d'antiquité chez ces peuples. Une femme de Thessalonique l'introduisit ou la renouvela à Constantinople vers le commencement du siècle; elle mit dans sa pratique des formes religieuses, y joignit des cadeaux pour les prêtres grecs;

la superstition se réunit ainsi à la raison pour faire goûter et répandre une méthode qui favorisoit l'amour et l'intérêt; elle fit des progrès rapides et fort étendus. Simoni envoya, en 1713, au célèbre Woodward, quelques détails sur cette opération; elle fut le sujet d'une dissertation que Pilarini publia en 1715 à Venise; mais son établissement dans la partie occidentale de l'Europe, qui commença à Londres, date du retour de miladi Montague en 1721; elle y avoit soumis un de ses enfans dans le Levant; elle la fit appliquer après son retour sur un autre. Le succès, joint à la gravité d'une épidémie de petite vérole qui régnoit alors, détermina, après des tentatives prudentes sur des criminels, à l'employer sur la famille royale. Même en Angleterre, l'exemple des souverains a la plus grande influence sur les sujets; elle a passé de-là en Amérique, où l'intérêt est encore dans le cas de calculer la conservation des têtes, et où il semble que la petite vérole y porte de fortes atteintes; il y eut ensuite quelque

temps de langueur à Londres; les gens de l'art, qui exigeoient des observations répétées pour décider leur suffrage, commençoient par la censure; les théologiens la proscrivoient, en soutenant qu'on intervertissoit l'ordre de la Providence, et qu'on attentoit à son autorité; mais une épidémie meurtrière de petite vérole en 1738 en releva l'usage d'abord dans la Caroline, et ensuite dans le reste de l'Angleterre, et les faits heureux, bien multipliés, supérieurs à tous les mauvais raisonnemens, paroissent l'y avoir bien solidement établi. Vous connoissez, mon cher ami, ses progrès dans cette partie de l'Europe; vous savez qu'elle y a été fortifiée et simplifiée par les Suttons, il y a environ vingt ans, et que les gens de l'art, dociles pour l'intérêt public au conseil d'Hyppocrate (1), n'ont pas craint d'adopter une méthode reconnue bonne, parce

(1) *Neque vero pigeat ex plebeiis sciscitari si quid ad eurandi opportunitatem conferre videatur.* Præcept. sect. I.

qu'elle avoit été imaginée ou proposée par quelqu'un qui n'en étoit pas. Elle a été de bonne heure adoptée à Genève, sous les auspices de MM. Calendrini, Butini, Guyot et Tronchin; c'est par ce dernier qu'elle a été portée en 1748 en Hollande, quoique plus de vingt-cinq ans auparavant elle y eût été recommandée par le grand Boerhaave, dans la seconde édition de ses *Aphorismes*, en 1722, et par Leduc, médecin grec, qui l'avoit subi lui-même. Proverini et Lunadei en ont fait les premiers essais en Italie. Notre poète philosophe, Voltaire, en célébroit chez nous les avantages en 1728; Boyer et Dodart en avoient même parlé avant lui. Kirpatrich, et sur-tout la Condamine en furent les promoteurs ardens; mais ce ne fut qu'en 1755 qu'on commença à la pratiquer. M. le chevalier de Chatelux se voua lui-même à servir d'exemple, et M. le duc d'Orléans, confiant ses enfans à M. Tronchin, donna sur des sujets précieux une leçon importante à la nation. L'inoculation a passé successivement en Danemarck,

en Suède, en Westphalie, dans le reste du Nord, de l'Allemagne, et dans le duché de Toscane : il n'est point de pays où elle ne soit aujourd'hui adoptée et pratiquée avec succès, malgré les réclamations que différens motifs ont inspiré contre elle; mais on ne connoît point l'époque de son établissement dans les autres parties du monde, dans l'Afrique et dans l'Asie, et sur-tout dans l'Inde et la Chine, qui paroissent avoir été son premier berceau, et où elle est exercée sous une forme particulière; il y a même des indices d'une ancienne existence de cette pratique dans quelques parties de notre Europe. Buddam prétend qu'on inoculoit de temps immémorial dans la partie méridionale de la principauté de Galles; le docteur Schuenke dit qu'en 1712 on en faisoit autant parmi le peuple dans le comté de Meurs et dans le duché de Clèves en Westphalie; on assure aussi avoir vu des vestiges de cette opération dans quelques provinces de France, et notamment en Périgord.

Sans doute la raison, la réflexion, l'amour de l'humanité, et d'autres motifs aussi louables, ont suscité des adversaires à l'inoculation; peut-être l'amour-propre, l'intérêt, l'esprit de parti, l'entêtement, etc. ont-ils augmenté leur nombre et prolongé les disputes; mais le feu des querelles et le choc des discussions ont servi à épurer, à perfectionner l'objet, et l'inoculation triomphant de tous les obstacles, après environ un siècle de combats, doit être bien distinguée de ces moyens que le charlatanisme propose, que l'enthousiasme adopte, et qui n'ont qu'une vogue éphémère. L'expérience répétée, constamment heureuse, a été la meilleure réponse à toutes les inculpations hasardées: que *la petite vérole, produit de l'inoculation, n'étoit pas vraie, qu'elle ne préservoit pas de la naturelle, qu'elle étoit aussi fâcheuse, qu'elle généralisoit la maladie en l'étendant sur un sixième des hommes qui en étoient exempts*, etc. etc.

Mais, parmi les reproches qu'on lui a faits, il y en a deux qui ont paru plus

fondés et plus dignes d'attention ; l'un regarde la société en corps, la collection des individus, et par conséquent ceux qui sont chargés de leur administration et de leurs intérêts; l'autre concerne les particuliers.

On a cru apercevoir que, depuis l'établissement de l'inoculation, le nombre de victimes que la petite vérole immoloit étoit devenu plus considérable, et l'on a décidé que son admission, peut-être avantageuse à quelques individus, causoit un dommage évident à la société. MM. de Haen, Rast, Odier, etc. ont présenté en divers temps des calculs spécieux, fondés sur les tables nécrologiques de Londres, où l'on note l'espèce de maladie qui conduit au tombeau. Il paroît, en effet, que la petite vérole, qui, dans les années antérieures à l'établissement de cette méthode, emportoit environ la seizième partie des morts, en immoloit à-peu-près un neuvième dans les années qui suivirent l'établissement et la pratique de l'inoculation. MM. le chevalier de Chatelux,

David Relham, Short, Roux, etc. ont relevé les erreurs glissées dans ces calculs, suppléé à des omissions peut-être volontaires, et détruit les inductions outrées qu'on en tiroit; mais il est hors de doute que l'inoculation, perpétuant les épidémies de petite vérole, rendant ainsi cette maladie plus générale et plus continue, il a pu mourir un plus grand nombre de personnes sur un beaucoup plus grand nombre qui étoient affectées. Le temps a dû diminuer, et a diminué en effet, ces désavantages, et on a même observé dans la suite que la mortalité en général étoit moindre, ce que l'on ne craint point d'attribuer aux progrès de l'inoculation (1); on a d'ailleurs obvié, d'une manière tranchante, aux inconvéniens de la contagion, en défendant d'inoculer dans les villes; on y eût pourvu d'une autre façon, en faisant de l'inoculation une loi générale, mais l'autorité a craint de s'exercer sur un genre aussi délicat; notre auguste chef

(1) Transact. philosoph. année 1782.

n'a commandé que par un exemple intéressant. Il est cependant reconnu, même par les adversaires de l'inoculation, que la *petite vérole faisoit beaucoup plus de ravages dans les villes, et sur-tout dans les villes capitales, que dans les bourgs et villages* (1).

Le reproche plus individuel qu'on a fait à l'inoculation, est de laisser les sujets qui s'y sont soumis, infirmes, languissans, valétudinaires, en proie à des affections vagues, chroniques, indécises, etc. On déduit facilement la cause de l'observation qu'on cite à ce sujet, de ce que la petite vérole produite de l'inoculation est trop douce, incertaine, incomplète, de ce qu'elle survient dans un temps où le sang n'est pas disposé à cette dépuration, de ce que les efforts trop légers qui sont excités sont insuffisans pour débarrasser le corps d'un germe introduit, et d'une disposition antérieure, peut-être aussi de

(1) Discours de M. de l'Epine, contenant le rapport de la Faculté de Médecine, en 1765.

ce qu'on a inséré des levains étrangers avec celui de la petite vérole.

Nous conviendrons encore, mon cher confrère, que cette inculpation n'est pas tout-à-fait destituée de fondement; mais on sera forcé d'avouer que ces suites désagréables et fâcheuses dépendent principalement de la manière d'inoculer, et de l'omission des précautions nécessaires. Vous pouvez vous rappeler qu'en discutant cette question intéressante, nous remarquions les inconvéniens et le danger qu'il y avoit à traiter trop légèrement une opération de cette importance. Je crois qu'on ne peut pas trop insister sur cette vérité pratique : les soins, les précautions, les ménagemens avant l'inoculation, pendant le cours de la maladie qui en est l'effet, et après qu'elle a eu lieu, sont les seules sources et les principaux titres de ses succès; les exemples en sont frappans et multipliés. Donnez seulement un coup d'œil sur ce qui se passe en Angleterre; à Blandfort, près de Londres, sur trois cent quatre-vingt-quatre per-

sommes inoculées, sans choix, sans attention et sans méthode, il en meurt treize; un plus grand nombre a des accidens ou des suites fâcheuses. Dans le comté d'Essex, sur neuf cents qui ont été traités avec des soins éclairés, on n'a pas vu survenir un symptôme grave. M. Jurin, par la comparaison des listes, a trouvé qu'au commencement il en mouroit en Amérique un sur soixante, en Angleterre, un sur quatre-vingt-onze; et qu'à présent, même dans un hôpital, de cinq cent quatre-vingt-treize inoculés, il n'en étoit mort qu'un en quatre ans, tant les attentions et les lumières sont utiles pour assurer le succès de cette opération. Votre propre expérience et celle de tous les inoculateurs éclairés portent cette vérité pratique au plus haut degré d'évidence.

Je ne suis pas surpris que le gros de la nation, en Angleterre comme ailleurs, se livre pour cet objet, et pour bien d'autres, à des charlatans; mais je trouve étonnant que les gens qui sont à tant d'égards au-dessus du peuple, s'en rap-

prochent sur l'article de la santé ; que des personnes sensées se livrent elles-mêmes, ou leurs enfans, à l'inoculation, sans conseil, sans guide, sans examen et sans précaution, et il me paroît bien plus singulier que des médecins tels que Buchan et Bienville, en se récriant sur les dangers de l'inoculation et sur la gravité des petites véroles qui en résultent, soutiennent qu'elle ne requiert, pour être pratiquée, ni expérience, ni lumières, qu'elle peut être exercée par les pères et mères sur leurs enfans, sans y mettre plus de façon que s'il s'agissoit de leur donner à boire et à manger.

Je trouve, dans une dissertation qu'on vient de m'envoyer, une raison contre l'utilité de l'inoculation, qui vous paroîtra sûrement, ainsi qu'à moi, fort singulière ; elle est fondée sur une opinion particulière qu'on a de la petite vérole, et dont il seroit à souhaiter que les preuves fussent plus en faits qu'en idées. M. *Médicus,* médecin allemand, dont M. *Weltner* nous y développe les sentimens, s'est

figuré que la petite vérole n'étoit pas une maladie propre, exclusivement dûe à un germe particulier, mais qu'elle étoit déterminée par la constitution de l'atmosphère, comme les fièvres ordinaires, et notamment par la diathèse humide, comme les autres maladies de la peau; qu'on n'étoit point nécessité à l'avoir une fois, ni dispensé de l'avoir plus d'une; qu'inoculée ou non, elle étoit susceptible de revenir sur le même sujet, toutes les fois que l'air particulièrement altéré, frapperoit des corps disposés; que le pus seul, comme celui de la gale, étoit capable de la transmettre et de la propager; que ce pus, plus pesant que l'air, ne pouvoit jamais s'y élever et s'y répandre, sans perdre sa qualité de pus et sa propriété contagieuse : il prétend qu'on peut et qu'on doit empêcher que la petite vérole ne parvienne à donner du pus, pour prévenir tout accident, tout symptôme grave, dont la formation du pus est l'effet et le but; il assure que le quinquina, donné à l'instant que la petite vérole se déclare ou

s'annonce, remplit supérieurement cet objet; il l'associe ordinairement aux antiphlogistiques, quelquefois à la saignée, à l'émétique, aux purgatifs, aux contrevers mercuriaux, aux vésicatoires même; mais c'est toujours le quinquina qui est la base et qui est le grand agent de cette méthode, qu'il appelle préservatrice extirpatoire; il compte tellement sur ses vertus, qu'il ne craint pas d'assurer, *sans l'avoir éprouvé*, que si on donnoit du quinquina à des personnes inoculées, la petite vérole ne suivroit pas; c'est la même prétention que celle de M. Vanvoensel, sur le mercure.

Pourquoi faut-il qu'une expérience trop répétée contrarie ces idées flatteuses? elle atteste irréfragablement la nécessité de la petite vérole, la persistance de cette maladie dans toutes les saisons et dans toutes les constitutions, le retour des épidémies indépendant de l'humidité, le règne de la chaleur et de l'humidité sans petite vérole, etc. Les fastes de la médecine sont pleins d'observations confirmatives; vous

pouvez vous rappeler de celles faites en 1573, 1574, 1577, 1666 et 1724, en 1736 et 1777, etc. L'hiver chaud et humide ne vit éclorre qu'un très-petit nombre de petites véroles fort bénignes; en 1666, en 1731, en 1742 (1), et cette année 1785, pendant les différentes saisons froides, et long-temps sèches, on a eu beaucoup de petites véroles très-graves; les jeunes gens sur-tout ont été, pendant ce printemps, qui a été marqué par une aridité excessive, victimes nombreuses de la petite vérole. Il est aussi bien démontré faux que, quelque graves que soient les épidémies de petite vérole, lorsqu'on a essuyé cette maladie naturelle ou inoculée, on soit exposé à la reprendre; la terreur qu'on répandroit à ce sujet seroit aussi absurde que déplacée. L'assertion que le pus seul, dans l'état de pus, donne par un contact immédiat la petite vérole, et qu'il perd en séchant, en se divisant et

(1) Baillou, Lamothe, Journaux de médecine, etc. etc.

se dissolvant, sa faculté variolique et contagieuse, n'est pas moins contraire à la vérité qu'à l'intérêt public; elle tendroit à inspirer une sécurité et une inattention qui pourroit avoir des suites fâcheuses. Qui est-ce qui ignore que les croutes, les fils imbibés et long-temps conservés, la poussière desséchée conservent cette propriété? On ne peut pas connoître le point de division et de subtilité où elle est perdue; on a vue des chemises qui avoient servi à des varioleux, gardées long-temps sales, retirées ensuite pour les blanchir, exposées et secouées dans l'air, même après avoir passé à l'eau, y répandre des germes contagieux qui avoient la plus funeste fécondité. Dans des épidémies considérables, on trouve, suivant l'auteur lui-même, l'odeur variolique non-seulement dans la chambre des malades, mais dans la maison, les carrefours et les chemins. Ses idées outrées sur la vertu du quinquina ne sont pas plus fondées, et sont encore de conséquence par leur influence sur la pratique : quoiqu'il soit

vrai que ce remède soit souvent utile, il y a bien des circonstances où il seroit nuisible et déplacé. On peut remarquer à cet égard, comme à bien d'autres, qu'il est fort dangereux d'asseoir des préceptes pratiques sur des conjectures théoriques, et de substituer, pour fondement d'une opinion importante, des hypothèses hasardées, à une observation réfléchie.

Mais, pour revenir à notre sujet, je crois pouvoir avancer qu'il n'y aura point de petites véroles mortelles excitées par l'inoculation, qu'il ne leur succédera point de langueurs et d'affections chroniques, si on a pris les précautions que la sagesse dicte pour faire l'inoculation, et suivi un traitement convenable dans tous les points pour la maladie qu'elle déterminera. Je sai qu'il y a des praticiens très-exercés qui inoculent sans distinction tout sujet qui se présente, qui croient tout germe également bon, tout temps, toute saison aussi favorables, qui n'admettent ni préparation, ni ménagement, ne prescrivent aucun remède avant, pendant, ni après,

laissent aller, que dis-je, exposent eux-mêmes leurs malades dans toutes les circonstances, à l'air, quelle qu'en soit la température; ils ont en leur faveur quelques faits séduisans, des raisons plausibles, une expérience heureuse; d'autres sont rigoureusement attachés à des préparations minutieuses, ils multiplient jusqu'au scrupule les soins et les précautions. Il y a un juste milieu entre ces deux extrêmes, et je pense qu'on peut et qu'on doit éviter dans ce cas, et dans tous ceux qui sont relatifs à la santé, tout moyen violent et toute méthode outrée; et si quelques attentions et des secours employés à propos dans les diverses périodes de cette opération, peuvent ajouter à ses avantages, et en écarter des inconvéniens, il est hors de doute que leur omission seroit un tort réel et pourroit être un délit grave. L'expérience n'a fait qu'ajouter à ma conviction sur cet article; lorsque je me proposois de vous en communiquer les résultats, et de vous détailler la marche que je suivois dans cette pratique, j'ai reçu

un mémoire de M. Nicot, célèbre inoculateur de Franche-Comté, qui n'est, pour ainsi dire, à bien des égards, que le résumé de mes idées et de ma méthode, surtout pour le manuel de l'opération; il m'a paru d'autant mieux fait pour votre satisfaction et pour l'instruction publique, que les avis qui y sont renfermés sont fondés sur plus de vingt mille observations qu'il a fait seul, ou de concert avec M. Girod, aussi fameux dans cette partie, dont je vous ai communiqué l'éloge, par M. Vicq d'Azyr, écrit avec tant d'éloquence et de sentimens. Je vais vous donner un extrait du mémoire de ce médecin; j'en répandrai ainsi les avantages, et je multiplierai les droits qu'il a à l'estime et à la reconnoissance publique, j'y ajouterai quelques réflexions. Vous verrez que, quoique inoculateur fort occupé, et, pour ainsi dire, populaire, quoique relâché à bien des égards, il exige et recommande des attentions sur le choix du germe, du temps, du sujet, et sur bien d'autres articles.

Il veut que la matière soit prise dans

des boutons bien mûrs de vraie petite vérole, sur des sujets exempts d'autres maladies, employée fraîche, ou au moins desséchée de manière à ne pas altérer sa vertu, et conservée le moins long temps possible.

« Le moindre défaut, dit-il dans ses » premières règles, rendra l'opération » inutile, peut-être dangereuse; si la ma- » tière est trop ancienne, mal desséchée, » de fausse petite vérole, elle manque » son effet, l'individu se trouve exposé, » comme auparavant, à la petite vérole » naturelle, d'où résulte un inconvénient » pour lui, et le blâme de l'opération.

» La matière doit être récoltée sur un » sujet de bonne constitution, qu'il soit » inoculé ou non que la petite vérole soit » abondante ou bénigne, peu importe; » mais il est essentiel que le sujet soit de » bonne santé, exempt de gale, de dartres, » et plus encore d'autres maladies conta- » gieuses, quelles que soient les assertions » de quelques médecins anglois, que les » maladies étrangères à celle-ci ne peu-

» vent pas se communiquer par l'insertion
» de la matière variolique.

» Cette matière se récolte, autant qu'on
» peut, lorsqu'elle est à son plus haut
» point de maturité : plus cette matière
» est épaisse, meilleure elle est, sur-tout
» pour la transporter; plus il est encore
» facile d'en placer plusieurs couches sur
» le même verre, et plus il y a de couches
» ou d'épaisseur, moins celle du centre
» est exposée aux accidens de la dessica-
» tion, de la gelée, etc. lorsqu'elle doit
» être portée loin.

» L'action de récolter cette matière,
» bien loin de procurer de la douleur,
» soulage le malade à chaque pustule
» qu'on lui perce; il seroit même à de-
» sirer qu'on employât toujours cette pré-
» caution dans le temps de la maturité;
» on éviteroit la *gravure*, en abrégeant
» le temps des douleurs, des démangeai-
» sons, de la bouffissure et de la fièvre,
» qui en est inséparable : il ne seroit plus
» question de celle qui a lieu pendant la
» dessication, si on procuroit ainsi l'éva-
» cuation

» cuation de cette matière purulente ;
» mais dès qu'elle rentre sur-tout abon-
» damment dans la masse du sang, c'est
» un combat bien sensible dont la nature
» n'est pas toujours maîtresse, quoiqu'à
» cette époque les momens les plus dan-
» gereux soient déjà en arrière; mais alors
» cette fièvre de dessication ne seroit pas
» plus sensible dans la petite vérole na-
» turelle que dans l'artificielle.

» La matière variolique, poursuit notre
» inoculateur, ainsi recueillie et placée
» sur un verre, doit être approchée du
» feu pour y être desséchée jusqu'à un
» certain point d'épaississement; on la
» fermera ensuite dans un étui, où la
» dessication s'achèvera d'elle-même :
» cette matière, quoique bien condition-
» née, *sera stérile au bout de huit jours,*
» *par vétusté.* Mais si elle avoit éprouvé
» trop de chaleur pendant l'exsication,
» ou un froid qui l'eût gelée pendant le
» voyage, elle seroit sans effet dès ce
» moment. L'inoculateur peu expert croi-
» roit que tous les inoculés avec cette

» matière sont du nombre des privilégiés,
» tandis qu'ils n'auroient été inoculés
» qu'avec une matière sans force et sans
» vertus. S'il y a lieu d'avoir des doutes
» fondés à cet égard, il faut réitérer
» l'opération, mais non pas avant six se-
» maines, à dater de la première, et en
» attendant, les garantir de la conta-
» gion, même de ceux (s'il y en avoit eu)
» en qui l'opération auroit pu réussir.

» Au sujet du temps, il observe que
» tous les temps seroient bons, s'il y avoit
» à craindre de la contagion, où qu'on
» fût logé de manière à se garantir du
» froid et de la grande chaleur; mais que
» quand il est question d'inoculer les en-
» fans du peuple, et sur-tout en grand
» nombre, et qu'on n'est pas dans le cas
» de pouvoir compter sur les soins et les
» attentions des mères, occupées ailleurs,
» ou qui se défient du succès de l'inocu-
» lation, il est bon, *en Franche-Comté*,
» de préférer l'automne et l'été.

» A l'égard des sujets, la première pré-
» paration prescrite avec sagesse par le

» gouvernement, est de les tirer de la » ville; il faudroit aussi les sortir des lieux » infectés d'épidémie, et suspendre l'opé- » ration pendant une huitaine de jours, » afin de s'assurer s'ils n'ont pas déjà le » germe de la petite vérole naturelle, et » le voir éclore sans y ajouter, et par con- » séquent sans charger l'inoculation des » événemens d'une petite vérole natu- » relle. »

Il regarde la bonne santé comme la disposition par excellence à l'inoculation; mais il n'exclut pas de cette opération : 1. les enfans qui ont *la gale*, quoiqu'il ait vu souvent l'éruption plus abondante chez eux, et la durée plus longue de l'écoulement qui a lieu après la dessication par les piquûres; conséquemment, dit-il, il y avoit un mélange d'humeur galeuse qui s'évacuoit par-là, et les purgatifs indispensables, sur-tout à ces sujets, aidés d'un régime strict, achevoient la cure des deux maladies. 2. Les *rachitiques;* mais il commence par faire sevrer les enfans qui sont à la mamelle, pros-

crit toute espèce de lait de leur nourriture, la borne à des soupes maigres, du pain, des fruits; donne de l'eau et du vin pour boisson, conseille l'habitation des lieux frais et même froids, les bains de même, les vêtemens légers, peu d'exercice aux enfans trop foibles et pesans, jusqu'à ce que le ventre ait diminué, que les pieds se soient rafermis, etc. 3. Ceux qui ont des *croutes laiteuses :* étant persuadé qu'elles disparoissent en les sevrant, qu'elles sont l'effet du mauvais lait, ou du lait trop ancien, et il remarque que des enfans allaités deux ou trois ans sont plus maladifs, et quelquefois stupides. 4. Il n'exclut pas même ceux qui sont dans la *période de la dentition ;* si les enfans nés de parens sains et robustes, n'ont pas le genre nerveux mobile; si cette opération a déjà eu lieu chez eux ou chez leurs frères sans accident ni convulsion. On pourroit craindre que la dentition fût pénible, peut-être convulsive, chez ceux dont les pères et mères délicats, épuisés, ont le genre nerveux de facile irritation; alors

il faudroit laisser passer ce temps. 5. Les enfans sujets aux vers : cette incommodité n'est que le motif d'une attention particulière; on doit leur rendre un triple service en leur donnant des contre-vers avant et après l'insertion, en les inoculant, et en recommandant aux parens de leur en donner tous les deux mois, pour détruire un foyer qui est une source fréquente de maladies graves.

« Avant et après l'inoculation, jusqu'à » la fièvre d'invasion, il conseille pour » régime les soupes maigres ou au bouil- » lon doux, le jardinage au gras, les » gruaux, le riz avec une partie de lait, » des soupes de lait, des œufs frais et cuits » au lait; les poissons, tels que la perche » et le brochet cuits à l'eau; le veau, la » volaille bouillie ou rôtie, peuvent être » accordés à ceux qui sont habitués à la » viande, ainsi que les fruits bien mûrs » de la saison, avec la précaution d'évi- » ter les excès, sources d'indigestions. » L'exercice modéré et les amusemens » doivent être substitués à l'étude et au

» travail. Le vin, le café, les liqueurs,
» les viandes et poissons salés, épicés,
» et généralement tout ce qui peut échauf-
» fer, doit être banni.

» Quant à la manière d'inoculer, après
» avoir essayé dans un temps des inci-
» sions, il a adopté la méthode des pi-
» qûres, plus simple, moins pénible,
» d'un succès plus assuré que toute autre,
» et sur-tout que les vésicatoires, qui por-
» tent de la chaleur dans le sang, qui
» donnent quelquefois, même sans au-
» cune addition de virus, des boutons à
» leur place ou dans le voisinage, qu'on
» pourroit prendre pour ceux de petite
» vérole. » Il s'étoit d'abord borné à une
piqûre à chaque bras, dans cet endroit
qui est marqué par un léger enfoncement
au-dessus de l'attache du muscle deltoïde,
où le bord externe du biceps rencontre
la portion externe du triceps brachial.
C'est la place ordinaire des cautères; dans
la suite, il a fait quatre piqûres à chaque
bras, à environ un pouce de distance,
souvent sans recharger la lancette pour le

même bras. A la dernière piquûre, on appuie le pouce de la main gauche sur la lancette, lorsqu'elle est introduite sous l'épiderme, afin que toute la matière y reste : il résulte de-là plus de sûreté pour l'inoculation, plus d'affection au bras, et en conséquence une dérivation utile. Dailleurs, l'ulcère du bras est plus facile à guérir que celui de la jambe.

« Pour procéder à cette opération, on » se fait donner un gobelet, ou seulement » une cuillère d'eau tiède, qu'il faut pla- » cer sur une table ou fenêtre éloignée » du sujet à inoculer, ou, ce qui seroit » encore mieux, dans la chambre voisine, » pour y préparer le germe, ce qui se » fait en prenant une goutte d'eau avec la » pointe de la lancette dont on se sert » pour délayer jusqu'à consistence de sy- » rop, la matière variolique desséchée sur » le verre; lorsque la pointe de la lancette » est couverte de cette matière ainsi pré- » parée, l'inoculateur s'en sert pour faire » les quatre piquûres au bras de l'enfant, » sur la tête duquel on a jeté une serviette,

» afin qu'il n'en inspire pas la vapeur; il
» retourne charger la lancette, pendant
» qu'on habille avec précaution le bras
» opéré, et qu'on met l'autre à nud, pour
» être piqué de même. Il est difficile d'user
» de toutes ces précautions lorsqu'on ino-
» cule les enfans au lit pendant leur pre-
» mier sommeil; il suffit, pour tout appa-
» reil, de leur laisser la même chemise
» pendant vingt-quatre heures. Il est utile
» de baigner, pendant les cinq premiers
» jours, tous les matins, dans de l'eau
» tiède, les inoculés, à l'exception des
» bras, qui ne seront pas même lavés : le
» bain relâche la peau et facilite l'érup-
» tion. Cinq jours après l'inoculation, on
» est en état de juger si elle aura ou non
» son effet, pourvu que la matière ait
» été de date utile, et exempte d'accidens;
» dans ce cas, on apercevra alors à cha-
» que bras et à chaque piquûre une petite
» éminence ou cercle rouge qui l'entoure,
» et qui augmente chaque jour jusqu'au
» dixième. Au sixième jour, les inoculés
» éprouvent tous, plus ou moins, une

» douleur sous le bras assez légère; mal-
» gré ce signe avant-coureur prochain de
» la fièvre d'invasion, ils s'amusent, cou-
» rent, boivent, mangent; mais on doit
» redoubler d'attention pour les garantir
» du serein, des courans d'air, même en
» chambre, et des indigestions, en dimi-
» nuant les vivres, pour éloigner toute
» complication.

» La fièvre d'invasion arrive toujours
» au commencement du septième jour,
» et jamais plutôt; ses symptômes sont
» l'accablement, la douleur de tête, des
» reins, quelquefois de tous les membres,
» des nausées ou des vomissemens. Quel-
» quefois il sont tous réunis sur le même
« sujet, quelquefois il n'en paroît qu'un
» ou deux. On auroit un moyen d'en di-
» minuer le nombre ou la vivacité, en
» n'inoculant qu'à sept à huit heures du
» matin; alors la fièvre arriveroit après
» avoir passé une bonne nuit et l'estomac
» étant bien vide. Si cependant elle survient
» forte, ainsi que la douleur de tête, outre
» la diète, il faudra faire prendre aux

» malades plusieurs bains de jambe dans
» de l'eau tiède, les tenir hors du lit, soit
» pour ces bains, soit pour rafraîchir le
» corps, donner matin et soir un lavement
» et une abondante boisson à son choix,
» pour toute nourriture des clairs d'orge,
» des crêmes de riz à l'eau, des bouillons
» aux herbes toutes les trois heures.

» S'il arrivoit des convulsions, le ma-
» lade seroit mieux placé au lit qu'ailleurs;
» il faut donner beaucoup d'air, ne pas
» l'échauffer, pas même le faire parler,
» augmenter, s'il est possible, la boisson,
» et sur-tout la tranquillité; sans autre
» secours, les convulsions cessent, les
» sueurs succèdent; alors il faut remettre
» les couvertures, jusqu'à ce qu'il soit
» temps de changer de linge; il arrive,
» pour la plupart, que l'accès de fièvre,
» quoique sensible, est si peu violent, que
» la diète, et tout ce régime sévère qui a
» été prescrit, seroit préjudiciable si on
» les y astreignoit. La durée de ce premier
» accès est d'environ quarante-huit heures,
» et laisse peu d'intervalles jusqu'à celui
» de l'éruption.

» A la fin du neuvième jour, l'accès de
» fièvre d'éruption commence, ou au plus
» tard les premières heures du dixième;
» il est toujours sensible, assez souvent
» accompagné de saignement de nez, de
» douleurs aux reins, sous les aisselles,
» de démangeaisons ou picotemens à la
» peau. Ces symptômes sont plus mar-
» qués au bras; les rougeurs qui entou-
» roient chaque piquûre se réunissent, et
» forment un seul et même érysipèle à
» chaque bras, et donnent naissance à plu-
» sieurs petites pustules varioliques tout
» autour, qui sont la première éruption
» dans le courant du dixième jour : à la
» fin de ce dixième jour, sur-tout pendant
» la nuit, l'éruption se fait généralement;
» elle s'annonce d'abord comme des pi-
» quûres de puce, présentant cependant
» une petite éminence, mais plus sensible
» au tact qu'à la vue au centre de la rou-
» geur. Le nombre de ces boutons ou pus-
» tules augmente assez souvent jusqu'au
» onzième jour inclusivement, temps au-
» quel on peut les compter; si le malade

» a éprouvé du froid pendant la journée
» du onze au douze, le nombre aura di-
» minué, plusieurs auront disparu. Il est
» rare que le nombre des pustules soit de
» cent; le plus souvent il est de trente ou
» quarante.

» L'éruption faite, et quelquefois en
» même temps, il arrive des sueurs qui
» donnent issue au reste de l'humeur va-
» riolique : il est donc prudent de faire
» rester au lit la journée du onze, dans
» la vue de faciliter les sueurs, sans cher-
» cher à les augmenter par des remèdes,
» et de changer de linge avec grande pré-
» caution s'il faisoit froid; après ces sueurs
» la diète n'est plus nécessaire; mais la
» sobriété est toujours de saison.

» L'éruption finie, ce qui a lieu au
» douzième jour, les accidens cessent, et
» les inoculés sont sur pied, les boutons
» croissent en volume pendant sept à huit
» jours, et si on veut les voir à-peu-près
» de la même grosseur que dans la petite
» vérole naturelle, il n'y a qu'à tenir les
» inoculés un peu chaudement, les pro-

» mener, si c'est en été, deux heures le
» matin et autant le soir, dans un en-
» droit sec et au soleil, sur-tout les pre-
» miers jours de l'éruption; au onzième
» ou douzième jour, les boutons des en-
» droits de l'insertion s'affaissent, les
» rougeurs pâlissent et disparoissent;
» mais il y a ordinairement dessous une
» dureté qui diminue plus lentement, par
» le moyen d'une suppuration ou léger
» ulcère qui dure quelques jours. S'il sur-
» venoit quelque accident connu ou non,
» on peut sûrement l'imputer à ce qu'on
» n'a pas assez respecté les sueurs du dix
» ou onzième jour, qui sont toujours assez
» sensibles pour prévenir des incommo-
» dités, et rendre les remèdes inutiles.

» La fièvre de dessication est presque
» toujours insensible; elle arrive ou doit
» arriver le dix-huitième jour, à dater du
» moment de l'insertion; elle n'est consi-
» dérable que dans les cas de petite vérole
» très-abondante ou mal conduite; alors
» elle se manifesteroit par plus de foi-
» blesse, moins d'appétit et beaucoup

» d'inquiétude. Si cet état duroit plus d'un
» jour, on pourroit commencer à purger;
» on prendra des précautions pour obte-
» nir de véritables évacuations; il est utile
» de purger au moins deux fois après l'ino-
» culation. Il est des sujets qu'il faudroit
» purger cinq à six fois, comme ceux qui
» ont la gale, des glandes gorgées, etc.

» Pour les enfans de la campagne,
» douze à dix-huit grains de jalap infusés
» dès la veille dans deux cuillerées d'eau
» tiède, à quoi on ajoute du sucre ou du
» syrop de capillaire, forment une purga-
» tion bien sûre, peu désagréable et peu
» chère: l'émétique en grand lavage rem-
» pliroit le même objet; mais il faudroit
» le craindre davantage chez les enfans
» sujets à des hernies; on en favorise l'ef-
» fet par des bouillons aux herbes, de la
» tisane, du petit lait, et on y revient
» suivant le besoin, n'oubliant jamais
» qu'il faut des purgations bien réelles. Il
» ne sera pas besoin de recettes plus com-
» pliquées, ajoute en finissant notre inocu-
» lateur, si *vos soins attentifs à la voix*
» *de la nature* croissent avec vos succès. »

LETTRE XI.

Remarques et additions.

Voilà, mon très-cher confrère, un code d'inoculation fort simple et fort abrégé, mais il me paroît exact et sage; c'est à-peu-près le résumé de mes idées, le tableau de ma pratique, que je suis bien aise de vous présenter avec l'appui de vingt mille observations étrangères. J'ai accueilli avec empressement ce moyen de combattre les prétentions de quelques inoculateurs célèbres, qui me paroissent mettre trop peu d'importance à une opération de cette espèce. Je vous avouerai que je suis encore plus cauteleux et difficile. Je considère l'inoculation avec une attention plus sérieuse, et quoique bien persuadé de ses avantages, je ne la pratique jamais sans une sorte de frémissement. Quelque probabilité qu'il y ait en faveur de la petite vérole qui en résulte,

quelque fondées que soient les espérances d'une exemption absolue d'accidens et de danger, quoiqu'on puisse, par les soins et les précautions, augmenter encore sa sécurité, on a vu cependant survenir après l'inoculation des petites véroles graves, confluentes, fâcheuses, inquiétantes; on a vu des accidens, la mort même provenir ou du fonds de la maladie donnée, ou de circonstances imprévues qui ont eu lieu pendant son cours. Sans doute on hasarde quelquefois des remèdes, des opérations chirurgicales qui peuvent avoir des conséquences funestes, rappeler à la vie, ou précipiter la mort; mais on ne les tente que dans des cas déjà très-graves, ou l'omission de ces moyens seroit plus sûrement mortelle. Il n'en est pas de même de l'inoculation; c'est dans l'état de la meilleure santé qu'on la pratique et qu'on doit la pratiquer; c'est sans indication apparente, sans nécessité marquée, sans qu'il y eût le plus souvent aucun inconvénient à la retarder. Ainsi, l'on doit mettre plus de soin et d'attention pour éloi-

gner jusqu'au millième de danger qui peut l'accompagner ou la suivre, et le médecin qui cherche plutôt des inoculations sûres que multipliées, ne me paroît pas devoir les négliger.

1. La préparation est du nombre : sans doute la meilleure est la bonne santé, et je l'exige plus sévèrement que bien d'autres; j'ai plusieurs observations de sujets mal portans inoculés qui ont eu une petite vérole plus grave. Mesdemoiselles de B.... et de M...., en qui des rougeurs au visage, des peaux jaunes, dures, sèches, boutonneuses, faisoient juger un sang âcre, ou une bile altérée, que je fus forcé d'inoculer par leurs instances ou celles de leurs parens, eurent la petite vérole confluente, tandis que leurs frère et sœur, inoculés en même temps, dans des dispositions plus favorables, eurent la petite vérole la plus bénigne. La malignité de la maladie, dit Swieten, vient du mauvais état du corps, et non de la nature ou de l'abondance du levain; et Mead remarque fort judicieusement qu'il importe

plus à qui on la donne que de qui on la prend, et il blâme fort ceux qui ne mettent ni attention ni choix dans les sujets à inoculer; il pense cependant que la petite vérole devenant une sorte de remède pour ceux qui ont la lymphe épaisse et des tumeurs, on ne doit pas les exclure de l'inoculation, mais qu'il faut les y préparer avec des secours plus suivis et plus appropriés; en général, il faut tâcher de corriger les dispositions vicieuses avant d'inoculer, ou s'en dispenser. Cette circonspection, ou plutôt ce renvoi, ne paroissent bien plus nécessaires vis-à-vis de ceux qui ont un vice scorbutique, scrophuleux, dartreux, vérolique, des ulcères internes, qui sont dans l'épuisement, le marasme, etc. la gale même, qui semble être une affection purement extérieure, complique la petite vérole; plusieurs exemples le prouvent, et il y en a un entr'autres consigné dans les mémoires de la Société royale de Médecine, d'autant moins suspect, que M. Girod, qui le rapporte, pense que la gale ne doit pas empêcher d'inoculer : un

enfant qui le fut dans cet état eut une petite vérole assez régulière; mais à la fin la gale rentra, et il mourut hydropique. La teigne et les engorgemens glanduleux à la nuque, aux oreilles, aux mâchoires, me paroissent des motifs de différer cette opération, d'autant mieux que le traitement convenable dans ces cas est une préparation très-avantageuse pour l'inoculation. Peut-être un médecin chargé par le gouvernement d'inoculer dans les villages et campagnes, doit-il être moins réservé, afin de faire participer tous les enfans au bienfait qu'il répand, et de ne pas les laisser exposés au désavantage d'une contagion inévitable; mais alors il doit proportionner les secours préparatoires à ces besoins individuels, et s'attendre que la petite vérole sera toujours plus grave sur ces sujets maladifs; ailleurs il doit y regarder de plus près. Il faut que la bonne disposition du corps s'annonce par l'exercice libre de toutes les fonctions, par la pureté et la souplesse de la peau, la douceur de l'haleine, l'agilité dans

l'exercice, la facilité avec laquelle les plaies et les cicatrices se ferment.

2. Le temps de la dentition, si souvent accompagné de diarrhées, de convulsions, d'échauffement, de fièvre, et toujours de mal-aise et d'irritation, me semble aussi un titre absolument exclusif. Le docteur Dimsdale, très-célèbre inoculateur, quoique moins craintif à l'égard des affections chroniques, pense de même sur cet article. Par cette raison, je n'inocule point d'enfans avant qu'ils aient passé deux ans et demi, et qu'ils n'aient poussé les vingt dents qui doivent paroître à cette époque ; les premiers efforts de cette pousse n'ayant point de terme fixe, commençant quelquefois à quatre ou cinq mois, d'autres fois retardés jusqu'à six, huit ou dix, il est prudent de ne pas inoculer à cet âge, pour ne pas risquer de faire rencontrer la petite vérole avec ce travail. Auparavant, ils me paroissent trop jeunes, trop délicats, difficiles à manier, plus sujets aux convulsions. Les tentatives heureuses qu'on a pu faire sur des enfans

nouveaux-nés me paroissent utiles à rappeler, mais peu sûres à imiter. A l'âge de six ou sept ans, il se fait un nouveau travail pour une seconde pousse de dents, dont je crois qu'il faut également éviter la rencontre avec l'inoculation : quoique les convulsions soient beaucoup moins à craindre, c'est un temps peu favorable par la fatigue, les souffrances, l'irritation, quelquefois même les orages plus graves qui ont lieu à cette époque.

3. On doit, par des raisons semblables, avoir les mêmes attentions chez les personnes du sexe, pour le temps de la première apparition des règles; il y a alors un état d'agitation et de spasme qui compliqueroit fort la petite vérole; il est même mieux, quand on inocule des personnes déjà réglées, de prendre pour l'insertion le temps qui suit immédiatement cette évacuation, afin que la petite vérole puisse avoir son cours entier pendant l'intervalle; il faut sur-tout éviter que les règles ne se rencontrent dans le temps de l'éruption ou de la suppuration, parce qu'elles

dégénèrent alors trop facilement en pertes. L'état de grossesse, celui des suites de couche, d'affection laiteuse, etc. paroissent encore moins favorables. D'ailleurs, tous les âges, avec plus ou moins de précaution, peuvent être bons.

4. Quant aux âges de l'année, ou aux saisons, j'ai toujours préféré le printemps et l'automne; j'ai craint, sur-tout dans nos pays chauds, l'été, temps où la petite vérole peut prendre un mauvais caractère: l'hiver a l'inconvénient des rhumes, des fluxions; il gêne pour le renouvellement, pour l'accès de l'air extérieur, et sur-tout pour faire sortir et promener les malades.

5. Le séjour de la campagne eût été, sur-tout dans ce pays, une affaire de choix et de prescription particulière pour obtenir un air pur, bien exempt des qualités qui peuvent compliquer et dénaturer la maladie, et très-favorable à la végétation variolique. Le gouvernement éclairé en a fait une ordonnance générale qui est très-avantageuse aux individus inoculés, et qui garantit les autres des effets d'une

contagion continuelle; il est vrai que bien des gens, et sur-tout le peuple des villes, peuvent être gênés par l'établissement de cette règle et de cette condition; mais il y a tout lieu de croire qu'une administration bienfaisante pourvoira à quelque moyen de mettre cette opération à portée des citoyens qui n'ont pas personnellement les ressources et la commodité qu'on exige. D'ailleurs, l'inoculation devenant plus nécessaire, à proportion que la petite vérole est plus meurtrière, doit être encore plus recommandée aux gens riches qu'aux autres.

6. Si on peut encore ajouter à ces précautions quelques secours individuels, quelques attentions personnelles qui concourent à la bénignité et à la sécurité de la petite vérole inoculée; s'il y a de l'avantage sans inconvénient à rendre, quelque temps avant l'inoculation, le régime des enfans plus exact et plus doux, à veiller sévèrement sur leur santé, à leur donner quelques purgatifs vermifuges, qui tranquillisent au moins sur une cause si fré-

quente d'incommodité chez eux, si on peut par ces moyens ou d'autres dissiper des incommodités décidées, en prévenir de probables, pourquoi craindroit-on de les mettre en usage ? pourquoi se dispenseroit-on de ces soins ? La petite vanité qui résulte d'une méthode hardie et tranchante, écueil trop commun dans bien d'autres circonstances, peut-elle se comparer à la satisfaction qu'on goûte en écartant décidément toute source d'accidens et de danger ? Vous savez que les sujets invitent par leurs dispositions à insister plus ou moins long-temps, plus ou moins rigoureusement sur ce régime et ces remèdes, à rendre ce qu'on appelle la préparation plus ou moins sévère et longue ; mais il y a beaucoup d'exemples d'accidens qui sont la suite d'inoculations trop précipitées. Celui que cite M. Mazard de Cazeles, dans les mémoires de la Société royale de Médecine, est remarquable. Tous les médecins observateurs attestent que les purgatifs avant la petite vérole naturelle ou artificielle, la rendent beaucoup

coup plus bénigne ; Sydenham prêcha fort leur utilité dans ces circonstances. Les Suttons, qui ont simplifié les préparations générales et abrégé leur durée, en exigent encore, et en prescrivent une particulière, dont ils font un secret, pour rendre plus douce la petite vérole produit de l'inoculation ; ils donnent plusieurs fois une poudre purgative, qu'on croit contenir du mercure et de l'antimoine. Le calomel a été employé par beaucoup de praticiens ; les Chinois regardent le cinabre comme préservatif de la petite vérole. Lobbe dit avoir souvent essayé avec succès, dans cet objet, l'æthiops minéral ; Mead célèbre cette même vertu dans le mercure, et M. Vanvoensel croit si fort à la propriété anti-variolique du mercure, qu'il prétend que le pus retiré des pustules perd, par son mélange avec le calomel, la faculté de donner la petite vérole (1). Boerhaave pense que l'antimoine

(1) Je vois dans ce moment la petite vérole la plus confluente chez la M.e de S., qui vient d'user très-abondamment de mercuriels.

partage ces avantages, et il recommande fort, ainsi que son disciple, appuyé sur des faits pratiques, l'antimoine diaphorétique, le cinabre antimonié et le nitre antimonié dans les petites véroles graves. Sydenham regardoit le vin stibié comme la grande ressource dans les cas de suppression de la salivation, qui est si nécessaire à la fin des petites véroles confluentes. Je vous avouerai, mon cher ami, qu'ébranlé par ces autorités, je me suis déterminé, dans beaucoup d'occasions, à faire précéder les purgatifs que j'emploie dans le temps de la préparation, par un bol fait avec le mercure doux, ou calomel, et le kermès minéral. Il ne peut y avoir aucun inconvénient dans cet excès de précaution et dans un choix ainsi motivé. Ce remède est bien indiqué dans nos cantons, où les affections vermineuses sont très-communes, et les purgatifs sont encore plus nécessaires dans ce pays, à raison des congestions humorales; mais j'avoue qu'en les restreignant au temps qui précède et qui suit l'infection, je crains,

malgré des exemples et des autorités, d'y revenir sans des raisons particulières pendant l'éruption.

7. A mesure que les années se multiplient, les préparations me paroissent devenir plus nécessaires, devoir être plus étendues et plus diversifiées. On doit tâcher de rendre le sang, les nerfs, la constitution, et sur-tout la peau plus analogues à leur disposition dans les enfans; il y a des principes d'incommodité plus multipliés qu'il faut tâcher de détruire, des sources de complication humorales, sanguines, nerveuses, etc. auxquelles il est prudent de diriger quelques secours. Les bains sont en général utiles, pour ne pas dire nécessaires; le régime végétal doit être communément mis plutôt en usage, et continué plus long-temps; la saignée est, ainsi que les purgations, souvent indiquée avant et après l'insertion. On est dans le cas d'insister plus ou moins sur les uns ou sur les autres de ces moyens, suivant l'état individuel et les dispositions propres de chaque sujet; c'est à un mé-

decin éclairé à le décider, d'après un examen particulier ; mais, en général, ces préparations sont relatives aux constitutions, au régime, aux mœurs des différens pays; elles deviennent, en Circassie, à-peu-près inutiles dans le centre de la sobriété; et dans nos contrées, elles sont d'autant plus nécessaires, que la manière d'être est plus contraire. Il faut, ici comme ailleurs, éviter les deux extrêmes; l'excès dans la préparation seroit sûrement nuisible; mais il seroit imprudent, comme le remarquent le docteur Dimsdale et Gatti, de ne pas donner les dispositions qui peuvent contribuer à faire avoir la petite vérole avec le moins de détriment possible, en affoiblissant les constitutions trop fortes, fortifiant les foibles, corrigeant ce qui est vicié, et sur-tout nettoyant bien l'estomac. L'inoculateur anglois recommande fort les mercuriels dans la préparion, et particulièrement aux enfans, à cause de leur qualité vermifuge.

8. Je ne saurois approuver et imiter l'indifférence et l'opinion de quelques inocu-

lateurs, au sujet du germe variolique; ils prétendent que, quelle que soit la qualité de la petite vérole qui le fournit, et le vice des humeurs qui peut y être joint, il n'y a pas à craindre que le caractère de la petite vérole se transmette, et que d'autres vices se communiquent avec elle. Une telle pratique, fondée sur des systêmes, des théories, et quelques expériences négatives qui ne peuvent être décisives, est combattue par des faits plus concluans; d'ailleurs, une légère précaution, sans embarras et sans inconvéniens, doit être préférée à l'inattention, qui n'a point d'avantages, quand même les risques seroient incertains. Est-ce que la gale, la teigne, la vérole, etc. ne peuvent pas être introduites dans le sang par le même moyen? N'a-t-on pas inoculé la rougeole, et n'a-t-on pas vu cette maladie se développer avec la petite vérole? On répond que « lorsque la nature est occupée à » chasser du corps un venin quelconque, » tel que la petite vérole, la rougeole, la » gale, les dartres, elle ne renvoie aux

» surfaces que l'humeur qu'elle attaque » alors, laissant les autres humeurs vi- » cieuses qui se rencontrent dans le corps, » dans l'état où elles se trouvent (1) ». Des observations spécieuses étayent cette allégation hypothétique ; elles peuvent rassurer à quelques égards, mais elles ne sont et ne peuvent jamais être assez multipliées pour faire loi, et pour empêcher des précautions qui ne sauroient jamais nuire. Quant à la nature de la petite vérole, je n'ai jamais trouvé de différence, pour l'effet, entre la confluente et la discrète; je préfère cependant celle-ci, parce qu'elle me paroît indiquer une disposition plus favorable dans les humeurs et dans l'ensemble de la santé; mais je craindrois fort, et je me garderois bien de puiser mon levain dans des petites véroles malignes et pourprées, ce caractère me paroissant très-susceptible de communication, et tous les praticiens conviennent

(1) M. de Baux, médecin de Marseille. Journal de médecine, avril, 1770.

qu'il y a des germes absolument délétères par eux-mêmes.

9. Je pense, avec Morton, Diemerbroek, Audry, etc. que l'ouverture des boutons faite au visage des varioleux et dans le reste du corps lorsqu'ils ont atteint leur entière maturité, ne guérit ni ne soulage le sujet; qu'elle est au moins inutile si l'inflammation subsiste à la base, parce qu'elle n'en est pas diminuée, encore plus si elle a passé, parce qu'en cessant, tous les accidens sont finis. L'idée que le pus formé des boutons cause, en refluant dans le sang, la fièvre secondaire, et les autres accidens, est contraire à la vérité, et même à la vraisemblance; ce n'est pas celui qui est fait, mais celui qui ne peut se faire et s'achever, qui est le principe et la matière des reflux et des métastases, et c'est celui qui est le plus fait qui me paroît la matière la plus efficace, la plus propre pour l'inoculation. Je suis convaincu aussi, avec M. Nicot, que la matière a d'autant plus d'activité, qu'elle est plus fraîche; et, autant que je le peux, je la transporte

avec la lancette, sans la laisser sécher, du sujet affecté à celui qui doit l'être : je suis cependant loin de croire qu'elle perde toute fécondité quand on l'a laissé vieillir plus de huit jours, et qu'elle ne réside que dans le pus. Il est connu qu'on peut inoculer avec la matière de la transpiration d'un varioleux : les Suttons s'en servent quelquefois; ils emploient aussi la matière la plus crue des boutons, l'humeur qui découle du coin de l'œil, celles qu'ils puisent dans les piquûres des inoculés avant que la petite vérole se soit déclarée. Chandler et Houlston, qui ont répété ces expériences, ont pensé que c'étoit dans ce choix que consistoit la partie essentielle et secrète de leur méthode : j'ai eu aussi autrefois la même idée, qui cependant n'a point maîtrisé ma pratique. Il est certain aussi que des fils imprégnés de pus variolique, ont conservé pendant plusieurs mois leur propriété bien marquée, que les croutes l'ont retenu plus long-temps; j'ai plusieurs observations propres qui l'attestent. Les inoculations dont parle M. de

Baux, qui ont donné une bonne petite vérole, avoient été faites avec des mêches garnies, six mois auparavant. Les Chinois gardent plusieurs années les croutes dont ils se servent pour inoculer, et beaucoup d'auteurs, au nombre desquels est M. Rousel, croient qu'en effet les années passent sur le levain variolique sans en diminuer, ou du moins sans en détruire l'efficacité. Cependant il est plus prudent de l'employer bien frais, pour n'avoir aucune inquiétude sur la nature de la maladie qu'on veut déterminer : des effets imparfaits, locaux, nuls, laissent ensuite une incertitude désagréable, ou une sécurité trompeuse.

10. J'ai commencé aussi à inoculer par les incisions et les vésicatoires; mais depuis plusieurs années, je donne la préférence aux piquûres, et je les fais aux bras. Cette méthode, que les Suttons et Gatti ont mise en vogue, est aujourd'hui la plus généralement adoptée; c'est aussi celle qui étoit anciennement pratiquée dans la Grèce, dans l'Archipel, dans

l'Asie, et que la femme de Thessalonique établit à Constantinople en y apportant l'inoculation, et que Timone et Pilarini ont exposée; c'est aussi la même qu'on a retrouvée dans le pays de Galles, où les enfans se percent eux-mêmes leurs boutons mûrs avec une aiguille pour l'imbiber, et s'en servent ensuite pour piquer leurs camarades, dont ils retirent quelques sous, ce qui s'appelle *acheter la petite vérole*. Cette méthode est fort commode, très-efficace, point douloureuse; il n'y a à craindre par elle ni méprise, ni suite; il faut seulement qu'on ait bien attention d'insérer la lancette sous l'épiderme, pour que la matière porte bien sur la peau nue, l'y retenir un peu avec le doigt, prendre garde qu'on ne l'en détache pas en frottant le bras, en le baignant, etc. J'ai inoculé quelquefois entre le pouce et l'index; c'est l'endroit d'élection au Bengale; mais je préfère le bras, à cause des ulcères qui s'y forment, des cicatrices qui restent, de la facilité de soustraire les piquûres à l'air, aux frotte-

mens et aux causes qui pourroient enlever la matière, et j'en fais ordinairement quatre à chaque bras.

11. Les quatre ou cinq jours qui suivent cette insertion doivent être employés à l'ordinaire, mais avec plus de régime, de la dissipation, et de l'exercice sans fatigue. La fièvre ne doit se décider que le six ou septième jour. Si elle commençoit plutôt, on devroit croire qu'elle est l'effet de la contagion, et que la petite vérole qui aura lieu en est la suite naturelle. Dans ce cas, l'éruption se fait avant le neuf ou dixième jour; celle qui est déterminée par l'inoculation n'a jamais lieu qu'après ce terme. Si la fièvre arrivoit plus tard, ou s'il n'en survenoit point, s'il n'y avoit point d'éruption générale, quelque soit l'état des piquûres, on doit craindre que l'inoculation n'ait pas pris, et il est prudent de répéter, après *un certain temps*, l'inoculation. Mais on doit bien se garder de se trop presser, on risqueroit de décider deux petites véroles, d'exciter une nouvelle fermentation avant que la pre-

mière fût passée et eût agi sur toute la matière disposée, et d'occasionner ainsi des accidens. M. Desoteux, chirurgien-major du régiment du Roi, aussi digne de foi que de confiance, m'a assuré avoir vu une personne qui fut ré-inoculée assez précipitamment, parce qu'on croyoit avoir manqué la première inoculation; la fièvre, l'éruption, la petite vérole eurent lieu, et leur cours peu après la seconde insertion; mais lorsqu'elle étoit à la période de la suppuration, il survint une fièvre vive, qui fut suivie d'une nouvelle éruption assez considérable, et une seconde petite vérole croisant la suppuration et la dessication de la première, fit son cours d'une manière très-orageuse; il y a d'autres exemples semblables. Le docteur Dimsdale et beaucoup d'autres inoculateurs croyent que l'inoculation a eu son effet, et qu'il y a eu assez de petite vérole pour établir la tranquillité, si les piquûres ont été enflammées, s'il y a eu de la suppuration, et sur-tout s'il y a eu quelques boutons vagues dans le corps,

quoiqu'ils n'aient pas suivi régulièrement leur période; sans doute ces efflorescences légères sont quelquefois l'explosion entière de tout le levain variolique qui est dans le corps; cependant elles ne me paroîtroient pas toujours propres à rassurer contre la récidive; des cas rares ne doivent pas faire règle.

12. L'air frais, si recommandé par Sydenham et par beaucoup d'autres, est sans doute un grand remède contre les accidens qui surviennent au moment de l'incubation; il suffit souvent pour dissiper les convulsions dans les enfans, pour calmer ce mal-être si pénible chez les adultes; il est le principal remède des accidens produits par le régime et les remèdes chauds. Il est très-à-propos de mener ou de porter les malades au grand air, de les faire promener à pied ou en voiture, et c'est une raison de plus pour choisir, autant qu'on le peut, une saison favorable et une température douce. Cependant l'usage de ce moyen demande beaucoup de prudence et de circonspection,

sur-tout lorsque l'éruption se prépare ou commence : il y a souvent alors une moiteur générale qui est fort utile ; loin de la contrarier, il faut la favoriser par une chaleur modérée, et par le repos du lit. Tant que l'éruption se fait, il est prudent de garantir de la trop grande fraîcheur, de l'humidité froide, des vents impétueux; ils ne pourroient qu'être nuisibles. Vous avez su, dans le temps, que le fils d'un souverain ayant été porté dans un jardin pendant l'éruption de la petite vérole inoculée, se laissa aller sur l'herbe mouillée, les vêtemens et la chemise se soulevèrent, la peau porta à nud, les boutons s'affaissèrent et disparurent, il survint des convulsions dont l'issue fut funeste : ce même cas s'est répété d'autres fois. Il y a aussi quelques circonstances de foiblesse et d'affaissement qu'il ne faut pas trop contrarier, en forçant les malades à un exercice qui est alors impraticable, ou trop fatigant.

13. Le traitement pendant le cours de la petite vérole inoculée n'exige rien de

particulier; il est communément plus simple et le régime moins rigoureux, parce que la maladie est ordinairement plus légère. Le lait coupé, les herbages et les fruits cuits en sont la base, mais lorsque le cours est fait; c'est ici plus que jamais, et plus que par-tout ailleurs, le cas de purger plus d'une fois, même sans indication marquée; l'empirisme semble décider seul quand il n'y a aucun signe de besoin; mais cet empirisme est le résultat d'un grand nombre d'observations. Les purgations omises peuvent servir à fonder les reproches qu'on a faits à la petite vérole inoculée, de laisser après elle beaucoup de langueurs et d'incommodités; répétées avec attention, elles préviennent sûrement ces suites désagréables; elles concourent même au rétablissement et à la meilleure santé des personnes qui ont été inoculées cacochimes et maladives. Il me semble aussi que ces purgations répétées sont plus nécessaires après la petite vérole inoculée, et sur-tout après celles qui ont été bien bénignes et peu décidées, que lorsque l'é-

ruption a été très-abondante, et que les boutons ont parcouru bien régulièrement toutes leurs périodes. Dans ces petites véroles si douces, incomplètes, et, pour ainsi dire, forcées, les efforts ont été moins opportuns et trop modérés, la suppuration n'a pas été assez active pour débrouiller, atténuer, mûrir, dompter et évacuer tout le levain variolique, et les autres principes de maladie qui pourroient avoir été développés avec lui. Il faut que les purgatifs complètent l'ouvrage, et dût cette pratique être traitée de routine, je ne puis assez la recommander comme un moyen d'aller au plus sûr, et en prêcher les avantages et la nécessité; je remarquerai, à cet égard, que les poudres fondantes sont, en général, très-appropriées aux enfans, et que les eaux minérales purgatives remplissent très-bien, chez les adultes, l'objet proposé.

Il paroît incontestable, mon cher confrère, que l'inoculation ne doit pas être indifféremment abandonnée au hazard et à l'ignorance; que les précautions, les

soins, les secours, l'action ou l'inaction, avant, pendant et après la maladie qui en résulte, doivent être prescrits et déterminés par un homme éclairé, qui, agissant dans ce cas, comme dans tous les autres, d'après des règles fixes, des principes certains et une expérience particulière, laisse plus ou moins à la nature, suivant que les circonstances l'exigent; en agissant autrement, on expose les malades au danger, on encourt personnellement du blâme, et on attire sur une méthode salutaire des inculpations peu méritées. Il y a, à cet égard et à tous les autres, un milieu louable entre cette absolue sécurité, cette indifférence présomptueuse qui bravent tout, qui négligent tout, et cette excessive pusillanimité, qui, par la recherche et l'entassement de précautions trop minutieuses, surcharge les malades d'une manière fatigante et désagréable, et laisse échapper des occasions essentielles et un temps précieux.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines;
Quos ultra, citraque nequit consistere rectum.

Il est bien temps aussi que je mette des bornes à cette lettre et à ces discussions ;; mais je suis prêt à recommencer sur les autres objets qui pourront vous intéresser,, pour vous prouver que mon zèle et mon attachement n'en admettent point.

Je suis, sans réserve, tout à vous.

Paris, 25 juillet 1785.

II.e LETTRE SUPPLÉMENTAIRE,

A M.r W.. N.., D.. M... à H.....

Considérations sur les changemens et objets nouveaux que Paris présente dans l'ordre de la santé, depuis 1785 *jusqu'en* 1804.

Vous sentez bien que je n'ai rien de nouveau à vous dire sur l'action des grandes causes générales auxquelles on a donné,, à-propos ou à tort, le nom de *quatre élémens*, sur les effets variés des saisons, sur l'influence du climat, sur la température, sur le tempérament, les constitutions, les

dispositions de santé ou de maladie qui en résultent : l'énorme commotion qui a eu lieu dans l'ordre civil, politique et moral de la France, n'a point heureusement atteint le système physique.

Depuis vingt ans, Paris, malgré l'enceinte qui paroît circonscrire son étendue, a été considérablement agrandi; une nouvelle ville a été formée dans un quartier qui ne présentoit que quelques maisons éparses, au milieu de vastes jardins ou marais; des logemens élégans et commodes y ont attirés de nombreux habitans. Après des variations assez rapides, la Chaussée-d'Antin a vu l'opulence fixer dans son sein son brillant domicile. Il est résulté de cette augmentation de maisons, qu'il y a eu ailleurs moins de presse et d'entassement, puisque le nombre des individus a été bien loin de s'accroître (1). Les embellissemens

(1) Suivant le mémoire lu par M. Morand à l'Académie royale des Sciences, le ... mai 1779, la population de la France, et celle de Paris en particulier, éprouvoit chaque année une augmen-

et la salubrité ont fait de grands progrès, sur-tout depuis l'établissement d'un gouvernement qui a su réunir de grandes vues à de grands moyens; des rues étroites sont élargies, de nouvelles sont percées, des quais sont construits, des places, des marchés se multiplient dans différens quartiers; par-tout on travaille à rendre plus considérables et plus faciles l'accès du soleil et la circulation de l'air, ces principes essentiels de vie et de santé. L'eau qui,

---

tation marquée; cette dernière qui, au commencement du dernier siècle, d'après M. l'abbé d'Expilli, n'alloit qu'à 600,000 habitans, se portoit, au bout de quarante ans, suivant M. de Buffon, à 658,000, et quelques années après, suivant M. Maheau, à 670,000; aujourd'hui, elle n'est guère au-dessus de 600,000 : ainsi, loin d'avoir obtenu l'accroissement progressif observé, il paroîtroit qu'elle a essuyé une diminution effective. Des causes trop connues peuvent y avoir influé; il est cependant possible que les données et les calculs, dans ce genre comme dans bien d'autres, fussent alors moins sûrs, moins faciles et moins exacts que dans ce moment.

sous ces rapports, mérite de leur être associée, qui est si habituellement, si généralement utile et nécessaire, paroît aussi attirer l'attention, la vigilance et les efforts du gouvernement; il sent combien il importe à la santé des habitans d'une grande ville que la boisson journalière des malheureux, des artisans, de cette classe précieuse de la société, soit d'une bonne qualité, qu'elle la conserve par les soins d'une police active et constamment agissante. En effet, les précautions et les mesures les plus sages sont prises pour la constater et l'assurer. Vous jugez facilement, d'après les observations exposées lettre IV, que les eaux de la Seine, si supérieures à celles qui viennent d'autres fontaines ou sources, en sont le principal objet; vous aurez vu (même lettre) combien la quantité d'eau coulante dans tous les quartiers, dans les différentes rues, facilement conduite et transportée dans les maisons, seroit précieuse pour la propreté, pour la salubrité, pour un grand nombre d'arts, et pour tous les usages et besoins domes-

tiques. Les souhaits les plus étendus, les projets les plus dispendieux, dès qu'ils ont l'intérêt public pour objet, sont écoutés, examinés et mis à exécution; des travaux immenses sont commencés pour amener une rivière, celle de l'Ourq, dans la partie la plus élevée de la ville. Vous concevez combien ces distributions d'eaux multipliées, promptes, faciles et abondantes favoriseroient le nettoyement des rues, l'écoulement des ruisseaux et des égoûts, l'économie domestique et de nombreux ateliers. Il est fâcheux que ces avantages soient, en quelque sorte, restreints à une partie de la ville située au nord et au levant; mais il seroit possible, et il est à désirer qu'on les étende à la portion située sur la rive gauche de la Seine. Pour remplir cet objet important, deux grands et sûrs moyens sont à la disposition du gouvernement; l'un est l'ancien projet d'amener la rivière d'Yvette et celle de Bièvre réunies, dans les parties les plus élevées du côté du midi; l'autre seroit l'établissement d'une pompe au nouveau

pont qui se prépare vis-à-vis le Jardin des Plantes : ce dernier me paroîtroit préférable sous le rapport de la facilité, de l'économie et de la célérité, avantages aujourd'hui doublés par le perfectionnement reconnu de la mécanique hydraulique, et il y auroit celui plus déterminant encore, de fournir l'eau la plus pure et la plus salutaire pour la boisson. On ne peut se dissimuler que cette eau ne soit, dans plusieurs quartiers, trop rare, trop chère, trop difficile à transporter pour la classe très-nombreuses des gens peu aisés, qui habitent ordinairement le faîte presque inaccessible des maisons les plus élevées; des distributions abondantes et multipliées de bonne eau, seroient pour tous les citoyens, et sur-tout pour cette portion intéressante, un bienfait inappréciable. Ces objets et ces considérations n'ont point échappé à la pénétration et à la sollicitude du gouvernement; et au milieu des soins et des dépenses que nécessite la guerre que viennent de nous susciter une cupidité perfide et une rivalité

jalouse, il ne laisse imparfait ni languir aucun ouvrage d'utilité publique. D'anciennes fontaines taries sont restaurées et rétablies, de nouvelles s'élèvent, et on les voit avec transport former en même temps des monumens de gloire et de reconnoissance pour des héros bienfaiteurs de la patrie, et une source de biens pour les habitans. Il est sans doute à desirer que toujours ce double but soit rempli, et qu'un bienfait général soit réuni aux hommages de la gratitude publique; mais, outre ces grands monumens qui exigent un long temps, de grandes dépenses et un local favorable, on pourroit desirer l'établissement facile, économique et prompt de fontaines simples dans plusieurs rues ou carrefours; les places trop vastes et trop nues (1) seroient utilement embellies et vivifiées par des magasins d'eau coulante ou jaillissante, en recréant la vue sans la borner, répandroient dans l'air une vie et une fraîcheur qui ne seroient pas

(1) *Est modus in rebus, sunt certis denique fines*, etc

indifférentes

indifférentes sous le rapport de la santé ; des arbres habilement choisis, plantés avec art, pourroient agréablement occuper une partie de ces vastes espaces : on sait combien l'action seule de la végétation est favorable au développement de l'air vital. Peut-être aussi aimeroit-on à y trouver une sorte d'abri contre les incommodités que font éprouver, dans de grands emplacemens trop découverts, l'impétuosité des vents, la rigueur du froid et les ardeurs du soleil ; les décorations que l'architecture, la sculpture et la politique peuvent y ajouter, ne sont pas de notre sujet.

Je l'ai déjà dit : quelque violent, quelqu'affreux, sous tous les rapports, qu'ait été le bouleversement révolutionnaire, on n'a pas été dans le cas de remarquer une grande altération, au moins relative à la santé, dans les mœurs et les habitudes ; peut-être est-il vrai que la corruption, la démoralisation, l'âpreté, l'ambition, les prétentions, etc., auparavant concentrées dans certaines classes, sont devenues plus générales ; peut-être y a-t-il moins d'amé-

nité dans les manières, de douceur dans le ton, de politesse dans les formes, etc. chez beaucoup de gens devenus subitement grands et riches; peut-être y a-t-il réellement, à certains égards, plus de têtes travaillées et moins de corps occupés et exercés; mais, en général, la force et l'activité physique n'ont rien moins que diminuées, et les occasions de se développer ont été plus nombreuses et plus fréquentes.

Le caractère de notre nation paroît avoir acquis, au milieu des malheurs et des périls, et par l'usage qu'elle a été obligée à faire de ses forces et de ses moyens, plus d'énergie et de fixité; les efforts violens, utiles et glorieux que le Français a fait pour soustraire sa patrie aux dangers dont l'Europe réunie contre elle la menaçoit, ont augmenté son attachement pour elle, animé ou créé en lui un esprit public : ces dangers extérieurs dissipés, les maux intérieurs sans nombre détruits, ont excité en lui plus d'affection et de confiance en faveur du gouvernement et du chef auxquels il a dû d'en être délivré. C'est dans

cette grande lutte qu'il a mieux appris à connoître ce qu'il étoit, ce qu'il pouvoit, et sans doute ce qu'il devoit. Paris est, à beaucoup d'égards, la réunion, l'extrait et le type de la France entière.

S'il est vrai, comme je l'ai remarqué (lettre VII) que le goût et l'exercice de la bienfaisance soient des preuves assurées que la corruption n'est pas extrême, vous repousserez les idées trop défavorables qu'on a pu vous donner à cet égard sur les Parisiens, et sur les Français en général : quoiqu'en disent quelques aristarques moroses, cette utile vertu semble être plus réelle, plus universelle, plus répandue et plus éclairée; peut-être y a-t-il moins de charités ou d'aumônes, mais il y a plus de secours, et ils sont mieux distribués ; il y a plus de pauvres, mais il y a moins de mendians, et on prend des moyens plus sûrs et plus efficaces pour subvenir aux besoins de l'indigent, pour adoucir ou prévenir ses maux. Outre les bienfaits particuliers, connus ou cachés, le gouvernement fait répandre ici près de dix-huit

cent mille livres en secours à domicile, qui feroient très-peu d'effets réparties sur plus de cent mille individus qui décuplent, et sont très-profitables par la manière dont ils sont employés, soit en matériaux et en instrumens de travail, soit en vêtemens, chaufage, subsistances, etc. Vous avez pu voir, dans le *rapport* que je vous ai envoyé du maire du dixième arrondissement, un échantillon, bien digne de servir de modèle, de ce que peut la réunion bien entendue du zèle, des lumières et de l'humanité. Dans le compte de ses travaux, que le comité de consultation gratuite prépare, vous verrez la suite de ce tableau intéressant; vous vous convaincrez que les superbes institutions que votre ville offre dans ce genre, trouvent ici non de simples admirateurs, mais des imitateurs très-actifs. Plusieurs départemens présentent aux cœurs honnêtes et satisfaits cet exercice éclairé, et par-là plus avantageux de la bienfaisance.

C'est bien à tort, et sûrement en vain, que ces censeurs inquiets se déchaînent

avec aigreur contre l'étalage, sans doute quelquefois peu sincère, de bienfaisance, qui a lieu dans les sociétés, dans les ouvrages et sur les théâtres; il semble qu'il n'y a, à leurs yeux, qu'un genre d'hypocrisie et d'affectation qui soit permis et tolérable; les mots de philosophie, d'humanité, de bienfaisance, de philantropie, choquent leurs oreilles délicates. Ce n'est pas le cas d'examiner ici jusqu'à quel point il est vrai que l'hypocrisie, dans l'ordre religieux, est un hommage que le vice rend à la vertu, et si elle peut jamais avoir un fondement louable et une utilité réelle; mais il est certain que des avantages sensibles résultent toujours de la bienfaisance, quels qu'en soient d'ailleurs le principe et la source.

Soit que la mode, le ton, l'orgueil, le devoir ou le sentiment déterminent la bienfaisance, ses effets sont précieux, surtout lorsque l'application en est sage et bien dirigée. Combien de traits éclatans de bienfaisance ne trouve-t-on pas chez certain peuple, fruits exclusifs de l'os-

tentation et de la vanité ? N'en a-t-on pas vu dériver avec une vraie utilité, au moins pour quelques individus, de sources corrompues et notoirement empoisonnées ? Le résultat est toujours le soulagement du malheur et de l'indigence.

Loin de déprécier les tableaux réels ou factices de la bienfaisance, les éloges répétés, même jusqu'à satiété, de l'exercice de cette douce et utile vertu, on devroit les multiplier et les encourager, et rendre, s'il étoit possible, la bienfaisance un objet de mode et de bon ton.

Sans doute, celui qui a besoin de ces motifs étrangers, qui n'y est pas excité par un heureux caractère, par une douce sensibilité, est privé d'un plaisir délicieux ; sans doute, celui qui compte trop sur la reconnoissance est souvent trompé ; mais le bien répandu sur l'infortune, ne laisse pas de produire les fruits nécessaires et desirés.

Observons cependant, sans craindre les reproches de prévention et de partialité, que la bienfaisance que nous pourrions

appeler sentimentale, est la plus analogue au caractère français, et que ce caractère, momentanément et partiellement suspendu pendant la tourmente révolutionnaire, est aussi pleinement rétabli que l'ordre; et même, dans ces temps d'horreurs et de calamités, combien de traits héroïques de bienfaisance, dignes du burin de l'histoire, n'ont pas fourni l'affection conjugale, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, le dévouement domestique, l'amitié généreuse et l'impérieuse humanité? Combien d'institutions générales marquent et attestent la bienfaisance du chef de l'état? ses soins immédiats, ses attentions minutieuses, ses visites particulières dans les départemens, dans les manufactures, dans les ateliers, dans les maisons d'éducation, dans les divers établissemens, sont les bienfaits les plus utiles par l'encouragement, l'émulation et l'activité qu'ils y répandent. Cette sollicitude affectueuse qui exige du temps, des soins, des peines & des lumières, est un bienfait plus réel,

plus solide et plus profitable que les libéralités pécuniaires, non moins faciles qu'agréables. A-t-on jamais vu plus d'actes particuliers de bienfaisance hardie et courageuse, dans les cas trop multipliés d'incendie, de submersion, d'orage, d'attaques par des brigands, ou des animaux furieux, enragés, etc.? ont-ils jamais été plus relevés, accueillis et récompensés par le gouvernement? Le recueil de ces faits, épars dans les dépôts et les papiers publics, en est aussi étendu qu'intéressant. Tous ses coopérateurs, ministres, agens, administrateurs, sont animés du même esprit.

L'exposition détaillée de tous les moyens et de tous les établissemens dans ce genre, qui sont déjà en exercice, et de ceux qui se préparent, seroient certainement propres à vous convaincre et à vous satisfaire (1). Je n'aurois pas moins de plaisir,

(1) Dans le court espace de deux années, les dons variés que la piété généreuse et la bienfaisance éclairée ont offert à l'humanité souffrante, pour

et je vous le transmettrois sûrement, à vous accompagner dans nos hôpitaux et dans nos hospices, plus divisés, disposés et administrés avec plus de sagesse, dordre, d'économie et d'utilité; mais vous trouverez ces détails dans les *rapports comptes-rendus* déjà cités, et dans d'autres écrits qui les concernent immédiatement. Je ne dois cependant pas vous laisser ignorer que cet Hôtel-Dieu, dans lequel vous n'aviez vu autrefois qu'un cloaque infect, où les malades entassés, plus ou moins long-temps confondus avec les mourans et les morts, alloient trop souvent puiser de nouveaux maux et des causes plus actives de destruction; où le retranchement de leur subsistance et des moyens de guérison étoit une horrible spéculation favorable à la cupidité; cet Hôtel-Dieu, dis-je, est devenu, par la disposition des salles, par diverses répara-

---

augmenter ou réparer le patrimoine dévasté des établissemens qui lui étoient consacrés, s'élèvent à près de cinq millions.

tions, par la séparation convenable et l'isolement nécessaire des malades, et par le concours des talens et de l'humanité, une piscine salutaire, un asyle sain et secourable. Peut-être est-il vrai que les mesures ordonnées par la sagesse, pour éloigner de ce refuge et des autres l'avide fainéantise, en rendent l'accès trop difficile aux indigens réellement et gravement malades. *In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.* Mais les écarts ou les erreurs, dans la pratique du bien, sont aisés à corriger.

Ce tableau expositif des bienfaits du gouvernement, de l'exécution de ses vues pour tout ce qui tient à l'amélioration physique et morale de ses administrés, peut n'offrir, je le sais, qu'un foible intérêt à des esprits froids, égoïstes ou superficiels; mais vous, mon cher confrère, vous ne trouverez ni injuste, ni déplacé cet essor d'un zèle que vous partagez, vous qui savez si bien que le plus intéressant, le plus commun et le plus digne objet de la bienfaisance, est l'infortuné

qu'accablent à l'envi, en s'aggravant réciproquement, l'indigence et la maladie, et que tout ce qui est relatif à cette utile vertu, est plus spécialement du domaine de la médecine.

Les mœurs, les habitudes, les coutumes et le régime sont restés ou sont revenus à leur ancien état; il est cependant un changement introduit dans certaines classes des habitans, favorable à leurs occupations, et dont la santé pourroit s'applaudir, que la tournure des affaires et les circonstances ont amenées; c'est celui de l'heure des repas. En reculant le dîner jusqu'après quatre heures, et souvent plus tard, on n'est plus guère dans le cas de souper; l'intervalle entre un repas trop considérable et le sommeil de la nuit, devient par-là plus long; les accidens, suite ordinaire des indigestions, doivent être, et sont en effet plus rares. L'assurance de Dumoulin, qui ne s'étoit jamais levé la nuit pour quelqu'un qui n'avoit pas souper, viendroit également à l'appui de cette opinion.

Le goût et l'usage des bains, aussi favorables à la santé qu'à la propreté, se sont beaucoup accrus et répandus, ainsi que les moyens d'y satisfaire; les établissemens y destinés ont été rendus plus communs, plus commodes et plus accessibles. Dans ce pays, théâtre trop ordinaire de l'engouement, il y auroit quelques motifs de craindre l'abus et les inconvéniens de ce secours, soit parce que, poussé à l'excès, il amollit et énerve, soit parce qu'inconsidérément déterminé par la mode ou l'impéritie, il peut être employé mal-à-propos et sans précaution, soit aussi parce qu'il fait quelquefois payer, par un dommage grave, un foible soulagement, que la nature et le temps eussent plus sûrement procuré; et c'est sur-tout le cas des femmes enceintes, que pour le plus léger tiraillement, pour des douleurs inévitables et passagères des reins, on plonge indiscrètement dans le bain. Sans doute, il est des circonstances de grossesse où l'usage prudent et bien indiqué du bain est utile et nécessaire;

mais dans la marche ordinaire de la nature, c'est une superfluité, et par conséquent un vice. Les écarts ou les abus dans ce genre ont déterminé souvent des accouchemens précoces, et des suites fâcheuses pour les mères et les enfans. *Ne quid nimis.*

L'industrie s'est occupée, avec beaucoup d'avantages, à procurer, dans les eaux courantes de la Seine, les moyens heureux d'y prendre ces bains, qui, pendant les chaleurs brûlantes de l'été, sont aussi agréables qu'utiles; elle offre, à des prix très-modiques, des asyles commodes ou dans un paisible repos, et un modeste isolement : on peut jouir avec sûreté de ces bains toniques et rafraîchissans. Dans certaines parties, on peut y joindre l'exercice, sans risque et sans fatigue; ailleurs, est enseignée et pratiquée cette partie intéressante de la gymnastique, qui, procurant, développant et augmentant la force, la souplesse et l'agilité, donne le talent d'échapper à des dangers pressans, et d'y soustraire les autres : le savoir dans

ce genre et dans beaucoup d'autres, établit la confiance et la sûreté, excite le courage, favorise la bonne volonté et en facilite les effets. La décence et la sûreté sont conciliées, dans cette école, avec l'exercice et l'instruction. Vous sentez combien, par cette réunion de moyens qu'appelle la prudence, et dans le sein d'une eau froide et courante, la santé, notre article favori, doit gagner.

Plus loin, des militaires, habillés et armés, s'accoutument et s'exercent non-seulement à franchir avec aisance et sûreté les barrières qu'opposeroient à leur zèle la profondeur et la rapidité des fleuves, mais encore à y faire, avec succès et facilité, les opérations et les évolutions de leur état.

Un objet non moins digne de votre attention sur cette matière, est l'heureuse tentative que l'art a fait pour transporter et naturaliser ici toutes les fontaines minérales. Les bains d'Albert et de Tivoli offrent, à ces égards, les dispositions les plus favorables, et toutes les ressources

qui sont éparses dans les différentes contrées de la terre; non-seulement on y trouve les eaux minérales parfaitement imitées, mais tout ce qui est nécessaire pour leur emploi en bains, douches, vapeurs, fumigations, boues, etc.; par-là, ces secours puissans sont mis à la portée de beaucoup de gens qui eussent été empêchés d'y recourir, à cause des voyages longs, pénibles et dispendieux qu'ils exigeoient: beaucoup d'avantages et d'agrémens sont ici réunis à ces inappréciables bienfaits. Ainsi, l'art hardi et heureux émule de la nature, la seconde et la remplace; ainsi la chimie multiplie ses présens à l'humanité; ainsi Paris, augmentant et diversifiant ses conquêtes et ses richesses dans tous les genres, réunissant dans son sein les productions que la nature et les arts avoient répandu dans des climats et des pays différens, vous présente non-seulement la capitale d'un grand empire, mais la métropole du monde, en un mot, un vrai microcosme.

Il est un autre article qui, par l'insta-

bilité ordinaire de son cours, sembloit devoir être étranger ou échapper aux observations de la médecine, mais qui est devenu, par sa fixité et ses inconvéniens, un sujet trop important; je veux parler de la mode, qui, dans des classes très-nombreuses, a presque annullé les vêtemens les plus nécessaires à la santé, ainsi qu'à la décence. Je n'insisterai pas sur l'odieux de son origine, sur les vices moraux qu'elle présente, qu'elle suppose ou produit; d'autres écrivains peuvent et doivent y trouver un juste sujet de réflexion et de censure; mais devenue, en quelque sorte, un usage par sa longue durée, et une source très-considérable d'accidens, de maladies et de mort, elle mérite une place dans les tables nosologiques et dans les annales de la médecine. En effet, on voit, depuis long-temps, les femmes ayant la poitrine et la presque totalité des bras absolument nuds; le reste du corps couvert et à peine voilé d'une gaze légère et transparente, affronter les intempéries, les vents, le froid, et

sur-tout la fraîcheur et l'humidité habituelle des soirées prolongées. Une observation trop répétée présente parmi elles les toux, les catarrhes, les fluxions de poitrine, les phthisies pulmonaires multipliées d'une manière effrayante. La marche, la tournure et l'issue de ces maladies sont d'une gravité et d'un danger remarquables; la mortalité est frappante. On ne peut qu'attribuer à la même cause la fréquence sensible des inflammations, des dérangemens, des congestions et des dépôts dont les organes inférieurs du bas-ventre sont le siége. La nature est contrariée, sous tous les rapports, par l'exposition de ces parties aux impressions du froid : il n'est pas douteux que les suites funestes des couches, que beaucoup d'affections laiteuses dérivent de la même source. Quelles que soient, sur tous ces points, les réclamations de la raison, de la politique, de la morale et de la médecine, l'empire irrésistible de la mode les brave et en triomphe; heureusement, il s'exerce moins sur les classes que le défaut

de fortune laisse plus rapprochée de la raison et de la nature.

L'âpreté de votre climat, la variabilité plus dangereuse de la température, et le caractère plus froid et plus fixe de vos habitans, n'ont opposé qu'une foible barrière à l'introduction de cette mode pernicieuse, tant son empire est universel et puissant! tant le desir de plaire a de force et d'étendue chez ce sexe, qui s'y croit destiné par la nature! tant il est absolu sur les moyens qu'il imagine les plus propres à atteindre ce but! Vous avez gémi plus d'une fois sur les inconvéniens et les dangers qui en résultent.

L'ardeur avec laquelle les mères, déférant à la voix de la nature, aux conseils de la raison ou à l'empire plus puissant de la mode, s'étoient portées à remplir dans leur entier les devoirs de la maternité, en nourrissant elles-mêmes leurs enfans, s'est beaucoup rallentie. Il n'est pas aisé de décider si c'est un sujet de reproche ou de louange; il est au moins certain que celles qui ne peuvent ou ne

veulent pas se vouer à ces douces et pénibles fonctions avec l'exactitude et la sévérité nécessaires, font beaucoup mieux de s'en abstenir; si elles sont empêchées par leur extrême pénurie, par la nature de leurs travaux, par les obligations de leur état, ou par leur goût immodéré de la dissipation et des plaisirs, du régime paisible et sage qu'elles exigeroient des nourrices mercenaires, elles font un tort réel à leur santé, à celle de leurs nourrissons, à la patrie et à la société, qui doivent craindre de ne pas trouver un jour, dans des enfans foibles et cacochimes, des citoyens et des hommes : leur nombre est très-considérable dans cette grande et tumultueuse cité.

J'aime à me rappeler avec quelle satisfaction, avec quel intérêt, au milieu des ennemis et des détracteurs de la France, vous applaudissiez aux exploits, aux succès, aux victoires, et, j'ose dire, aux vertus de ses défenseurs; lors même que l'intérieur étoit en proie au désordre et à l'ignominie, la gloire environnoit

ses armées triomphantes. En déplorant une séparation cruelle pour tous deux, vous avez partagé le bonheur et la joie que le rétablissement de l'ordre, de la paix et des lois ont fait éprouver à tous ceux qui, sincèrement et constamment attachés à leur patrie, ne lui ont point imputé les injustices et les malheurs, ouvrage de quelques êtres méchans ou insensés, excités et payés par d'atroces rivaux. Vous avez aussi partagé notre admiration et notre reconnoissance pour le héros bienfaiteur de la France, qui a su donner plus de force et d'activité à toutes les parties de l'administration, à tous les élémens de la splendeur et de la prospérité publique, aux sciences, aux arts, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture; par qui la religion, base si précieuse ou lieu nécessaire, et indispensable appui de la morale, a recouvré ses autels, ses ministres et ses adorateurs. Vous avez été particulièrement charmé des soins et des bienfaits étendus à la médecine, qui, comme science et comme profession, par

son but et par son objet, a tant d'influence sur le bonheur général et individuel; vous avez lu, vous avez apprécié ces réglemens qui mettent enfin quelques bornes à l'anarchie et au désordre qui infestoient cette partie. Mes vœux et mes projets sont, comme vous voyez (1), réalisés sur certains articles; le temps et l'expérience pourront procurer, amener des améliorations, soit dans les études, soit dans l'exercice.

Vous auriez desiré qu'il y eût une démarcation plus prononcée dans l'enseignement et la pratique des différentes parties de l'art de guérir; vous craignez que les chirurgiens, forcés à devenir doctes pour être reçus docteurs, négligent trop les moyens de se former une main adroite et légère; qu'ils préfèrent ou usurpent trop facilement l'exercice de la médecine; et qu'enfin le désœuvrement, l'inhabitude, l'orgueil ou l'intérêt amènent l'a-

(1) Essais sur les moyens de former de bons médecins. Paris, 1792.

bandon ou la chute de cette partie importante de la médecine. Quoique ces abus et cet empiètement ne soient pas étrangers à cette capitale, les résultats et les dangers y sont moins à redouter que dans les départemens, ce vaste théâtre offrant d'assez nombreuses et intéressantes occupations aux bons chirurgiens, non-seulement à ceux qui embrassent l'art dans toute son étendue, mais encore à ceux qui consacrent exclusivement à quelqu'une de ses parties des talens plus exercés et plus utiles, tels que les accoucheurs, les oculistes, les dentistes, les renoueurs, etc. Il est probable qu'une nouvelle épreuve des inconvéniens attachés à la trop facile confusion de la médecine et de la chirurgie, déterminera à marquer d'une manière plus exacte les bornes qui doivent séparer, jusqu'à un certain point, l'enseignement et l'exercice de ces deux professions, également importantes et honorables, et qu'on verra renaître ces temps brillans et prospères où la Faculté de Médecine et l'Académie de Chirurgie

séparées, rivalisoient d'émulation, de gloire, d'utilité et de succès.

Blâmant, avec plus de justice encore, l'inconvenante réunion des fonctions médicales et pharmaceutiques, vous vous plaignez que j'ai trop foiblement censuré (1) la spéculation mercantile, qui porte la plus grande partie de vos confrères à joindre à leurs nobles fonctions, non les talens distingués de pharmacien, mais le débit lucratif des médicamens qu'ils prescrivent avec profusion ; mais ma position m'ordonnoit d'adoucir et d'emmieller des vérités trop amères. Nous sommes bien loin d'éprouver, dans cette ville, ce dernier inconvénient; nous n'avons point ici de vrais médecins marchands de drogues, vendeurs d'arcanes : il y a des lois sages, et qui commencent à être exécutées, contre les charlatans et les distributeurs d'adresses mensongères et de recettes dangereuses. Nos apothicaires sont, en général, bornés à l'exer-

(1) Essais sur la ville d'Hambourg, etc

cice d'un état qu'ils honorent par leurs lumières, et rendent aussi satisfaisant pour les médecins qu'utile à l'humanité souffrante.

L'intérêt de l'art et de la société réclameroit sans doute des dispositions sévères pour que les apothicaires, attentifs à remplir exactement les ordonnances des médecins, ne fussent pas trop faciles à livrer des remèdes sans elles; pour que des marchands en gros de drogues et d'épiceries ne s'ingérassent pas de les débiter en détail, et de livrer inconsidérément les préparations les plus délicates et les plus actives; pour réprimer, ou plutôt anaéntir la confusion dangereuse que présentent l'inconvenable étalage et le pernicieux rapprochement de l'arsénic et de la manne, du vert-de-gris et des pruneaux, etc. etc. On doit desirer, et il y a lieu d'espérer, dans ces parties essentielles, le rétablissement et les progrès de l'ordre et de la sagesse.

Vous seriez enchanté de voir, dans des hospices, cet établissement que j'avois si fort

fort desiré (des leçons de pratique à la suite des visites des malades); l'à-propos de cette instruction, et les lumières de ceux qui la donnent, en doublent le prix et l'utilité.

Je suis, etc.

Paris, 25 *janvier* 1804. (4 *pluviose an* 12.)

III.e LETTRE SUPPLÉMENTAIRE.

Sur la Vaccine.

Vous avez lu, mon cher confrère, les différens ouvrages faits sur cette singulière opération, par laquelle on prétend neutraliser la petite vérole, anéantir dans l'individu la disposition à contracter cette maladie, et délivrer à jamais l'espèce humaine de ce fléau désastreux. Exempt d'enthousiasme et de prévention, vous avez examiné, avec votre froide prudence et avec une impartiale réflexion, les déclamations favorables et contraires.

Il étoit difficile de ne pas se laisser sé-

duire et entraîner par la perspective de l'immense service que le succès incontestablement promis préparoit à l'humanité. Notre nation, plus mobile, plus prompte, s'est livrée, avec son ardeur ordinaire, à cet attrait enchanteur, quoique cruellement dupe des projets philantropiques venus d'Angleterre, relativement à l'esclavage des nègres; elle a adopté, sans considération pour cette source dangereuse, avec une incroyable précipitation, le moyen de rendre un service inappréciable à la société, présenté avec des apparences si spécieuses. Sûrement l'amour du bien public, plutôt que le desir de la célébrité et l'intérêt, a décidé les essais et produit ensuite cet enthousiasme bouillant, qui s'est irrité des obstacles et des contradictions; on doit croire que les oppositions ont eu le même principe, et que, de part et d'autre, la vérité n'a été ni outragée, ni altérée; peut-être le zèle pour l'opinion et le parti qu'on regardoit exclusivement comme ceux de l'intérêt public, a été trop ardent et trop vivement exprimé;

mais quel écrit polémique et tout-à-fait restreint dans les bornes étroites de la froide raison, sur-tout lorsque le sujet présente une grande importance, soit générale ou particulière ? Je suis encore convaincu que, sans crime de lèse-humanité, des médecins éclairés et sages ont pu retarder leur adhésion et leur acquiescement à cette nouvelle méthode, jusqu'à ce que le temps, arbitre souverain et nécessaire des découvertes, et l'expérience, fille du temps, eussent mis à celle-ci leur sceau décisif. En attendant, les essais et les opérations se multiplient, les relations circulent; les uns ne présentent que des faits favorables, d'autres ne contiennent que des observations décourageantes : les objections, les réponses, les répliques débarrassées de vain raisonnement et de personnalité plus déplacées, éclairent les ames honnêtes et impartiales, disposent et forment enfin l'opinion publique.

Cette lutte a été moins vive et moins considérables dans vos tranquilles régions, et, joignant à vos lumières celles des au-

tres, vous avancez avec plus de lenteur et plus de sûreté vers le sanctuaire de la vérité, qui, dans notre genre, est toujours celui de l'utilité. Vous me marquez que, depuis deux ans, toutes vos tentatives propres, et celles dont vous avez été témoin ont été heureuses; que nul vacciné, sous vos yeux, n'a éprouvé d'accident; qu'aucun n'a contracté la petite vérole, quoiqu'exposé à la contagion.

Sans être ni apôtre, ni propagateur, ni opérateur de la vaccine, j'ai eu de fréquentes occasions de la voir pratiquer, surtout au comité médical de consultation gratuite du dixième arrondissement de Paris, où nous avons cru joindre ce secours aux autres, d'en suivre la marche, le développement et les effets. Mes observations sont, en tout point, conformes aux vôtres; aucune maladie marquante ne m'a paru dériver de l'action du vaccin introduit; la fièvre passagère, qui constate cette action dans l'économie animale, survenant au sixième, septième ou huitième jour, quelquefois même plus tard, a été rarement

assez forte pour attirer l'attention; souvent elle a été à peine perceptible, d'autres fois, elle s'est réduite à un peu de lassitude et d'accablement; chez plusieurs, il n'y a pas eu le moindre dérangement dans la santé; chez la plupart des sujets, les boutons-piquûres n'ont appelé qu'une tumeur circonscrite phlegmoneuse, qui est paisiblement parvenue à sa maturité; chez quelques-uns, elle a déterminé un érysipèle plus ou moins vif et plus ou moins étendu, mais toujours sans gravité et sans conséquence. Il y en a qui ne se sont aucunement aperçu des suites, sans s'être asservi à aucune gêne et à aucun régime; il en est qui ont éprouvé, pendant quelque temps, un état de mal-être et de langueur, qui a cédé au temps et à quelques soins. J'ai observé chez plusieurs, soit pendant la dessication du dépôt vaccin, soit peu de temps après, une éruption qui a beaucoup varié en force et en étendue; quelquefois, légère et bornée aux environs des piquûres ou autour, elle n'a été qu'une simple incommodité; d'au-

tres fois, répandue sur tout le corps, et jusqu'aux pieds, accompagnée de fièvre, elle a été une sorte de maladie secondaire ; mais elle a cédé, sans accidens et sans reliquat, au temps et au régime, et m'a semblé compléter utilement la dépuration que je ne puis ne pas croire nécessaire. Je n'ai trouvé, dans ces boutons, aucun caractère particulier ; leur grosseur étoit à-peu-près celle d'un grain de mil, la rougeur plus ou moins vive ; leur sommet paroissoit souvent renfermer une sérosité opaque ; lorsque l'inflammation étoit tombée, ils se terminoient par une croute légère ou par des écailles farineuses. J'ai cru convenable et sans inconvénient de finir le traitement de la vaccine, soit qu'elle eut été simple, soit accompagnée d'éruption, par un ou deux purgatifs appropriés. Je n'ose pas regarder, avec le plus grand nombre, ce secours comme une précaution inutile et superflue.

Il n'est encore parvenu à ma connoissance aucune inculpation d'accidens ou de petite vérole survenue aux individus

dont j'ai dirigé, observé ou suivi la vaccination, et cependant il en a été tenu registre très-exact, et les plus pressantes recommandations ont été faites d'avertir des plus foibles incommodités qui y auroient le moindre rapport. Dans ce cas, la plus légère atteinte à la vérité, le moindre défaut d'exactitude me paroît un délit grave contre la probité, la société et l'humanité. Je crois d'un devoir rigoureux de vous dire et de publier que j'ai vu des enfans vaccinés vivre habituellement, coucher pendant long-temps avec des varioleux, leur frère ou sœur, sans contracter la petite vérole; et, dans le même temps, des individus de la même famille, qui n'avoient pas été vaccinés, ou chez qui la vaccine n'avoit *pas pris*, à peine entrés dans la chambre de ces malades, ils participoient à la contagion : des milliers de faits semblables sont attestés par des gens de l'art, dignes de foi. J'ai vu aussi, dans les premiers jours de la vaccination, éclater, chez un enfant, l'appareil dangereux d'une maladie grave, fièvre violente, toux, op-

pression, etc. Les idées se portèrent d'abord sur la petite vérole, qui étoit fort multipliée dans le voisinage; une éruption générale, très-répandue et assez saillante, les favorisoit : ce fut une rougeole bien marquée qui parcourut régulièrement ses périodes; la vaccine parcourut de son côté les siens, et l'une et l'autre ne furent point dérangées dans leur marche et leurs effets.

Je dois aussi à la justice et à la vérité, que parmi les vaccinés soumis à mon observation, je n'ai aperçu aucune différence sensible dans la marche et les effets de cette opération, résultante de l'âge, du sexe, du tempérament, et même de l'état de santé plus ou moins décidé des individus qui y ont été soumis. Il m'a paru cependant qu'en général la vaccine prenoit plus sûrement chez les enfans que chez les personnes avancées en âge, en été qu'en hiver. Des enfans teigneux, galeux, rachitiques, cacochimes ont essuyé la vaccine sans anomalie dans son cours, sans dérangement dans leur ancienne manière d'être; et s'il est vrai que quelques

vaccinés sont restés ensuite plus ou moins long-temps languissans et maladifs, j'ai vu aussi quelques sujets dont la santé, auparavant foible et chancelante, avoit paru, après la vaccine, prendre plus de force et de consistence.

Quoique je sois bien persuadé que dans le nombre des observations rapportées par le parti de l'opposition, ou vaguement allégués, on a pris souvent la petite vérole volante pour la vraie petite vérole, je veux bien croire que celle-ci ait réellement eu lieu quelquefois après une vaccine efficace et complète; que les défenses basées sur la différence énoncée entre la vraie et la fausse vaccine, aient été aussi quelquefois aussi futiles que cette prétendue différence; je pourrois croire aussi que la vaccination aura développé, chez quelques sujets, des principes de maladies graves, et même de mort. Il y a à cet égard, parmi un très-grand nombre d'histoires fausses, exagérées, altérées, quelques faits positifs et irrécusables.

Qu'en conclurons-nous, mon cher con-

frère? C'est qu'aux yeux d'un homme impartial et de bonne foi, il y a une immense probabilité en faveur de la vaccine; c'est que les essais ne sauroient être trop multipliés; c'est que les gens de l'art, dépouillant tout engouement et toute prévention, doivent redoubler de soins, d'attentions, d'exactitude et de véracité dans l'examen et dans le récit des faits relatifs à cette opération; c'est que le gouvernement desireux, et forcé d'être juste et bienfaisant, doit, toujours éloigné des moyens coactifs, en favoriser et en faciliter la pratique et la propagation.

Si le succès répond aux apparences; si, par la sanction du temps, il est avéré que la vaccine efficace (1) préserve de la petite vérole; que ce virus animal, introduit dans le sang, après avoir détruit la disposition variolique, vienne se dépurer tota-

(1) C'est ainsi que j'appelle celle qui a exercé l'action déterminée soit à l'intérieur, soit localement, et qui, ayant parcouru ses périodes, est parvenue à son dernier terme.

lement et s'anéantir à l'endroit par lequel il a été inséré, sans laisser le germe d'aucune affection chronique, il sera bien constaté qu'elle aura sur l'inoculation d'immenses avantages par la légèreté des symptômes et le défaut de contagion, que doit enfin opérer l'inappréciable bienfait de son anéantissement.

Osons espérer et entrevoir cette époque heureuse et peu éloignée où l'humanité sera enfin soustraite à l'effroyable tribut qui pesoit si généralement, si nécessairement sur elle, et garantie à jamais d'un fléau destructeur des individus et de la société, et qui portoit les plus funestes atteintes à la vie, à la force, à la santé et à la beauté. La Providence, qui permet que de l'action nécessaire des causes secondes, dérivent quelquefois ce qu'on appelle des malheurs dans l'ordre physique et social, suscite souvent le remède dans les circonstances et des endroits où on l'attendoit le moins. Du limon infect et fertile laissé par les inondations du Nil, s'étoient élevés, dans un temps, des corpuscules qui, par

une combinaison singulière, avoient formé des germes de maladie organisés et reproductifs; après quelques siècles, un observateur perspicace en trouve le contre-poison victorieux dans un virus d'une autre espèce. Cet agent extraordinaire opère un prodige plus grand et plus important; il prévient le mal, il en garantit lorsqu'il a été introduit dans le corps, et que son action y a été notoirement exercée; il rend ce même corps inaccessible aux atteintes du premier virus, quelles qu'en soient la violence et l'énergie. Comment pénètre-t-il dans l'océan des humeurs? quel est le mode de son opération? quel changement y produit-il? mystère qu'il faut associer à tant d'autres qu'offrent la nature et l'art, dans le petit ainsi que dans le grand monde; ce qui porteroit à croire qu'il y a une lutte réelle entre le vaccin et le germe préexistant, ou la disposition variolique; et ce qui donne en même temps une prévention favorable sur sa vertu, c'est que son introduction, même répétée, n'est suivie d'au-

cun effet, même local, lorsque le vaccin est inséré sur un sujet qui a été délivré de tout germe ou disposition variolique, par l'épreuve réelle de cette maladie. La masse imposante de faits irréfragables confirmatifs de toutes ces assertions semble, on ne peut trop le répéter, forcer l'assentiment, ou du moins mériter l'attention et les tentatives de tous les vrais amis de l'art et de l'humanité (1).

Seroit-il permis d'ajouter foi au nouveau prodige qu'on nous annonce de la vaccine, à l'extension de son empire sur le virus pestilentiel? On ne peut nier que l'idée en soit superbe, et qu'il y ait des motifs plausibles de l'espérer et de le tenter. On est parvenu à affoiblir les symptômes de la peste, en l'inoculant : cette courageuse tentative doit conduire, en suivant, à cet égard, ce qu'on a fait et observé pour la petite vérole, à tâcher de

(1) Les contre-épreuves, toujours favorables à la vaccine, se multiplient journellement, avec plus ou moins de force et d'éclat.

là neutraliser et d'anéantir la faculté de la contracter par la vaccination. Cependant, ces essais, preuves de zèle et de courage, offrent moins d'utilité, puisqu'il est bien avéré que l'on n'est point nécessairement et généralement soumis à ce terrible fléau, et que des dispositions bien communes, et les plus simples attentions de la prudence, peuvent y soustraire; que d'un autre côté, il n'est pas rare d'en éprouver plus d'une fois la désastreuse activité. L'idée de garantir, par la vaccine, les bestiaux du claveau, se présente, d'après l'analogie, d'une manière plus spécieuse; peut-être trouveroit-on pénible et inutile d'y soumettre les troupeaux sans nécessité apparente; mais cette ressource pourroit paroître précieuse dans les temps et les lieux où la contagion seroit à craindre. Nous sommes au siècle des merveilles et des grands événemens; des fléaux physiques et politiques ont été détruits : il y a dans les esprits une sorte de fermentation et d'exaltation qui, appliquées au bien, peuvent amener des

découvertes et des améliorations de la plus grandes importance; celle dont il me reste à vous parler encore à son aurore paroît promettre de grands résultats.

Je suis, etc.

IV.e LETTRE SUPPLÉMENTAIRE.

Sur le Galvanisme.

QUOIQUE le galvanisme ne puisse pas, mon cher confrère, lutter en utilité médicinale avec la vaccine, cette découverte n'est pas moins digne qu'elle de l'attention des physiciens et des gens de l'art, par sa nature, par ses effets, par le nouveau jour qui paroît devoir en résulter dans le système du monde, et les phénomènes que présente son application au système animal. Les différentes relations que vous avez lu, les expériences dont vous avez été témoin, vous ont donné une idée suffisante de l'appareil et du mécanisme de cette opération; vous avez vu

ses effets assez analogues à ceux de l'électricité, et vous avez été, ainsi que moi, surpris du mouvement, de l'action et de la vie qui dérivoient de la simple juxt-apposition de quelques plaques de métal hétérogène qui restoient dans la plus absolue immobilité. Les chiffons d'étoffes ou de linges, imbibés d'une dissolution de sel ammoniac, interposés entre chaque plaque, ont été trouvés propres à favoriser la communication du mouvement, mais n'étoient pas moins incapables d'en donner. Cependant deux conducteurs attachés aux deux poles, ou extrémités de ces piles, en recevoient la faculté d'exciter, dans les organes musculaires auxquels on les faisoient parvenir, une action plus ou moins violente, que l'opérateur pouvoit à son gré diriger, activer, affoiblir et maîtriser, en réveillant l'irritabilité, en excitant l'exercice et le jeu de cette ame physique, principe de tous les mouvemens animaux. Le galvanisme a donné toutes les apparences de la vie aux animaux morts, à leurs parties séparées, à des organes isolés, et en a fait

réellement revivre, qui, abandonnés à eux-mêmes dans ce premier état de mort, que j'ai appelée mort *révocable* (1), qui, sans ce secours, seroient passés à ce dernier état *irrévocable*, caractérisé par la dissolution et la putréfaction, ou marqué par la lésion ou la destruction d'un organe essentiel.

L'observation de ces effets, et une facile analogie, ont dû porter à tenter l'application du galvanisme dans les cas où l'on avoit cru le secours de l'électricité convenable et utile, dans les affections rhumatismales, paralytiques, etc. où l'atonie et l'inaction sont les symptômes dominans, et dans celle où l'action des nerfs et le mouvement des humeurs présentent de la gêne et de l'irrégularité, telles que les maladies convulsives. J'ai déjà observé que les avantages de l'électricité n'avoient pas souvent répondu aux espérances que donnoit à son égard la théorie. Le galvanisme, d'après quelques observations per-

(1) Voyez dans l'Encyclopédie, l'art. *mort*.

sonnelles, me paroissoit devoir être plus utile, parce que j'avais trouvé son action bien dirigée, plus douce, plus intérieure, donnant plutôt un ébranlement soutenu que des secousses vives, et plus facile à maîtriser. Cependant la médecine-pratique n'a pas reçu, jusqu'à présent, de secours essentiels et décisifs de l'usage du galvanisme. Il ne paroît pas moins important de répéter et de multiplier les essais. On ne peut trop applaudir à la prudente circonspection des savans réunis qui dirigent à ce grand objet beaucoup de zèle, d'application et de lumières : c'est en se défendant d'un engouement trop facile et trop commun, qu'ils obtiendront ces fruits précieux de leurs travaux, la vérité, l'utilité.

M. Nauche, président de cette société, fait assez connoître l'esprit d'observation et de franchise qui l'anime, en réduisant lui-même à des bornes étroites et justes les éloges outrés donnés aux vertus et aux effets curatifs du galvanisme ; exemple

rare de modestie et de véracité (1). C'est ainsi, vous le savez, que le sage Mauduit exposoit avec impartialité les cas où l'électricité opéroit des effets réellement utiles, ceux où elle paroissoit nulle, ou même nuisible, pendant que les déclamateurs enthousiastes ou intéressés ne prônoient que ses triomphes, et qu'un joueur de gobelets faisoit de l'emploi de ce moyen héroïque un abus inconsidéré et dangereux, une sordide et répréhensible spéculation. Vous trouverez, sur le galvanisme, des détails plus étendus, des expériences multipliées et les vues les plus lumineuses, dans l'ouvrage très-rescent du professeur Aldini (2).

Que ne devons-nous pas attendre de l'application bien dirigée d'un agent aussi ductile et aussi puissant? Son action est susceptible d'être appliquée à toutes les parties souffrantes, à tous les organes af-

---

(1) Voy. la lettre insérée journal des Débats, n.°

(2) Essais théorique et expérimental sur le galvanisme. Paris, an 11.

fectés, à tous les ressorts dont le mouvement est irrégulier, affoibli, ou même suspendu, et dans les cas d'asphixie, de mort violente sans altération, solution ni destruction d'organes essentiels, où il n'y a que repos absolu et cessation de vie, il doit être permis, que dis-je? ordonné de recourir à cet agent. Quelle ne doit pas être sa puissance sur ce muscle singulier, qui est, par sa position, sa contexture, ses relations et ses usages, le balancier et le régulateur de la machine animale, et que Van-Helmont croyoit le siége de l'ame, parce qu'il est le foyer le plus actif de la sensibilité (1)? Le coup qui donneroit une heureuse impulsion à ce balancier, et qui lui imprimeroit le plus léger mouvement, pourroit en même temps réveiller le jeu de tout le systême organique vital. Des

(1) Quoique l'opinion de cet auteur soit plus plausible que celle de Descartes, il paroîtra toujours absurde d'assigner un lieu à l'être spirituel, qui, n'ayant pas de parties, ne peut avoir, avec les êtres qui en ont, aucun rapport local.

expériences préparées par le génie et suivies avec sagesse, constateront quelle est l'action directe du galvanisme sur les parties liquides du corps animal; en attendant leur résultat, vous jugerez quel doit être son pouvoir indirect par l'intermède du système nerveux, vous qui savez avec quelle énergie, avec quelle rapidité les affections morales peuvent produire, sans doute par le concours de cet organe nerveux, une altération extrême dans les humeurs. Ainsi, une émotion vive, un chagrin violent, non-seulement suspendent le cours de la bile, mais en changent à l'instant la couleur et la qualité : dans un transport de colère, le lait doux balsamique d'une nourrice est brusquement transformé en une liqueur âcre et pernicieuse; des accès de fureur vénérienne, ou autre, ont pu donner, à la bave ou à la salive des animaux, ce caractère spécifiquement vénéneux, qui fait alors succéder à leur morsure l'hydrophobie.

Sans anticiper sur le résultat d'expériences tentées avec sagesse, suivies avec

sagacité et d'une observation lente et réfléchie, attendons et préparons leur décision sur les avantages et le parti que la médecine théorique et pratique en pourra retirer; mais considérons et admirons les phénomènes réels et précieux que présente cette découverte intéressante. Familiarisés depuis long-temps avec ceux que produit l'électricité, nous voyons sans étonnement le principe du feu connu par son activité et son universalité, mis en jeu et diversement dirigé par le mouvement, opérer des effets merveilleux; mais ces prodiges, sortis du sein du repos, produits par le contact ou le voisinage d'une matière morte, inerte et immobile, sont bien plus grands, plus frappans et plus inconcevables, et par-là plus digne d'attention et d'admiration. De la simple réunion de quelques plaques de métal, émane une puissance active, qui imprime à un fluide subtil un mouvement susceptible d'être porté au plus haut degré, et transmis avec autant d'énergie que d'intensité aux organes sensibles des animaux.

Ainsi, dans le grand atelier de la nature, tandis que l'on croyoit l'inaction et la mort l'appanage du système minéral, on est forcé d'y reconnoître une vie réelle, susceptible de différens degrés et modifications, suivant la diversité des couches métalliques qui sont contiguës ou voisines, et de mille circonstances et accidens encore inconnus; une vie qui est peut-être la source et le principe de celle qui anime les autres portions du globe, et même l'atmosphère. Ce n'est pas sans raison que le héros à la perspicacité de qui rien n'échappe, rien n'est étranger, a mis une si grande importance aux efforts et aux travaux tendans à répandre des lumières sur cet agent singulier, sur son influence générale et particulière; son suffrage et le prix qu'il offre, doivent être, pour les physiciens, un aiguillon pressant et un puissant encouragement.

Cette époque, marquée par tant de grands événemens, par d'importantes découvertes, par une sorte d'agitation et de fermentation dans les têtes, ne peut

qu'être favorable à l'invention ou à l'amélioration, et tourner par conséquent à l'avantage de la société, si l'on continue à en pointer les mobiles vers un but utile. Sans doute, les idées exagérées de perfectibilité sont un vrai délire; mais le perfectionnement, caractère distinctif de l'espèce humaine, doit toujours être l'objet et le résultat de l'application et des recherches.

L'action que l'aimant exerce, même dans l'éloignement, sur le fer, ou qu'il éprouve de lui, auroit dû faire soupçonner cette *vie*, que j'appelle *minérale*; mais, après quelques écarts dans les régions vagues de l'hypothèse, on s'est borné au simple examen du fait, isolément considéré, et à profiter des avantages que les phénomènes bien appréciés présentoient. On a vu, et on voit tous les jours, l'aiguille aimantée tourner constamment vers le nord, obéissant ainsi à une force motrice qui doit avoir une puissance et une activité prodigieuses, puisqu'elle s'exerce à des distances énormes. Mais s'il est vrai

que

que cette *vie minérale* est universelle ; que son action et son exercice, subordonnées à certaines conditions pour leur entier développement, aient toujours lieu plus ou moins ; si l'on peut parvenir à connoître, à constater, à déterminer et à classer les effets ou fonctions qui en résultent, le système et le travail de la nature se présentant sous un nouveau point de vue, beaucoup de faits réputés faux, absurdes, incroyables, parce qu'ils choquoient et contrarioient les connoissances acquises, pourroient paroître simples et naturels. On seroit peu étonné que l'action intérieure de certaines couches métalliques, des bancs de charbons fossiles, des courans d'eau intérieurs, etc. fissent une impression marquée sur les sens ou les muscles d'individus singulièrement organisés, ou sur une baguette ou autre instrument; peut-être trouveroit-on moins extraordinaire que l'émanation bien reconnue des êtres animés, pût être excitée et dirigée, et l'action des nerfs diversement modifiée par des procédés nou-

veaux. Plusieurs phénomènes du magnétisme animal, sont susceptibles de se rattacher aux lois connues de l'économie animale ; il seroit possible que d'autres, réduits et justement appréciés, en fussent aussi rapprochés, et qu'à leur tour ils fournissent à l'observateur attentif une source féconde de lumières et d'avantages.

Si les idées du docteur Aldini se réalisent, si ses expériences se confirment en se multipliant, une pile de substance animale sera reconnue avoir la même vertu et produire les mêmes effets que la pile métallique ; alors le magnétisme animal pourra être regardé comme une espèce de galvanisme, participant des deux. C'est en préparant, cherchant, recueillant, réunissant et combinant des faits, de quelqu'espèce qu'ils soient, qu'on parviendra à des connoissances réelles et utiles. *Rem rem quocumque modorem.* La physique pourra sans doute un jour, après un long amas d'expériences bien dirigées, et d'observations habilement suivies, découvrir s'il y a des différences

essentielles entre les fluides magnétique, électrique et galvanique, soit dans leur nature, soit dans leurs effets, si elles dérivent ou non de leur source animale ou minérale, et en quoi elles consistent; ou si, avec identité de principe, il n'y a que des modifications accidentelles dépendantes des agens, des conducteurs et des milieux, les progrès rapides des lumières, l'heureux enthousiasme de quelques savans distingués et les encouragemens publics, doivent nous faire espérer ces importans résultats.

Combien le physicien a besoin de courage, de patience et de sagacité pour les détacher exacts et purs de l'amalgame que le charlatanisme, l'enthousiasme, l'intérêt, la prévention et la crédulité font trop souvent de quelques vérités et de beaucoup de mensonges! Il paroît plus facile et plus court de rejeter avec mépris l'ouvrage, que de faire l'analyse pénible et la séparation nécessaire des scories et du métal; d'ailleurs, l'orgueil didactique est trop porté à repousser et à nier ce qui

le mortifie, le choque ou le contrarie; il regrète d'autant plus la peine et le temps que lui coûteroit l'examen, qu'il craint jusqu'à la lumière et à la vérité qui en pourroient résulter; il se prête, avec complaisance, à l'attention et aux recherches qui peuvent tendre à le flatter et à le satisfaire.

Beaucoup de gens ressemblent, en ce point, à cet homme célèbre, qui, par la force de son génie et de ses lunettes, est parvenu à connoître la position fixe des astres immobiles, et a poussé la perspicacité jusqu'à deviner le retour nécessaire de ceux qui ont un cours périodique et réglé, qui fait des almanachs aussi justes que ceux de Mathieu Lansberg, et qui prédit avec autant d'assurance les températures qui n'ont pas lieu, que les éclipses qui ne peuvent manquer d'arriver; il a pris le parti de nier, de ridiculiser tout ce qu'il ne voit pas et ne comprend pas, jusqu'à l'existence de Dieu inclusivement. C'est ainsi que l'inattention et la vanité

font tomber bien des gens dans le puits de l'erreur et de l'absurdité.

Mais laissons ces tristes et inutiles réflexions ; ramenons nos regards satisfaits sur le tableau intéressant que présente la nature vivifiée, offrant à l'observateur de grands phénomènes, des sujets importans et variés d'étude et d'examen, des sources fécondes et multipliées d'instruction et d'avantages ; que la bonne-foi détermine et dirige l'attention ; le vrai sera toujours utile. Ces obligations sont plus pressantes et plus sacrées pour nous, sur-tout lorsqu'il s'agit d'en faire l'application ; l'importance du sujet, et les conséquences de nos travaux, nous en imposent de particulières : la sensibilité et la philantropie sont le devoir rigoureux et l'attribut nécessaire du médecin. Je l'ai dit ailleurs (1), s'il n'est pas sensible..... il n'est qu'un spéculateur dangereux, de renommée et d'intérêt, disposé ou exposé à leur

(1) Essais sur le moyen de former de bons médecins.

tout sacrifier. Instruit de votre façon d'être et de penser à cet égard, j'ajoute ici copie d'une lettre qui a pour objet les moyens d'utiliser les secours donnés aux indigens malades. Vous avez déjà quelque chose d'analogue dans vos établissemens, et il vous seroit possible et facile de les améliorer, d'après le plan qui y est exposé.

Je suis, etc.

LETTRE

DU DOCTEUR MENURET,

Président du comité médical de consultation gratuite du 10.e arrondissement de Paris, SUR LES *Maisons de Misériconde, et autres moyens de secourir l'indigence*, *adressée aux auteurs du Journal de Paris*, *insérée aux n.os* 286 *et* 288, 16 *et* 18 *messidor an* 10.

Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.

Je proposois, il y a douze ou treize ans, dans votre journal, comme très-digne et très-susceptible d'être imité, l'établissement de la Miséricorde formé à Montpellier; il est destiné à fournir des secours de toute espèce, *en nature*, aux indigens malades qui ont un domicile, et quelqu'un à portée et en état de les soigner et de les servir; bouillons, remèdes, linges, bois, huile, etc. tout ce que la maladie

peut rendre utile et nécessaire est offert par la charité attentive et éclairée. Les dames les plus respectables de la ville, s'honorant du titre de *dames de la Miséricorde* et de ses fonctions, sont à la tête de cet établissement ; de bonnes sœurs grises, modèles de toutes les vertus religieuses et morales, sont ou du moins étoient chargées de l'administration particulière, de la préparation, de la distribution des secours; les consolations qu'elles portent aux malheureux qu'assiégent en même temps la misère et la maladie, ne sont pas les moins précieux de ces secours. Des médecins et des chirurgiens, qui briguent et honorent le choix qu'on fait d'eux, sont chargés de les visiter dans les différens quartiers qui leur sont assignés; de jeunes docteurs et des élèves les accompagnent, les aident, les suppléent quelquefois, en répétant les visites plusieurs fois dans la journée, lorsque la gravité des cas l'exige : ils se forment ainsi, dans cette métropole de la médecine, à la pratique de la science et à celle de la vertu, qui

n'est pas moins nécessaire dans l'exercice de cet état.

J'aurois pu citer, d'après ma propre observation, un établissement semblable à Grenoble, pour le soulagement des malades pauvres; plus de 50 mille francs étoient annuellement recueillis de la charité libre par les dames de la Miséricorde, et utilement employés à cette intéressante destination. Quelle heureuse réunion d'agrémens et d'avantages offroit, sous tant d'autres rapports, cette charmante ville!

Les temps et les circonstances furent peu favorables au succès de mes vœux. Tout, au contraire, semble les seconder dans ces momens de régénération universelle. La bienfaisance, à l'égard du malheureux qui souffre, paroît aujourd'hui un acte de justice rigoureuse; le chef illustre du gouvernement a transmis son ame, son esprit à tous les agens intermédiaires, le desir et les moyens de l'exercer utilement; et il a trouvé de dignes coopérateurs dans les ministres, préfets,

maires, administrateurs des hospices, etc. Les hôpitaux multipliés, les bureaux de bienfaisance dans chaque arrondissement, les comités de consultations gratuites qui y sont joints, les soupes économiques, les secours à domicile, etc. sont un acheminement à la réalisation de ces idées. Je n'ai rien à ajonter au tableau que M. Cadet de Vaux a tracé dans votre journal, de l'établissement de ce genre formé au dixième arrondissement; il a su dignement décrire un ouvrage auquel il a eu grande part. Il appartenoit à M. Duquesnoy de compléter ce tableau, en faisant connoître les nouveaux moyens et les avantages augmentés de cet établissement, dont il est le principal fondateur; il a payé un juste tribut de reconnoissance à ceux qui y ont concouru; le bonheur et les bénédictions des nombreuses victimes arrachées, par ses soins et ses libéralités, à la misère, à l'ignorance et à l'oisiveté, sont pour lui l'hommage le plus doux et le plus flatteur; je ne puis qu'attester sa réussite et son extrême utilité.

Mais ce n'est point encore assez : il seroit à souhaiter que les hôpitaux fussent plus nombreux, plus à portée du malheureux qui doit y recourir; qu'il y en eût un, s'il étoit possible, dans chaque arrondissement. L'administration de ces asyles seroit d'autant plus simple, plus facilement surveillée, plus économique, qu'elle seroit plus réduite. Moins les malades sont entassés, et plus ils sont sûrement et promptement secourus et guéris. Je proposois, il y a environ quinze ans, cette division d'hôpitaux à un homme en place; il n'en vouloit qu'un dont il me montroit un plan superbe; mais on sent que ce monument eût été plutôt consacré à la vanité qu'à l'utilité. Il n'est pas moins important que l'asyle ouvert au besoin ne soit pas occupé par le parasite fainéant; un comité central, sagement établi, prévient aujourd'hui cet abus; mais l'inconvénient est souvent voisin de l'avantage : on obtiendroit l'un sans l'autre par des hôpitaux multipliés dans chaque arrondissement, où l'on ne peut être trompé

sur le double besoin qui doit en ouvrir l'entrée. L'établissement ajouté d'une maison de Miséricorde dans chacun, contribueroit à rendre les hôpitaux moins nécessaires et moins fréquentés, et il en coûteroit beaucoup moins pour servir et soigner plus utilement les malades pauvres dans leurs domiciles. Mais pour assurer l'ordre et l'exactitude, pour augmenter les avantages et les ressources de ces maisons, il faudroit, je le dis avec la conviction de l'expérience, qu'il se formât, dans chaque arrondissement, une association de dames qui en eussent la direction; leur charité plus active, plus industrieuse, j'ose ajouter plus minutieuse, doubleroit le produit et l'effet des aumônes particulières et des fonds que le gouvernement consacreroit à cette partie importante; leur dévouement et leurs vertus seroient des motifs de confiance qui multiplieroient les tributs offerts à l'humanité souffrante. Il faudroit aussi pour coopératrices quelques-unes de ces bonnes sœurs ou de leurs émules, qui, joignant

l'intelligence au zèle, voudroient bien se consacrer à l'exercice de la plus pénible, de la plus douce et de la plus utile des vertus chrétiennes et sociales.

J'ose assurer qu'il ne manqueroit pas de médecins et de chirurgiens dans chaque quartier, empressés de concourir à une si bonne œuvre : leurs soins exercés dans leur voisinage seroient plus faciles et plus avantageux.

Ainsi la justice et la bienfaisance atteindroient directement leur but ; ainsi seroit efficacement secourue cette intéressante portion des citoyens, dont la maladie est aggravée par le dénuement, et qu'elle augmente par la suppression du travail et l'accroissement des dépenses ; ainsi la charité publique et particulière seroit excitée et satisfaite par l'emploi heureux et bien ordonné de ses tributs.

Il y a des maladies qui, par leur nature ou leur absolue incurabilité, réclament pour la vie des asyles particuliers, et dans cette classe on doit ranger la vieillesse impotente et décrépite ; mais il est des

personnes âgées qui seroient dans le cas et mériteroient de recevoir, dans leur domicile, des moyens d'occupation analogues à leurs forces, et des moyens de les soutenir et de les réparer : l'administration paroît s'occuper de ces objets précieux avec autant de zèle et de sagesse que de fruit.

Pour être absolument utiles, les secours devroient être toujours *donnés en nature ;* l'argent distribué est souvent détourné à des emplois peu essentiels, et souvent nuisibles.

Les aumônes pécuniaires, individuellement arrachées par l'importunité, par des apparences hideuses, quelquefois artificielles, ne peuvent servir qu'à entretenir la mendicité, fléau politique et moral, la fainéantise, la fausseté, et bien d'autres vices. Il faut que la bienfaisance éclairée aille chercher le pauvre dans son obscur réduit, sans le forcer à perdre un temps destiné au travail et aux soins domestiques. Dans cette immense cité, assemblage imposant de vertus et de vices,

l'humanité, généralement répandue, a toujours rendu et rend encore très-considérables les sommes consacrées à la charité; mais l'emploi défectueux amoindrit le bien, laisse subsister, et même crée bien des maux; leur effet et leurs avantages, dégagés des inconvéniens et des abus, seroient complets, si les fonds versés par une bienfaisance éclairée, appelés et recueillis par la confiance, étoient distribués avec choix et discernement par le zèle, les lumières et la probité. Que le trésor du pauvre soit mis entre les mains des sages administrateurs des hospices, des bureaux de bienfaisance, ou d'une association de vertueuses mères de famille, alors les secours réels parviendroient directement à leur véritable destination, et seroient proportionnés au besoin bien constaté, sans ces distributions et ces préférences, qui ne font que des esclaves, des complaisans, des hypocrites et des flagorneurs. Ici seroient payés des mois de nourrice et des apprentissages; là seroient fournis des vêtemens et des subsistances économique-

ment préparées, du bon bouillon aux infirmes, du vin même aux convalescens et aux vieillards foibles; toujours des secours en nature à ceux que l'âge ou la maladie empêchent de travailler assez pour subsister.

Ainsi, de grandes masses d'eau, éparses inhabilement ou par hasard dans des sables arides, dans des terres incultes ou mal disposées, sont insuffisantes, inutiles ou même nuisibles à l'agriculture, tandis qu'un simple ruisseau, bien dirigé, peut servir au jeu d'un grand nombre de machines, et porter la fraîcheur et la fécondité dans de vastes campagnes.

Le bienfait qui est légitimement dû, et qui est essentiellement convenable à l'indigent valide, est le travail, c'est-à-dire les matériaux, les instrumens et les moyens nécessaires; ils peuvent être fournis ou dans des ateliers publics, ou aux individus dans leur domicile, avec des règles et des précautions dictées par la prudence. Le travail est le père de la santé, de la vertu, du contentement et de l'aisance; ses avantages, ses ressources et ses effets moraux

se font sentir jusqu'au fond des prisons où la sagesse bienfaisante l'a introduit.

Déjà dans quelques départemens, et notamment dans les villes de Bruxelles, Liége et Strasbourg, on voit, par cette habile distribution des secours et du travail, les maux du pauvre adoucis, l'existence des malheureux et des coupables améliorée, et l'horrible fléau de la mendicité anéanti; peut-on ne pas desirer que les mêmes mesures soient prises par-tout! peut-on ne pas espérer que, sous un gouvernement juste et philantropique, elles auroient par-tout le même succès? Non-seulement, par la pratique heureuse et constante de ces moyens, on remplit l'inestimable objet de subvenir aux besoins des véritables indigens, mais on obtient encore l'avantage précieux d'en diminuer réellement le nombre et la détresse. Il a été vérifié à Hambourg, où ces moyens sont depuis plusieurs années employés avec beaucoup de zèle, d'énergie et d'intelligence, où la mendicité est rigoureusement proscrite, où l'instruction des en-

fans pauvres fait partie du plan de charité adopté, que chaque année, le nombre des familles susceptibles de secours est graduellement moindre, et que les besoins diminués exigent des secours moins considérables.

On peut inférer de ce rapide aperçu, que toute la théorie, et sur-tout la pratique de la science qui a pour but de secourir efficacement l'indigence, et d'en procurer successivement la cessation, consistent dans ces deux points, du travail à l'indigent valide, et des secours en nature à l'indigent infirme.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

I.re LETTRE SUPPLÉMENTAIRE.

Avis sur cette édition, sur les additions faites à l'ouvrage, conservé dans son entier, sur le Néologisme chimique, médical, etc. page v
Préface de l'ancien ouvrage. xxv

LETTRE I.

Introduction, objet et plan de l'ouvrage. p. 1
Sources et modèles des observations dans ce genre. 4
Tableau des causes qui forment l'influence d'un pays. 6
Division de l'histoire en générale et particulière. 10

LETTRE II.

Du soleil ou du feu. 11
Extrait d'Hyppocrate ibid.
Influence des astres. 12
Position, exposition de Paris, relativement au soleil. 13
Chaleur, froid, sérénité, etc. qui en résultent dans les différentes saisons. 14
Météores ignés. 20

LETTRE III.

Sur l'air. 21
Extrait d'Hyppocrate. ibid.
Réflexions générales sur la nature, les qualités, propriétés et modifications de l'air. 22
État particulier de l'atmosphère à Paris. 27

LETTRE IV.

De l'eau. 30
Extrait d'Hyppocrate. ibid.
Considérations générales sur l'eau. 31
Détails particuliers sur les eaux de Paris. 41
Eaux minérales de Paris ou environs. 50
Météores aqueux. 52

LETTRE V.

De la terre. 62
Extrait d'Hyppocrate. ibid.
Effets et caractères généraux de la terre. 63
Nature particulière du sol de Paris et des environs. 68
Productions naturelles ou artificielles de la terre. 72

LETTRE VI.

Histoire physique particulière de la ville. 77
Réunion des hommes, formation de Paris, fixation des limites, distribution des rues et des quartiers; effets et inconvéniens variés dérivants des

obstacles que la construction, le rapprochement des maisons et l'entassement des habitans opposent à la pureté de l'air, au cours des eaux, à l'accès du soleil, etc. 79

Coup-d'œil sur les boucheries, les cimetières, les hôpitaux. 87

Observations sur le régime et la nourriture des habitans dans les différens âges, états et conditions, sur leurs occupations, leurs amusemens, leur exercice. 91

LETTRE VII.

Considérations sur l'homme physique et moral. 103

Corollaire des observations précédentes, effets des dispositions territoriales indiquées, caractère, mœurs, habitudes, constitutions, tempérament des Parisiens dans leurs diverses positions. 104

Aperçu des maladies communes à toutes les classes, de celles qui sont propres aux différentes époques de la vie, particulières au sexe, relatives aux états, aux travaux, etc. 114

LETTRE VIII.

Effet des saisons sur les maladies, considérations qui en dérivent sur l'effet des remèdes. 134

Situation avantageuse de Paris pour l'exemption des maladies épidémiques, mais propre à rendre

l'effet des saisons plus marqué, et les rapports des maladies avec elles plus considérables. 135

Effet habituel de l'habitation de Paris, complication très-ordinaire des maladies par la réunion des causes humorales, sanguines et nerveuses. Observations sur la saignée, les purgatifs et les exutoires, sur la phthisie, l'hydropisie, les fièvres intermittentes, l'âge critique, les attaques, les vapeurs, etc., en conséquence, sur le lait, les hydragogues, le quinquina, les eaux minérales, les bains, l'électricité, le magnétisme, 140

LETTRE IX.

Sur la petite vérole. 176

Influence plus grande du climat sur cette maladie, comme fébrile, humorale, sanguine, nerveuse cutanée. Sources multipliées des complications qu'elle présente à Paris. Méthode curative générale et particulière. 178

LETTRE X.

Sur l'inoculation. 213

Des trois parties qui s'offrent à l'égard de la petite vérole, de l'attendre, de tâcher de l'éviter par la séquestration, ou de l'accélérer par l'inoculation; le dernier paroît réunir tous les avantages. 218

Détails historiques sur cette méthode; discussion des moyens qu'on lui oppose. 227.

Extrait d'un mémoire de M. Nicot, sur la pratique et le procédé de l'inoculation. 238

LETTRE XI.

Remarques et additions. 255

1. Sur la préparation. 257

2. Sur l'âge. 260

3. Sur le sexe. 261

4. Sur la saison. 262

5. Sur les lieux. ibid.

6 et 7. Sur les remèdes qui doivent précéder. 263-267

8. Sur le choix du germe. 268

9, 11, 13. Sur le traitement avant, pendant et après la petite vérole inoculée. 271-275-278

10. Sur la manière d'inoculer. 273

12. Sur l'air, la température, etc. 277.

II.e LETTRE SUPPLÉMENTAIRE.

Considérations et objets nouveaux que Paris présente dans l'ordre de la santé, depuis 1785 *jusqu'en* 1804. 282

III.e LETTRE SUPPLÉMENTAIRE.

Sur la vaccine. 313

IV.e LETTRE SUPPLEMENTAIRE.

Sur le galvanisme. 327

LETTRE *sur les maisons de Miséricorde, et les moyens de secourir l'indigence.* 343

Fin de la Table des matières.